

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Tapis Empoisonné

par GUSTAVE LE ROUGE

La Revue Populaire



MACAZINE MENSUEL ILLUSTRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, Édits-proprs, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 14, No 11

Novembre 1921

15c.

GRATIS POUR VOUS MESDAMES

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE. AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses, approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

*La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada*

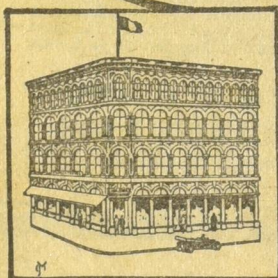
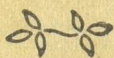


Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

D'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner +
sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE



Beauté
Parfaite

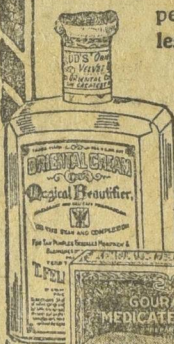
Une Journée passée à vous préparer pour la réunion sociale du soir vous a énervée et fatiguée. Le plaisir que vous envisagez est gâté par la perspective que votre apparence ne sera pas parfaite. Comme vous aimeriez avoir un beau teint velouté — voir revenir la beauté de la jeunesse! Si seulement nous pouvions vous induire à essayer alors la

Crème Orientale Gouraud

123

vous rendriez compte pourquoi elle est en faveur auprès des élégantes depuis 80 ans. Elle vous rendra une magnifique peau souple à l'apparence transparente qui vous rappellera les jours de votre jeunesse.

Envoyez 15c. pour en avoir un échantillon.



Le Savon Médicamenté Gouraud

Si vous voulez améliorer constamment votre teint, tenez votre peau toujours pure et nette. Le savon Médicamenté Gouraud fait disparaître complètement toute poussière, saleté et matière délétaire. Sa douce et rafraîchissante mousse antiseptique pénètre les pores et supprime les impuretés. Idéal pour préparer la peau avant l'emploi de la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

FERD. T. HOPKINS & SON

344 St. Paul St., W., Montréal

La Revue Populaire

14, No 11

Montréal, novembre 1921

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & CIE.

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

131 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de chaque
mois.

Le renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LE MARI MODELE

Petit questionnaire à l'usage des jeunes filles qui veulent se marier.

Avant de répondre le fameux "Oui" engage à tout jamais l'avenir de une fille, la future doit poser une de questions à celui qui veut devenir son seigneur et maître.

Le jeune prétendant doit répondre hésiter une seule seconde à chaque question, sous peine de renvoi immédiat.

Ces nos jours, il faut être pratique; ne vit plus que d'eau claire et d'air pur comme autrefois, il faut un peu de ratatouille et de ragout de temps à autre.

Le futur ne répond qu'à 90% des questions, hésitez, fillette jolie, hésitez ou mieux, renvoyez-le; il ne fera pas un bon mari.

La prudence est la mère de la sûreté, ne l'oubliez pas dans ce moment même où vous allez engager toute votre existence dans l'aventure du mariage.

Voici le petit questionnaire que vous ferez subir au jeune téméraire:

— Où trouverez-vous un appartement?

— Aurais-je une servante?

— Ma mère restera-t-elle avec nous?

— Suis-je la seule jeune fille que vous ayez aimée?

— Comment s'appelait la jeune fille avant moi, et celle avant elle?

— Combien avez-vous à la banque?

— Pour combien, puis-je prendre chez ma couturière?

— Etes-vous gai lorsque le repas n'est pas prêt à votre arrivée?

— A quelle vitesse revenez-vous de votre travail le soir?

— Si vous entrez à deux heures du matin, faudra-t-il vous chloroformer pour avoir la vérité?

— Quelle est la différence entre les fourrures d'été et d'hiver?

— Comment une robe se boutonne-t-elle dans le dos?

— Comment le savez-vous?

— Comment arrêtez-vous les larmes d'une femme?

— Quelles sont les femmes que vous pouvez admirer sans rendre la vôtre jalouse?

— Pouvez-vous vous rappeler les anniversaires et les fêtes?

— Vous querellez-vous devant les étrangers et les enfants?

— Si deux peuvent vivre meilleur marché qu'un seul, comment le prouvez-vous?

— M'aimerez-vous toujours?

— Comment le savez-vous?

Si le jeune homme peut répondre à toutes ces questions, mariez-vous, beautés blondes, brunes et rousses, mariez-vous, vous serez très heureuses en ménage, à moins que vous ne soyez malheureuses, il n'y a pas de milieu.

Paul COUTLEE.

Le coin des vrais poètes

POÉSIE

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma soeur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux?

Ma soeur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour!

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile;
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine!
Mon pays sera mes amours
Toujours.

CHATEAUBRIAND.





SUITE et FIN

LES DUELS CÉLÈBRES EN FRANCE

Dès les premières années de mon séjour en France, je fûs mêlée directement à quelques duels célèbres. Si bien que je puis dire sans forfanterie que j'eus vécu pratiquement au milieu des duels. Pendant mes fréquentes et longues stations à Cannes, il se tenait un duel par jour dans la haute société, souvent deux et je me rappelle un jour lugubre qui vit cinq combats singuliers se dérouler au même endroit. Le duel terminé, si aucun des antagonistes n'avait été grièvement blessé, adversaires et témoins se réunissaient aussitôt après dans un chic restaurant et oubliait dans le champagne leur dispute d'une heure.

C'est au Cercle Nautique et au Café Réserve que se groupaient de préférence les favoris de la fortune, hommes et femmes, qui n'avaient cure dans la vie que de boire, de danser et de s'amuser dans une oisiveté révoltante.

C'est aux petites heures du matin, alors que les hommes avaient le sang et l'imagination échauffés par de trop généreuses libations, que s'élevaient les querelles ordinaires qui dégénéraient en provocations ou appels au duel.

Anciennement, les chevaliers se faisaient précéder d'un héraut d'armes qui confiait à l'adversaire un bristol appelé cartel lui indiquant le jour, l'heure et l'emplacement de la rencontre. Aujourd'hui, le mode a quelque peu différé. Un gant jeté à la figure ou mieux un verre de champagne signifie une provocation. Les personnes, amis communs souvent, qui se trouvent aux côtés des adversaires les empêchent de se jeter immédiatement l'un sur l'autre et règlent sur le champ les conditions du combat.

Les duels avaient lieu d'ordinaire au lever du jour dans une clairière dite la Croisette. Les grandes dames de la société étaient rarement levées à cette heure et les habitants de la localité accordaient très peu d'attention à ces combats, pensant que les nobles, leurs supérieurs, avaient le privilège de se conduire comme ils l'entendent.

Le plus brillant duel auquel je fus mêlée se disputa entre le prince Henri d'Orléans et le duc des Abruzzes. Le prince était fils du duc de Chartres, de la maison royale française des Bourbons-Orléans, et cousin du duc d'Orléans, chef de cette famille et prétendant au trône de France. Des Abruz-

zes était cousin au premier degré du roi d'Italie.

Je raconte ici un chapitre inédit de l'histoire. Le monde entier a entendu parler du duel entre le prince Henri d'Orléans et le comte de Turin mais peu savent qu'il fut précédé d'une terrible rencontre entre le prince et le frère cadet de Turin, le duc des Abruzzes que je connus intimement.

(D'ailleurs, qui n'a-t-elle pas connu intimement, cette extraordinaire et modeste comtesse de Martinprey?!)

Le prince Henri d'Orléans était sans contredit l'un des hommes les plus intéressants de l'Europe. Beau comme un Apollon, passé maître en tous les sports, aussi bien doué, aussi brillant dans les salons que sur les champs de bataille, il répondait exactement à la conception magnifique qu'on se fait d'un prince.

Comme nous l'avons dit, il était fils du duc de Chartres qui, avec son frère, le comte de Paris, servirent à titre d'officiers dans l'état-major de l'armée de l'Union, lors de la guerre de Sécession, aux Etats-Unis. Ils étaient petits-fils du roi Louis-Philippe, de sorte que le prince Henri se trouvait l'arrière-petit-fils du dernier roi de France.

Il était peut-être la plus fine lame de France, sachant manier merveilleusement toutes les armes de combat—le fleuret, l'épée ou le sabre. Il sortit vainqueur d'un très grand nombre de duels et ne craignit aucun adversaire.

Très jeune, il se lança dans des explorations des plus audacieuses. Il accomplit un merveilleux voyage de six mois dans le cœur de l'Asie, découvrant le plateau le plus élevé de la terre, le Panoir, qui s'élève à 25,000 pieds dans le ciel, connu sous le nom de "toit du monde". Après avoir visité cette région extraordinaire, il traversa

le mystérieux Thibet et atteignit finalement la colonie française de Cochinchine sans mettre le pied sur le territoire anglais. Il augmenta beaucoup le prestige français en Asie et excita la jalousie des anglais.

Le prince Henri gagna l'amitié des étranges adorateurs de Bouddha du Thibet et put pénétrer dans les temples et monastères les plus redoutables de l'Asie. Il apprit les plus terribles secrets que les sectes religieuses asiatiques gardent jalousement depuis des siècles.

Un jour, j'étais à dîner avec le duc de Guise, frère du prince Henri, quand la duchesse me déclara qu'elle craignait que Henri ne provoquât mon mari en duel.

La duchesse était, de par sa naissance, la belle princesse Isabelle d'Orléans. Elles étaient trois soeurs d'une beauté remarquable. L'aînée, la princesse Amélie, devint reine du Portugal. Son mari fut assassiné. La seconde était la princesse Hélène qui épousa le duc d'Aoste, cousin du roi d'Italie. Avant son mariage, le fils aîné du roi Edouard VII avait ressenti pour elle une violente passion et ne put l'épouser qu'à cause de sa religion—la princesse étant catholique. Ces trois soeurs formaient un trio charmant.

Donc, le fougueux prince Henri cherchait à faire disparaître mon mari dans le but de m'épouser. Bernard n'eut pas résisté longtemps aux coups d'épée de ce redoutable escrimeur. Pour éviter ce malheur à mon mari et détourner un scandale qui pareil à nuage chargé allait crever, j'entraînai immédiatement le prince à l'écart et lui dis: "Si vous cherchez querelle à mon mari, vous ne me reverrez plus jamais."

Ces paroles eurent sur lui un effet immédiat.

Sans trop vouloir attacher d'importance aux relations purement amicales que j'eus avec le prince, je puis cependant dire qu'il ne tenait qu'à moi de l'épouser. Je ne voulus pas d'un mariage morganatique, la famille du prince n'ayant jamais voulu me reconnaître comme une princesse désormais de leur sang.

Une autre figure fort remarquable de Cannes était le duc des Abruzzes, beau et intelligent jeune prince, mais quelque peu arrogant et fat. Il ne prisait guère l'intimité que j'avais avec le prince Henri dont il était le parent par alliance. Il me dit un jour devant lui: "Votre charmant ami me semble être un homme frivole et sans tête".

Le prince Henri ressentit vivement l'injure et le lendemain ils se battaient furieusement en duel tous les deux, à la Croïste. On me dit que le duel comporta quatre furieux assauts. Les deux escrimeurs reçurent de légères blessures mais tinrent à continuer le combat jusqu'à ce que le duc des Abruzzes fut grièvement blessé. Il fut transporté et soigné secrètement pendant trois semaines.

La querelle du prince Henri avec le comte de Turin, frère du duc, prit naissance au cours d'un voyage d'explorations dans l'Abyssinie. Bien qu'il se rendit en cette contrée quasi-sauvage quelques mois seulement après la défaite qu'infligèrent les Abyssiniens aux Italiens, le prince Henri réussit à exercer une telle influence sur eux que le prestige de la France y grandit considérablement.

Dans les relations de son voyage, le prince parlait souvent de la façon dont les prisonniers italiens consentaient à

boire à la santé de l'empereur Ménélick.

"Je n'ai jamais ouï parler, disait-il à ce passage, d'un Français portant un toast à l'empereur Guillaume!"

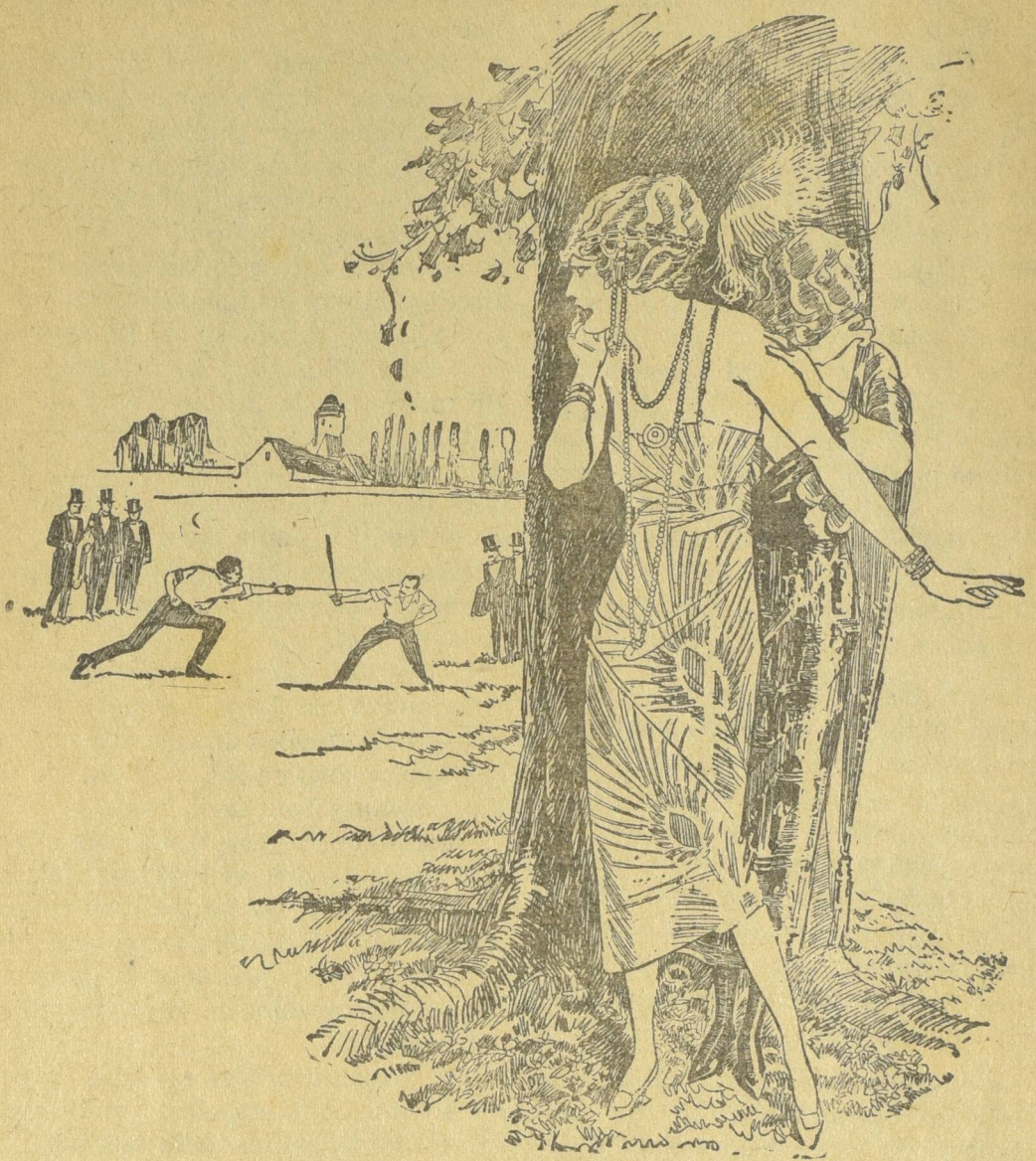
Toute la nation italienne fut révoltée et des centaines de généraux et de duellistes se disputèrent l'honneur de se rencontrer avec le "dénigreur" de l'Italie. Il incombait finalement au comte de Turin, cousin du roi Emmanuel, de relever l'insulte faite à l'armée et de provoquer le prince Henri en un combat acharné. Ce dernier prit en pitié le noble italien qui ne savait pas plus manier une épée qu'un enfant et se défendit à peine, de sorte qu'il fut blessé par son maladroit adversaire, lequel n'observait nullement les règles du duel.

Après une courte convalescence, il m'annonça son dessein de repartir en voyage et organisa une excursion fantastique à destination d'abord de la Cochinchine française.

Avant son départ, il me pria d'accepter un dernier cadeau me faisant promettre de le porter toujours en souvenir de lui. C'était un exquis bracelet d'or que j'ai au poignet. Il porte en caractères arabes le mot mystique "Muchol".

Le prince Henri se rendit à Saïgon et bientôt nous apprîmes qu'il avait contracté là une maladie incurable. Il mourut quelques jours plus tard. On dit qu'une fièvre de marais fut la cause de sa mort.

Pour en revenir à notre principal sujet, les duels étaient entourés de beaucoup de formalités. Les femmes ne devaient pas y assister. Ceci m'embêtait énormément, car je caressais toujours l'espoir de voir de près ou de loin une belle rencontre à l'épée. L'occasion de voir de mes propres yeux un



duel s'offrit cependant à moi, un soir de fête, à Cannes. Au milieu d'un bal que donnait le grand-duc Michel, une violente querelle s'éleva entre un jeune Français et un noble Italien, querelle qui nous rappelle l'altercation entre le prince Henri d'Orléans et le comte de Turin. Je dois taire les noms des deux antagonistes qui sont devenus deux hommes considérables en

leur pays et à qui cette révélation causerait un tort considérable.

"Les Italiens sont de pauvres soldats, mais font de magnifiques assassins!" dit le Français.

Sous le coup de cette insulte, l'Italien, fou de rage, sauta sur son homme et il ne fallut pas moins de douze mains pour le maintenir.

“Je parie que vous avez peur de me rencontrer tout de suite à l'épée !” cria l'Italien. “C'est ce que nous allons voir”, rétorqua l'autre.

Et un duel, en dépit de toutes les conventions, fut réglé sur le champ. On apporta d'une villa une paire d'épées et les deux hommes, accompagnés de leurs témoins, se rendirent sur le terrain. Je les suivis de près avec une princesse russe qui, comme moi, en était à son premier spectacle.

Les hommes se ruèrent l'un sur l'autre sans aucun égard aux conventions du duel et l'air fut rempli du choc sinistre des épées. Ils se battirent de près. En trois minutes, le Français passa son arme au travers de l'épaule de l'Italien. Les témoins se précipitèrent sur le vainqueur pour l'empêcher de mettre son adversaire à mort. Ils transportèrent le blessé à sa villa où il balança pendant deux semaines entre la vie et la mort. Quant au Français, il dut prendre le premier paquebot pour une destination inconnue. Un tel duel était contraire aux coutumes et pouvait coûter cher à tous ceux qui, de près ou de loin, y prirent part.

Je pourrais ainsi remplir plusieurs volumes avec toutes les histoires de duellistes où je jouai un rôle. Je ne parlerai que d'une affaire qu'eut mon premier mari, le comte de Pourtalès.

Nous étions à dîner dans le délicieux pavillon d'Armenonville, au Bois de Boulogne, le plus coquet restaurant qu'il se puisse trouver sur terre. Avec nous se trouvaient plusieurs des personnalités les plus marquantes de l'époque, tels que le marquis de Dion, le comte Boni de Castellane et autres.

Au milieu du repas, un jeune américain de Chicago, l'un de ces million-

naires yankees qui se rendent si ridicules en France et jettent du discrédit sur leur pays, se rapprocha de notre table, prit un siège et se mit à nous parler avec une familiarité de paysan.

De la façon la plus courtoise, le comte de Pourtalès invita l'intrus à se retirer. Celui-ci, pour toute réponse, jeta son gant à la figure de mon mari, ayant sans doute appris en France que telle était la manière d'exprimer son mécontentement. Avec un sang-froid admirable, le comte intima l'ordre à l'habitant de Chicago de quitter le restaurant.

Un duel fut organisé au cours duquel mon mari blessa grièvement l'Américain au bras.

Quand j'arrivai en France, je fus horrifiée à la pensée que des hommes vidaient ainsi leurs plus petites querelles, puis, plus tard, je changeai d'opinion et trouvai que le duel était réellement une épreuve qui demandait du courage et convenait aux personnes d'un certain rang!

Bien qu'un duel français se termine rarement par la mort d'un des adversaires, la chose arrive. Ainsi, en 1870, deux princes de la famille Bourbon se livrèrent un combat à mort. L'un d'eux était le duc de Montpensier, membre de la branche Bourbon-Orléans, tout comme mon mari le prince Henri, mais domicilié en Espagne où il avait épousé une princesse espagnole. Son adversaire en l'occasion était le prince Henri de Bourbon, de la branche aînée, alliée au roi d'Espagne.

Le duel fut aux pistolets. Le duc atteignit le prince Henri en plein front et le tua du coup. Pour cette homicide, il lui fut défendu de réapparaître à Madrid avant un mois.

C'est souvent les plus maladroits qui portent les pires coups d'épée parce

que, manquant d'expérience, ils ne suivent jamais les préceptes enseignés par le code du duel, qui est très sévère.

Le duel entre Charles Floquet et le fameux général Boulanger le prouve, alors que Floquet, se battant comme un sauvage, toucha son adversaire à la gorge et le mit en danger de mort. Pourtant, le général était un brillant escrimeur et de taille à croiser son fer avec les plus fines lames de France.

Mais si le duel est soumis en France à de stricts règlements, à un cérémonial pompeux, il n'est rien de cela en Espagne, à Séville surtout qui compte les duellistes les plus sanguinaires du monde. Là, le combat singulier se réduit aux proportions d'une querelle instantanée et d'une lutte à mort. L'arme est ce terrible couteau courbé, appelé le "navaja", aiguisé comme un rasoir et effilé à la pointe comme une épingle. Les Espagnols ont toujours ce coutelas dans leur veste ou leur ceinture et le dégagent à la moindre parole.

Ils poignent aussi facilement leurs semblables que les toréadors font des taureaux, aux combats populaires.

—o—

BAROMETRE ANIMAL

Il y a bien des baromètres dans le monde, à part celui de Negretti et Zambra et les rhumatisants, mais en voici un qui se distingue par une grande sensibilité et dont la précision est remarquable.

Au poste de police d'une cité américaine de l'ouest, on en découvrit un assez original. C'était une grenouille du genre "Hyla" généralement connu sous le nom de "treetoao", crapaud ou

grenouille des arbres ou encore grimpeante. Un homme du poste, ancien dur-à-cuire de la frontière, conçut un jour l'idée d'utiliser ce batracien comme baromètre.

Prenant un bocal de verre, il y jeta quelques cailloux, puis les recouvrit de deux pouces d'eau et confectionna une petite échelle de bois qu'il introduisit dans le bocal.

Après bien des exploits à la gri-bouillette, il parvint à attraper une grenouille, l'introduisit dans le bocal et appliqua à celui-ci un fort bouchon avec une ouverture pour la circulation de l'air.

Le baromètre était prêt. Lorsque le temps allait se mettre au beau, la grenouille grimpait l'échelle, se perchait au sommet et se livrait à des clignotements solennels pendant des heures.

Douze ou quatorze heures avant un changement de temps, la grenouille descendait l'échelle, puis quelques heures avant l'arrivée d'un orage, allait s'accroupir sur un caillou au fond du bocal, en se tenant la tête hors de l'eau, à la surface; de là elle regardait de côté d'autre en attendant la venue de l'orage ou de la tempête.

Si le temps se faisait changeant, irrégulier, ou, pour utiliser une expression vulgaire, quand le diable battait sa femme, la grenouille n'en finissait plus de graver et descendre l'échelle.

Autre phénomène. Quand le temps était beau, la peau de la grenouille au sommet de l'échelle prenait une légère teinte verte-grisâtre, mais à l'apparition du mauvais temps, elle se faisait d'un noir de jais avant même qu'elle eut descendu au fond du bocal.

Le baromètre est très économique; aussi le recommandons-nous au lecteur.

LES MYSTERES DE L'ILE DES COCOS

L'un des plus précieux trésors enfouis dans l'île par le capitaine Morgan est une statue d'or pur, incrusté d'émeraudes, que les anciens Incas, premiers habitants du Pérou adoraient sous le nom de "Dieu Invisible"

—Le massacre des Incas par Cortez et François Pizarre.

La dernière expédition qui s'en fut à l'île des Cocos était commandée par le capitaine McGrath qui, muni de la carte géographique de Morgan, avait maintes raisons de croire qu'il réussirait là où, depuis un siècle, tant d'autres avaient échoué. Cette carte du capitaine Morgan était si minutieusement détaillée qu'elle ne pouvait se tromper sur l'emplacement du trésor, en dépit de tous les changements opérés à la surface de l'île.

Si le capitaine McGrath est heureux dans ses recherches, il rapportera à la civilisation l'un des souvenirs les plus précieux de la richesse et de l'idolâtrie de la fameuse tribu des Incas, fondateurs du Pérou.

Nous voulons parler de l'image du Dieu-Soleil, faite de l'or le plus pur et sertie d'émeraudes, pesant près de deux tonnes, travaillée pendant des siècles par des millions de mains, qui avait été élevée dans un temple situé au sommet d'une montagne, en dehors des murs de la ville de Caxamalsa, autrefois la capitale du grand roi Atabaliba.

L'amiral Palissier, vivement intéressé lui aussi dans les fouilles de l'île, quand il eût entendu raconter l'histoire de l'aventurier Fitzgerald, emprisonné par le gouverneur de la ban-

que de Lima pour avoir refusé de lui confier les renseignements qu'il tenait du canadien Keating touchant le trésor, apprit la disparition de cette statue du soleil, survenue en 1820. Rien ne prouve que le capitaine Morgan prit cette statue d'or sur son navire avec les richesses de l'état, mais beaucoup de gens le croient.

Les prêtres qui desservaient la cathédrale à cette époque ne savent plus exactement en quelles mains elle est tombée.

McGrath put se rappeler alors à son aise les confidences de Keating qui, pendant plusieurs jours, accompagné du capitaine Bogue, se promena dans les caves souterraines de l'île où sont amassés ces trésors enviés par le monde entier. Keating lui avait bien dit qu'une image aperçue était toute en or. C'était une figure agréable encadrée d'un halo dans lequel étaient serties des pierres étranges qui ne jetaient que des lueurs vertes. Cette image avait deux fois la hauteur d'un homme et son poids était tel que Keating et Bogue, leur force réunie, ne purent la remuer d'un dixième de pouce. C'était de tous les monuments entassés dans cette voûte le plus imposant et les deux hommes se demandèrent, non sans quelque admiration,

comment le capitaine Morgan avait bien pu transporter cette massive idole sur sa frégate.

L'amiral Palissier, Keating et Bogue en arrivèrent tous trois à conclure que la tradition locale n'était pas erronée — que les ministres de la cathédrale avaient dû persuader Morgan d'emporter cette icône dorée dans l'île mystérieuse pour qu'elle ne tombât pas aux mains des troupes ennemies qui assiégeaient Lima et le Callao.

En Angleterre, où l'amiral fit le tour des musées et des bibliothèques, pour relever toutes les mentions faites sur l'île et suivre l'histoire des pirates qui la fréquentaient, il tomba sur un manuscrit qui contenait une description intéressante de cette image du Dieu-Soleil et le convainquit davantage que l'idole dont parlait Keating ne pouvait être autre chose que cette relique disparue de l'empereur des Incas.

Ce manuscrit était daté de 1570 et avait probablement été rédigé par François Pizarro, un fils de ce Pizarro qui aida Cortez à conquérir le Pérou et le Mexique. Une partie du manuscrit manquait, mais ce qui reste indique suffisamment que le jeune Pizarro accompagna son père dans l'expédition de Cortez à Panama et se trouvait avec lui quand l'empereur Atabaliba fut jeté dans les chaînes et que ses armées terrifiées furent égorgées par les Espagnols.

Il raconte comment Pizarro, aux approches de Caxamalca où l'empereur des Péruviens (alors Incas) occupait un palais somptueux, envoya des éclaireurs demander audience. L'arrivée des Espagnols avait déjà été signalée et les Incas croyaient qu'ils étaient des descendants d'un empereur bien-aimé qui, suivant la tradition, était monté dans les cieux et

avait été là transformé en soleil. Ces étrangers furent donc regardés comme des enfants de la nation et en conséquence eurent une brillante réception.

On ne pouvait d'ailleurs les craindre, puisque les Incas en armes étaient au nombre de cent mille contre deux cents Espagnols seulement.

A ce moment, l'empereur Atabaliba fut attaqué par son frère Huéscar qui revendiquait le trône. Il consentit donc à accorder une entrevue au "général" espagnol, espérant rallier ces étrangers à sa cause. Pizarro manifesta à l'empereur beaucoup d'amitié. En même temps, il fut ébloui par ses richesses.

Les Espagnols, affolés par la vue de cet or, ne purent se maîtriser, et tombant sur l'armée de 24,000 hommes que Atabaliba avait amenée avec lui, ils tuèrent tous ceux qui tentèrent de prendre la fuite. Atabaliba lui-même fut constitué prisonnier, enchaîné et soumis à la torture.

Espérant ainsi recouvrer sa liberté, l'Empereur offrit de faire porter au camp espagnol vingt fois plus d'or que les étrangers en avaient obtenu en égorgeant traitreusement l'armée qui venait se joindre à eux. Des officiers espagnols allèrent avec des lieutenants Incas chercher la rançon. Ils furent conduits, dit toujours le manuscrit de Pizarro, au sommet d'une colline où s'élevait le "Temple du Soleil".

Dans ce temple se trouvaient de l'or et des bijoux en si grande quantité que les Espagnols furent stupéfaits et ne s'arrêtaient pas de contempler ces merveilles. "Et la plus belle de ces choses était une énorme statue d'or vierge, représentant le Dieu invisible. La figure de cette bienveillante image



était couronnée d'une auréole en or ciselé, affiné comme du fil, qui lançait d'aveuglants rayons verts d'émeraudes d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires.

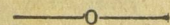
L'un des officiers, Alphonse de Molina, demanda à l'un des Incas d'inclure cette statue dans la rançon. Cette demande fut transmise au grand-prêtre qui en resta consterné. Tous les prêtres, voyant que l'étranger maintenait sa demande, tombèrent sur les genoux et se plongèrent la tête dans la poussière. Quifquism, (c'est le nom du grand-prêtre) fit dire à de Molina, par un interprète, que même sur l'ordre de l'Empereur, cette statue ne pouvait sortir de son temple, pareille profanation étant susceptible d'entraîner la destruction de tous les peuples de la terre.

Il conseilla aux Espagnols d'estimer le poids de l'or et la valeur des bijoux et d'exiger que ce poids et cette valeur leur fussent donnés autrement. De Molina consentit à cet arrangement, convaincu qu'aucune menace ne viendrait à bout de l'obstination des prêtres et que même l'obtenant, il ne pourrait jamais l'emporter au camp.

Cette forte rançon fut remise à Pizarro qui fit quand même lâchement tuer Atababiliba. Puis, les envahisseurs marchèrent sur la ville où ils pillèrent le palais impérial et les temples. Le Temple du Soleil seul leur donna en or la valeur de cinq millions de couronnes, sans compter le Dieu Invisible, qui fut tiré par des câbles et déposé dans la cour du palais où à la moindre résistance des Incas il devait être brisé en morceaux."

Après le départ de ces premiers vainqueurs du Pérou, l'image fut transportée en la ville de Lima dont

elle devint le plus riche ornement de la cathédrale.



L'ALLVECO

La cherté de la vie dépend grandement de l'influence des saisons. On espère échapper à cet inconvénient grâce à un ingénieur anglais, inventeur de l'allveco.

Il s'agit d'un procédé pour la conservation des légumes, des fruits et des poissons.

Les légumes frais sont lavés, nettoyés, épluchés, coupés en morceaux et laissés étendus sur des séchoirs. Une vapeur surchauffée est employée pour leur séchage. L'évaporation de l'eau contenue dans les légumes s'opère d'une façon progressive et complète. Le plateau contenant les légumes récemment découpés, est placé dans le plus bas compartiment du four pour être graduellement élevé d'un étage supérieur à l'autre, jusqu'à ce que le degré de chaleur nécessaire ait réalisé son oeuvre. Le plateau contenant les légumes à moitié secs est transféré dans un autre four, et ainsi de suite. On obtient un séchage progressif qui rappelle le séchage au soleil en plein air, en usage pour les pruneaux.

Par un tel séchage lent et certain, la forme et la couleur des légumes ne changent pas. On les met en boîte et une simple immersion dans l'eau bouillante rend leur qualité primitive aux oignons, carottes, etc. Cette industrie rendrait les plus grands services, car elle permettrait, en temps d'abondance, de conserver des produits pour les temps où ils sont plus rares. Donc désormais rien ne devrait se perdre.

LES DERNIERS JOURS DE POMPEI

Les archéologues qui poursuivent leurs fouilles dans Pompéi, détruit il y a 2000 ans par une éruption du Vésuve, étudient la vie qui s'y menait sur d'intéressantes inscriptions murales—Rapprochements entre la décadence romaine et notre modernisme

Les fouilles extraordinaires qui sont poursuivies depuis plus d'un siècle dans l'antique ville romaine de Pompéi, détruite de fond en comble par une éruption du Vésuve, l'an 79 avant l'ère chrétienne, ont révélé, plus encore que l'histoire même l'a fait, des monuments et vestiges les plus rares de l'architecture, des arts et des mœurs et coutumes des Romains de la décadence.

Pompéi est d'un intérêt unique à la civilisation moderne parce qu'elle représente la seule page du passé que nous avons conservée dans toute son intégrité. Le déluge de laves et de cendres que le volcan a jetées sur la ville, ses peintures et ses fresques les ont conservées dans l'état même qu'elles se trouvaient il y a 2,000 ans.

Les excavations qui ont renversé les vieilles idées communément admises sur l'ancienne cité et la vie qu'y menaient ses habitants ont commencé en 1911 mais furent arrêtées par la guerre. Depuis l'armistice, ce travail a repris sous la direction du professeur Vittoria Spinazzola, directeur du Musée de Naples. Ces fouilles nouvelles ont été entreprises dans la partie occidentale de la ville. Dans cette section se trouvait le Forum, foyer de la vie politique.

Ces excavations se font rue de l'Abondance, qui s'étend du Forum à l'amphithéâtre où se déroulaient les jeux sanglants de l'arène.

Cette rue était, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, la rue Sainte-Cathérine de Pompéi. Sur le long de ses trottoirs, s'ouvraient les plus somptueux magasins, les restaurants à la mode, les théâtres et les dépôts de vin. Là, marcha Cicéron, le plus grand et le plus éloquent des orateurs romains; Horace, le poète; Salluste, l'historien; puis toutes ces femmes affriolantes qui rendirent célèbre la ville de Pompéi, consacrée à Vénus. Là aussi se montra Néron, entouré de ses bateleurs et musiciens, qui joua de la lyre dans l'arène couverte du sang des gladiateurs.

Et c'est là même que les archéologues ont trouvé la clé de la vie des habitants de Pompéi. Les maisons étaient comparativement peu endommagées. Les peintures murales et les statues, découvertes à l'intérieur, ont mis à jour toutes les phases de la vie vécue en chaque endroit. Des papyrus et tablettes furent aussi lus, contenant tous les genres de message, depuis l'ardente lettre d'amour jusqu'à la froide lettre d'affaires. Les "graffiti", ou inscriptions murales, esquisses

grossières et sentences inscrites au charbon de bois comme les écrivains font de nos jours, nous ont révélé les pensées, les gestes et les insultes du prolétariat.

Les chercheurs n'ont pas seulement lu une page mais de nombreux volumes de l'ancienne vie, grâce à toutes ces précieuses trouvailles.

Quel était le caractère essentiel de cette vie? Qu'est-ce qui nous frappe

laient l'amour des farouches gladiateurs.

Au lieu d'aller s'aimer dans les parcs ou se rencontrer dans les salles de vues animées, les amoureux d'alors fixaient leurs rendez-vous galants dans le temple d'Isis.

Une autre surprenante découverte est que Pompéi était une ville dont les maisons avaient deux étages, au lieu d'un seul, comme dans toutes les au-



La "trottinette", comme elle était dansée à Pompéi, à l'époque de la décadence romaine. Voyez comme ces jeunes étourdis se tiennent joue à joue, dans la position du plus vulgaire jazz d'aujourd'hui.

d'abord à l'étudier? C'est son extraordinaire modernisme; c'est la similitude qui existe entre les coutumes de ce temps et les nôtres propres.

Ce sont les mêmes types de femmes, les mêmes types de jeunes beaux, les mêmes danses, les mêmes comédies burlesques au théâtre, les mêmes petites étourdies et les mêmes grandes sentimentales qui, au lieu de rêver aux acteurs de cinéma, appe-

tres villes d'Italie. Ces maisons étaient toutes prolongées d'un petit balcon, qui servaient à échanger des plaisanteries avec les amis, à taquiner les passants et à faire un doigt de cour aux belles dames.

Les magasins, tout comme ceux d'aujourd'hui, avaient de larges portes à deux battants, de hautes vitrines.

Cette rue de l'Abondance a été si bien restaurée que dans quelques se-

maines, alors que toutes ses maisons et boutiques auront été relevées, les visiteurs pourront y circuler comme dans une grande artère d'une cité moderne.

La devanture a été refaite; les portes et croisées ont été mises en place; de nouveaux arbres ont été plantés; les toits ont été recouverts de tuiles et dans les jardinets des maisons, les mêmes fleurs ont été cultivées.

Quand ces torrents de laves et de cendres brûlantes s'abattirent sur Pompéi, des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants ainsi que des milliers d'animaux domestiques furent anéantis. Les formes de ces corps s'incrûstèrent partout comme dans du



Ces jeunes dames pratiquent les jeux de hasard, Le "bluff" a remplacé les osselets, tout simplement.

plâtre et on les retrouve aujourd'hui, moulées comme les fossiles dans l'argile des couches terriennes.

Ces cadavres pétrifiés, momifiés, ont gardé leur ligne et plus encore, l'expression, le masque qu'ils avaient en mourant.

Pour en revenir à la rue de l'Abondance, voici ce que contient dans les détails le rapport du directeur des

fouilles: "Ces découvertes démontrent que les boutiques étaient habituellement fermées sur la rue par de larges rideaux de bois faits de baguettes qui pouvaient se relever et se rabaisser à volonté comme les persiennes modernes.

Quand les volets étaient fermés, ils étaient fixés à l'intérieur par une peinture. Dans la plupart de ces immeubles, la devanture seulement a été retirée des ruines: la boutique elle-même et l'entrée de la maison privée qui se trouvait presque toujours à l'arrière. Dans beaucoup de ces magasins, on trouva même des articles en vente qui étaient tombés des comptoirs ou des étagères. L'effort a consisté à restaurer les boutiques et à les remettre dans l'état où elles se trouvaient lors de l'éruption.

Il y a, entre cent autres, une petite échoppe de marchand de vin qui est d'une originalité amusante. Là a été retrouvée une grande jarre destinée à contenir l'eau dont les buveurs coupaient parfois leur vin ou leur alcool; un pot à chauffer la même eau et le foyer. Des coupes et des espèces de bock pendaient aux murs. Aussi des urnes et autres pour le vin.

Le long des rues, on voit de petits autels élevés contre les maisons, supportant l'image de quelque divinité. Les maisons, les frontons surtout, sont décorées de frasses souvent très belles. L'architecture de toutes ces maisons ont de nombreux points de ressemblance.

A l'intérieur, en plus de la cour centrale ou péristyle, se dessine un jardin, dont plusieurs couvrent la superficie d'une vaste pièce. D'après les inscriptions gravées sur les murs, on sut quelles fleurs cultivaient les

habitants de Pompéi et on planta les mêmes."

Assez parler des maisons et magasins, étudions maintenant de très près les habitants de Pompéi, ceux qui firent "les derniers jours", leurs moeurs et leurs coutumes.

Nous commençons par mentionner l'une des figures les plus connues de Pompéi, le prêteur sur gages Jocundus, le plus rapiat des habitants de la cité. Il avait sa boutique rue de l'Abondance et d'après toutes les mentions faites de lui, il semble avoir été le banquier de toute la jeunesse tapageuse et débauchée. Les paris sur les combats de gladiateurs, les abus du boire ou du manger, les bijoux et pierreries précieuses exigés par les danseuses et les beautés professionnelles, coûtaient cher et il fallait beaucoup d'argent aux viveurs. Ce mercanti avait une comptabilité spéciale qui est tombée dans les mains des chercheurs. Nous savons ainsi qu'il accommodait ses clients d'une façon très avantageuse pour lui. Une tablette porte ces mots: "Vous vivez largement, Jocundus, en profitant des dépenses d'autrui". Quand on retardait à le payer, il opérât tout de suite la saisie et personne n'osait s'y opposer de peur d'un scandale.

Les habitants de Pompéi se servaient pour écrire des feuilles de papyrus, de bois, d'os et d'ivoire et quelquefois aussi, d'or et d'argent. Ces tablettes étaient recouvertes de cire sur laquelle le message était gravé avec un instrument pointu appelé stylet. Aucune feuille de papyrus n'a été retrouvée à cause de la fragilité de ces matières.

Cependant, nous savons pertinemment que Pompéi avait ses bibliothèques et le fait que l'une de ces bi-

bliothèques, riche de plusieurs milliers de rouleaux de papyrus, a été retrouvée à Herculanium, la ville jumelle, qui fut détruite à la même époque, a toujours laissé aux archéologues l'espoir d'en retirer les vestiges, de quelque fouille future.

Mais, les habitants de Pompéi étaient surtout friands de l'inscription murale. Ils gravaient des lettres d'amour, des sentences, des nouvelles et toutes sortes d'autres choses sur leurs murs.

Ces écritures—ou graffiti—"abondaient" rue de l'Abondance. En voici quelques exemples: Sur le mur d'un théâtre un plébéen irrité a écrit cette étonnante observation moderne: "Les femmes vont au théâtre beaucoup plus pour être entendues et vues que pour entendre et voir".

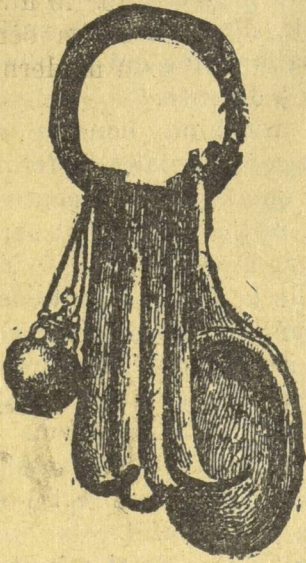


Un festin à Pompéi, montrant comment ces Romains raffinés et sensuels jouissaient de la vie, deux mille ans avant la prohibition.

Encore cette inscription d'un amoureux transi à sa douce Sava, gravée sur un mur du temple d'Isis: "Ma belle petite poupée, aime-moi, je t'en prie". Ou, "rien n'est plus beau que l'amour".

Mais plus modernes encore sont les lettres d'amour adressées aux gladiateurs qui semblent avoir occupé à peu près la même place dans le coeur et

l'estime des femmes que les boxeurs et les acteurs d'aujourd'hui. Suivons une petite Mlle Pompéi, une après-midi et une soirée. Supposons qu'elle est la fille d'un riche patricien. Après avoir terminé son petit déjeuner dans le jardin, elle va s'asseoir un peu sur son balcon pour regarder les passants et échanger des propos amusants avec ses amis qui la saluent de la rue. Puis, à pied, escortée de quelques esclaves ou portée dans les bras de colosses noirs, elle se rend au bain.



Les instruments de toilette d'une dame d'alors, portés en sautoir, le parfum dans la cassette, le polissoir et les grattoirs.

Ses lèvres sont carminées, ses joues sont poudrées et peintes, ses yeux sont grimés. Elle a les jambes nues et les pieds nus dans des sandales incrustées de pierreries mais sa tunique ne diffère pas sensiblement des robes portées au vingtième siècle.

Elle fait une halte à la bijouterie ou chez une marchande de soieries et entre au bain. Rien ne peut de nos jours être comparé au luxe de ces bains

construits de marbre rare. Les deux sexes s'y rencontrent et elle se fait raconter par le menu tous les scandales qui courent les rues.

Après cela, ayant dégusté une collation fine, elle assiste aux combats des gladiateurs. Ces lutteurs s'égorgeaient les uns les autres avec des épées, des piques et des tridents et autres armes et la vue du vaincu tiré du sable de l'arène par des hommes de corvée comme des bêtes saignées à l'abattoir ne troublait aucunement son appétit.

Au contraire, elle se faisait une joie d'inviter le vainqueur à sa table et de lui faire partager sa coupe de vin.

De retour à la maison, elle rédige au héros du jour, au gladiateur triomphant, une lettre d'amour. L'une est adressée au gladiateur Strax, un barbare probablement. Elle dit: "Etes-vous Apollon réincarné dans le corps d'Hercule? Peut-être êtes-vous un dieu par vous-même? Votre beauté et votre force m'ont fait oublier tous les autres hommes. Je suis jeune et jolie. Rencontrez-moi au temple d'Isis. Je vous aime."

Quelle tragédie ou comédie suivait ces invitations puériles? On ne sait. C'est donc grâce à des peintures ou fresques murales que les chercheurs ont pu étudier dans le détail la vie des habitants de Pompéi.

Une chose toute nouvelle nous est enseignée par là, que, si les femmes usaient de toutes sortes d'artifices pour faire ressortir leurs charmes, plusieurs gommeux, riches patriciens, étaient excessivement efféminés, au point même de se farder et poudrer comme les coquettes. Ils se baignaient dans le parfum et s'enveloppaient dans la pourpre.

Les pâtes épilatoires leur étaient communes et un tas d'autres procédés.

Nos archéologues ont bien dû s'amuser quand sur le mur de la cuisine d'un palais, ils trouvèrent cette inscription: "Mucius Lollius, notre maître, a été transporté chez lui, hier soir, ivre mort, sans sa bourse ni sa toge et déposé dans la cuisine sans bruit."

Au nombre des manuscrits les plus précieux se trouve une copie du journal quotidien de Pompéi, le "Acta Diurna", qui porte parmi les faits divers cette note "Marcus Tullius Servus a donné hier un magnifique spectacle aux membres de l'aristocratie romaine. Le Circus Maximus fut loué pour l'occasion. Marcus Tullius entra dans un quadriga suivi de tous ses amis. Des bacchantes vêtues d'une gaze légère leur jetait des fleurs et des grappes de raisin. Il y eut des combats singuliers entre cent gladiateurs dont cinquante et plus furent tués; cent danseuses de grande beauté furent brûlées vives après avoir été plongées dans du vin et cent esclaves choisis furent livrés aux lions et autres bêtes sauvages tirés du coeur de l'Afrique. Tous les invités furent enchantés de leur soirée".

Que penser de ce froid compte-rendu d'une soirée aussi macabre où trois cents vies humaines furent immolées aux caprices de quelques patriciens? Que les habitants de Pompéi méritaient bien d'être brûlés à leur tour par les laves du Vésuve.

—o—

DIX-HUIT MILLE ASSIETTES A L'HEURE

Pour les ménagères, le lavage toujours interminable de la vaisselle est un fort gros ennui. Ce travail s'offre

comme un problème très délicat à résoudre dans les immenses hôtels modernes où l'on doit laver chaque jour plusieurs milliers d'assiettes et de plats. Car cet ouvrage doit être accompli vite et bien, la clientèle luxueuse de ces établissements n'étant pas d'humeur à tolérer un service d'une propreté douteuse.

Ce sont ces considérations qui ont amené le steward du fameux hôtel Lasalle, à Chicago, à inventer une ingénieuse machine qui accomplit le lavage et l'essuyage des plats avec une vitesse surprenante.

En fait, deux hommes suffisent à diriger la machine qui nettoie 18,000 assiettes à l'heure.

Cette machine consiste en une chambre rectangulaire de fer galvanisé, assez spacieuse pour contenir trois plateaux où les plats sont serrés les uns contre les autres.

Lorsque la "laveuse automatique" est chargée, on en referme vivement la porte hermétique et les plats sont inondés par des centaines de jets d'eau bouillante à haute pression. L'intérieur de la machine est aussi inondé de vapeur, ce qui assure la stérilité complète du matériel.

Au bout d'une demi-minute de ce bain combiné d'eau et de vapeur, on ouvre à nouveau les portes; les plateaux sont alors placés dans une autre machine analogue qui, elle, sert d'étuve, et toute la vaisselle est séchée en un clin d'oeil.

Indépendamment de la rapidité d'exécution, ce système réalise une grosse économie. Un ou deux hommes suffisent à conduire la machine; il n'y a plus d'usure de serviettes pour le séchage à la main devenu inutile; enfin, la casse est diminuée dans des proportions surprenantes, paraît-il.

LE VENGEUR DE L'ARMENIE

Le jeune arménien qui assassina Talaat Pacha, l'ancien ministre de la guerre turc, l'auteur de tous les massacres arméniens, est acquitté par un jury allemand.—L'interrogatoire de Teilirian.

Nous avons relaté, dans un précédent article de la "Revue", l'assassinat de Talaat Pacha, tué d'une balle de revolver dans la banlieue de Berlin par un étudiant arménien dont ce Turc barbare avait massacré la famille.

Solomon Teilirian vengea ainsi la mort des centaines de milliers de ses compatriotes qui furent, sur l'ordre des Turcs, martyrisés ou déportés en captivité.

Ayant déjà raconté cette tragédie dans ses moindres détails, nous voulons ainsi parler de ces trop fameux massacres d'arméniens qui se poursuivent depuis plus d'un demi-siècle sous l'oeil distrait de l'Europe qui n'a jamais rien fait pour les empêcher et délivrer cette nation chrétienne de l'oppression musulmane.

Lors du procès de Teilirian, qui d'ailleurs fut acquitté par un jury allemand, tous les témoins qui déposèrent firent le récit du massacre de toute la ville de Erzigan, patrie de cet étudiant arménien en cause.

A l'avocat de la couronne qui lui demandait s'il considérait comme un acte criminel le fait de tuer un semblable, Teilirian répondit : "S'il est criminel de tuer un homme, un seul homme, que devons-nous penser de celui qui extermine toute une race?"

—Comment savez-vous que Talaat Pacha doit être tenu responsable dans l'histoire et devant la postérité des massacres arméniens?

—Tout arménien le sait comme moi.

—Comment cela?

—Certains communiqués privés, certaines dépêches ont été publiés après la guerre. Or ces télégrammes laconiques suffisent à rejeter la responsabilité de toutes ces horreurs sur Talaat et sur Enver.

—De quelle dépêche parlez-vous?

—Le 15 septembre 1915, je sais que Talaat télégraphia à Aleppo : "Le gouvernement a décidé d'exterminer complètement tous les Arméniens vivant en Turquie." A la même adresse ou destination fut envoyée le 17 mars 1916 la dépêche suivante : "Tous les enfants arméniens qui ont été recueillis et que le gouvernement turc a décidé d'adopter comme exilés doivent, sur les ordres du ministre de la guerre, qui recommande de faire la chose de façon à n'éveiller les soupçons de personne, être tués."

—Pourquoi pensez-vous que de pareilles dépêches furent libellées par Talaat et expédiées par lui?

—J'ai vu de mes propres yeux des copies certifiées véritables de ces

messages télégraphiques à Salonique, en 1919.

—Vous admettez, n'est-ce pas, que vous ne pouvez juger impartialement Talaat?

—L'Histoire juge-t-elle impartialement Néron, ou Ponce-Pilate ou Judas? Encore, Néron n'a-t-il brûlé qu'une ville, tandis que Talaat a assassiné un million d'innocents.

—Talaat a-t-il, d'après vous, tué un arménien, un seul, de ses propres mains?

—Je ne sais.

—Mais vous admettez avoir tué Talaat de vos propres mains?

—Non, je le tuai avec un revolver. Le revolver fut mon instrument comme les soldats turcs qui massacrèrent mes compatriotes et mes parents furent les instruments de meurtre de Talaat.

(A ce moment, tous les assistants se levèrent, mus par l'admiration, et acclamèrent le prévenu. Cette réponse souleva tellement l'enthousiasme des personnes présentes que les juges les menacèrent en vain de les expulser.)

—Je poserai ma question autrement. C'était bien votre intention, n'est-ce pas, de tuer Talaat Pacha?

—Certainement. Aussi, n'est-il pas mort?

—Alors, vous admettez votre culpabilité?

—Pas du tout. Je ne suis pas coupable. Ma conscience est propre.

—Quand avez-vous pour la première fois conçu l'idée d'assassiner Talaat Pacha?

—Environ deux mois avant mon attentat, ma mère m'apparut dans un rêve ou dans une vision, appelez la chose comme vous le voudrez. Autour de moi, je ne vis que des corps humains étendus. Ces hommes dor-

maient-ils? Je regardai de plus près; ils étaient refroidis. C'étaient les cadavres de mes compatriotes qui gisaient là, la gorge ouverte sous le couteau turc. A côté se trouvaient les cadavres d'autant de femmes qui avaient essuyé toutes les indignités et toutes les profanations avant d'être mises à mort.



Puis, en regardant mieux, je vis encore des enfants à la mamelle, la tête brisée, sanglante, rouler aux côtés de leurs mères souillées et égorgées. Des vieillards, des patriarches à la barbe blanche, prêtres pour la plupart, gisaient là, la figure contractée par les affres de l'agonie, ayant été longtemps torturés avant d'être mis à mort.

Des yeux mourants, des bras striés de coups de couteaux s'élevaient vers moi et d'au milieu de tous ces corps ou de ces tronçons de corps surgit une forme de femme... ma mère. Le sang l'aveuglait et une large entaille courait sur sa poitrine. Elle était blanche et livide et son regard me perça le cœur. Elle me parla.

—Et que vous dit-elle?

—Elle dit: "Mon fils, tu sais que Talaat Pacha est le bourreau de ton peuple. Tu sais qu'il a tué ton père, ta mère, ton frère et ta soeur. Tu sais qu'il vit tout près de toi à Berlin et tu ne fais rien pour venger le sang innocent de tes compatriotes arméniens. J'ai honte de penser que j'ai porté dans mon sein, que j'ai nourri une créature aussi lâche. Désormais, vous n'êtes plus mon fils!"

—Votre mère vous a parlé ainsi, mais l'avez-vous entendue de vos oreilles? Avez-vous bien reconnu sa voix?

—Je puis dire que oui. Ce n'était pas un rêve ordinaire. Il me semble que je me suis réveillé et que c'est là que j'entendis cette voix.

—Avez-vous aussitôt décidé d'obéir à l'ordre de votre mère?

—Non, mais elle m'apparut ainsi plusieurs fois. Jour et nuit, j'étais hanté par la vision de ma famille égorgée. Je me rendis compte qu'une force plus puissante que moi me poussait à accomplir la volonté de Dieu.

—Dans quel état d'esprit vous trouviez-vous?

—Je sentis que dans des millions d'années, les peuples jugeraient lâches les Arméniens, nation catholique, pour s'être laissés exterminer sans offrir de résistance, sans chercher de vengeance. Les Arméniens, me disais-je, ont été traités de la même

me façon qu'une vermine nuisible ou qu'un fléau néfaste. Le sang versé crie vengeance.

—Aviez-vous pensé déjà, avant l'apparition de votre mère, à tuer Talaat?

—Après avoir eu la preuve que ma mère et toute ma famille avaient été les victimes de ce monstre, je fis le vœu de mettre fin à ses jours. Je le recherchai dans toute l'Allemagne, mais il se cachait bien. Pendant tout ce temps je me demandais si j'avais le droit de le tuer pour le seul mal qu'il avait causé à ma famille, me disant qu'il pouvait être un homme faible obligé par son gouvernement à agir ainsi. Mais ma mère sut me convaincre de le tuer pour l'empêcher d'égorger ce qui reste de mes compatriotes.

—Quand avez-vous vu Talaat pour la première fois?

—Un jour, en visitant le Jardin Zoologique de Berlin, j'entendis plusieurs personnes derrière moi parler turc et prononcer le nom de Talaat Pacha. Je me retournai et le reconnus, ayant vu de lui de nombreuses photographies. Une élégante et jolie jeune femme l'accompagnait.

—Est-ce là que vous avez résolu de le tuer?

—Il me serait difficile de le dire. Cependant, le fait de voir ainsi si près de moi l'homme que je regarde comme le propre assassin de ma mère, me secoua comme jamais je ne le fus avant. J'avais envie de bondir sur lui, de lui infliger les tourments qu'il ne ménagea pas aux miens. Il se tenait là, souriant. Je le vis prendre dans ses mains la tête d'un singe malade et s'apitoyer sur son sort. Pensez donc! L'homme qui demanda aux exécuteurs de mon peuple combien d'Arméniens

restaient encore en vie et qui pleure sur les maux d'un singe. Je me sentais animé d'une rage folle. Et là même, je vis que cet homme était un monstre, que c'était une injustice flagrante que cet homme fut vivant et heureux, la conscience tranquille quand les ossements des millions de ses victimes blanchissent dans le désert.

—Mais n'avez-vous pas déjà dit que votre conscience était tranquille, à

—Du vivant de Talaat Pacha, nous pouvions toujours craindre son retour en Turquie et la reprise de son ministère, ce qui, dans nos esprits, impliquait l'idée d'autres massacres. Il fallait empêcher ce monstre de commettre d'autres crimes.

—Et que faites-vous après l'entrevue au Jardin Zoologique?

—Je me mis à la recherche de son hôtel et pris une chambre dans la maison de rapport oppsée à la sienne,



vous, et que vous l'avez assassiné. Comment conciliez-vous ces deux idées?

Cette tâche devait être faite. Le sort me désigna pour la remplir. C'est tout.

—Qu'entendez-vous par ces mots : "Cette tâche devait être faite"?

de façon à ce que je pusse l'observer à mon aise.

—Et alors?

—Un matin que je faisais les cent pas dans ma chambre, je vis sortir Talaat. J'ouvris ma malle, en sortis mon revolver et descendis dans la rue. Je le rejoignis et lui mis mon revolver sous le nez. Il ne pouvait s'échapper.

Je lui dis: "Talaat Pacha, meurtrier de ma nation, je vais vous tuer comme vous avez tué mon peuple et ma famille".

Je tirai un premier coup et le manqua, mais la seconde balle le tua roide.

—Que faites-vous après?

—Je me rendis bien compte d'abord de son état. Je le voulais mort. Il était déjà d'une froideur cadavérique.

—Alors?

—Je jetai mon revolver et me mis à courir dans la direction de Fasanenstrasse.

—Pourquoi courriez-vous ainsi?

—J'avais peur d'être pris dans la foule; j'ai horreur de la foule.

—Mais vous ne lui avez pas échappé.

—Non. Le peuple s'amassait autour de moi comme des champignons. Plusieurs hommes se mirent à me frapper. L'un chercha à arrêter les autres, mais en fut empêché.

—Vous ont-ils blessé?

—Je ne sentais pas les coups que ces brutes me portaient. J'étais trop excité.

—Qu'arriva-t-il ensuite?

—Les gendarmes me protégèrent.

—Avez-vous opposé quelque résistance à votre arrestation?

—Non.

—Avez-vous eu l'idée de vous échapper, de fuir la justice après votre attentat?

—Non, parce que je n'avais rien fait de mal. Je n'avais à rougir d'aucune faute.

—Vous n'avez fait aucun préparatif pour fuir d'Allemagne après ce meurtre?

—Certainement que non.

—Où avez-vous pris les 12,000 marks qui ont été retrouvés sur votre personne?

—Mon père était un marchand très riche. J'emportai 100,000 marks sur moi quand je m'échappai de mon pays. Il y a dans le sol de mon village un trésor caché qui me revient. Je l'aurai un jour.

—Mais 12,000 marks représentent une jolie somme. Comment se fait-il que vous n'avez pas dépensé tout votre avoir au cours de vos pérégrinations?

—J'en dépensai beaucoup et vendis des bijoux précieux.

L'étudiant arménien Teilirian fut alors interrogé par les témoins de la défense. L'avocat von Gordon questionne:

—Portez-vous votre vrai nom?

—Oui.

—Où êtes-vous né?

—A Bekaritsch. Mais, alors que je n'étais qu'un petit garçon, mes parents allèrent vivre à Erzingan.

—Comment était composée votre famille à cette époque?

—Nous étions trois garçons et trois filles.

—Avez-vous souvenance des massacres arméniens?

—Mes parents m'en entretenaient fréquemment. Mais notre ville ne fut pas molestée avant le mois de mai 1915. Alors, suivant l'ordre du comité de la jeune Turquie ou des Jeunes Turcs, les écoles furent fermées et lu un communiqué portant que les principaux citoyens de la ville seraient déportés. Mon père était de ce nombre. Ils furent entraînés au loin et massacrés par les Kurds, les agents sanguinaires du gouvernement et de Talaat.

—Que fit votre mère?

—Comme tout le monde, nous attelâmes un boeuf à une charrette dans laquelle nous entassâmes les choses de première nécessité. Ma mère, prévoyant une séparation prochaine, nous distribua les bijoux et l'argent. Mais, le gros de l'argent sonnante et des bijoux fut enfoui quelque part, à un endroit que je sais.

—Où deviez-vous être emmenés?

—Nous ne savions pas. Nous n'avions fait qu'une journée de marche quand les gardes nous attaquèrent et nous dépouillèrent.

—En fûtes-vous effrayé?

—Nous nous y attendions, certes. Et c'est pourquoi nous avions dissimulé nos principaux trésors dans la terre et placé notre papier-monnaie dans nos talons, semelles, etc.

—Les soldats turcs trouvèrent-ils votre papier-monnaie?

—Non.

—Que firent les soldats après vous avoir dévalisés de la sorte?

—La caravane allait reprendre sa marche quand nous apprîmes qu'il venait d'éclater une panique sur les premiers rangs. Je gravis une petite colline et vis la scène. Je vis cinq cents arméniens, chargés de chaînes. Les Turcs les poussaient dans la rivière en les couvrant de coups d'épées et de baïonnettes. Quelques-uns essayèrent de résister mais, manquant d'armes, tous furent massacrés ou noyés. Les femmes subissaient un sort plus cruel encore.

Les vieilles et les enfants furent battus à mort et les plus jolies filles, enchaînées les unes avec les autres, amenées en esclavage dans les harems de Turquie. Vint le tour de ma colonne. Mes frères et moi nous nous préparâmes à offrir de la résistance, mais quoi faire sans armes? Je vis un grand

Turc fendre la tête de mon frère d'un coup de hache alors qu'il allait sauver l'une de mes soeurs. Qu'advint-il de mes autres frères? Je l'ignore. L'un d'eux me frappa à la tête. Je tombai évanoui. Trop faible pour faire le moindre mouvement, je vis dans ma demi-conscience ces démons outrager ma mère et mes soeurs et puis les battre jusqu'à la mort. Là, je m'évanouis de nouveau.

—Quand avez-vous repris connaissance?

—Je ne puis dire exactement, mais il me semble que ce dut être quarante-huit heures après ce carnage.

—Etiez-vous seul à ce moment?

—Non, j'étais entouré de corps humains. Je me soulevai et me rendis compte que tous ces êtres étaient morts. Je m'en aperçus à l'odeur. L'odeur de la mort flottait autour de moi. Je me levai et je m'éloignai de ce champ d'horreurs. J'errais et il me semble encore que j'errai au milieu de ces cadavres pendant une éternité. Au lever du jour, j'atteignis un petit village. Personne ne voulait me donner l'hospitalité, parce que le fait de secourir un Arménien est considéré comme un crime punissable de mort. Une vieille femme turque eut pitié de ma misère et me reçut chez elle. Quand je fus rétabli, elle me donna des vivres et je partis.

—Où avez-vous alors dirigé vos pas?

—Déguisé en Kurd, je cherchai à me rendre en Perse. Mais je m'égarai. Finalement, je me rencontrai avec deux Arméniens qui avaient comme moi échappé à la mort. Nous vagabondâmes pendant plusieurs semaines, marchant surtout la nuit. A la fin, nous réussîmes à franchir la frontière russe.

—Combien d'Arméniens échappèrent-ils aux massacres d'Erzingan?

—J'appris par la suite que trois hommes seulement sur 20,000 s'étaient sauvés.

Vingt-trois de mes plus proches parents périrent. Ce sont mes deux compagnons qui me racontèrent ces choses.

—Combien de temps avez-vous passé en Russie?

—Environ une année. Alors, Erzingan tomba dans les mains des Russes et je retournai avec eux dans mon village, espérant retrouver le trésor caché de ma famille. De notre maison, il ne restait pas une pierre debout. Vingt familles étaient encore sur les lieux qui n'avaient sauvé leur vie qu'en adoptant la religion mahométaine. Les Russes en furent chassés de nouveau et je dus retraiter devant les armées turques qui massacrèrent alors les derniers survivants de ma race.

Je changeai ma destination et pénétrai en Perse d'où, après neuf mois, j'atteignis les lignes anglaises. De là, je me rendis à Salonique où je savais devoir rencontrer de mes compatriotes et peut-être un membre quelconque de ma famille. La paix signée, je vins en Allemagne.

—Y êtes-vous venu avec l'intention bien arrêtée de tuer Talaat Pacha?

—Non. Il me semblait que mes pas étaient guidés par une puissance supérieure.

—Saviez-vous que Talaat Pacha était l'auteur direct des massacres arméniens?

—Oui. J'ai lu une lettre écrite de sa propre main dans laquelle il disait: "La nation arménienne doit être exterminée dans les intérêts futurs de la Turquie et du parti de la jeune Tur-

quie. La mémoire des massacres les incitera toujours à la révolte. Nous avons besoin de leur territoire pour notre population et pour nos alliés.

Les habitants de l'Arménie devront être escortés par nos troupes dans des endroits déserts et là être tués en bloc."

Le témoignage de Teilirian seul suffisait à convaincre le jury que l'étudiant arménien ne pouvait être puni par la société pour son crime. D'autres témoins vinrent corroborer ses dépositions.

Le professeur Lepsius, historien allemand bien connu, confirma le récit de Teilirian et parla de la politique d'extermination turque durant la dernière guerre.

Le public allemand à qui la presse avait caché ces horreurs frémit d'indignation, comme s'il ignorait aussi les cruautés dont les soldats bochesse sont rendus coupables de 1914 à 1918...

Les témoins de la Couronne, interrogés à leur tour, alléguèrent que Teilirian méritait la mort due aux criminels ordinaires parce qu'il avait violé les lois de l'hospitalité. Talaat Pacha, dirent-ils, fut pendant la guerre l'allié et l'ami de l'Allemagne; après la guerre, il en devint l'hôte. Pour avoir tué un pareil personnage, l'Arménien méritait la corde.

Mais le jury ne décida pas du litige de cette façon. Il se retira pour délibérer et revint après une heure et demie rendre un verdict de "non-culpabilité". Le chef des jurés déclara qu'en raison des maux et des souffrances qu'endura le prévenu, il devait être tenu irresponsable de son acte.

Ce verdict fut accueilli avec enthousiasme dans tous les pays civilisés et l'étudiant arménien, le vengeur de son

peuple, devint du jour au lendemain l'idole de ses compatriotes.

Dans son plaidoyer, son avocat alla jusqu'à le comparer à Guillaume Tell, le grand patron de la Suisse, qui pour venger son peuple, tua l'empereur qui l'avait opprimé.

—o—

LA CHUTE DES CHEVEUX

On attribue à la calvitie des causes multiples: l'âge, l'habitude de porter une coiffure, le manque de soins aux cheveux, une vie irrégulière, etc. Des médecins ont essayé d'en expliquer les raisons précises.

Chaque cheveu consiste en deux sections, l'une qui pénètre dans la peau et qu'on appelle la racine, l'autre qui croît sur la tête et qui compose la chevelure même.

La racine est une croissance de chair formée sous la peau. Elle est nourrie par les tubes capillaires qui conduisent le sang à l'épiderme. Ce sang baigne et renforce les cheveux. Le cuir chevelu a quatre artères principales, deux de chaque côté de la tête. Une artère monte à gauche et une autre à droite. Ces artères s'adaptent aux dépressions superficielles des os de la tête. Et leur lit étant un os solide et dur, on peut facilement comprendre comment la plus légère compression, particulièrement celle produite par le port des chapeaux, arrête la circulation du sang et prive les racines des cheveux de leur approvisionnement ou nourriture.

Les bords des chapeaux touchent à trois pouces au-dessus des oreilles et il est facile de noter qu'à cet endroit les cheveux poussent abondamment

parce qu'ils ne sont pas gênés par la coiffure.

Les femmes perdent moins leurs cheveux que les hommes parce qu'au lieu de s'enfoncer leurs chapeaux dans la tête comme font ces derniers, elles ne les épinglent qu'à leur coiffure pour les faire tenir en position.

Nous pouvons donc dire que la plupart des calvities sont dues au port des chapeaux.

Les maladies, la peur ou les chagrins réduisent souvent aussi à quelques cheveux les crinières les plus abondantes.

L'action de mouiller les cheveux tous les jours et de les assécher improprement empêche la circulation du sang et par la suite la croissance des cheveux.

Pour en empêcher la chute, il n'y a qu'à laisser libre la circulation du sang en portant des coiffures légères, hiver comme été, et en prévenant tout resserrement du cuir chevelu. En plus, stimulez et activez la circulation du sang par des massages fréquents.

—o—

L'AMBASSADE D'ALLEMAGNE A PARIS

Alors que la France n'a pas encore trouvé les fonds nécessaires pour faire réparer ses ruines, l'Allemagne trouve moyen de réparer son ambassade à Paris qui a été atteint par une bombe lancée par un Gotha allemand durant la guerre, en 1918. Pour un pays qui n'a pas assez d'argent pour payer ses dettes, il est tout de même bizarre qu'elle vienne sous les regards des français, dans leur propre capitale réparer les dégâts qu'elle a causés à ses propres immeubles.

La Toussaint et le Jour des Morts

Le Jour des Vivants et le Jour des Morts, deux des fêtes liturgiques les plus significatives de notre sainte religion. Inspirées par le souvenir et l'espérance, ces cérémonies ravivent en la mémoire du chrétien l'histoire des grands saints et l'histoire, infiniment plus simple et plus humaine, des parents et amis décédés, qui réclament des prières pour le rachat de leurs péchés.

Cette année, une sainte nouvelle est entrée dans la phalange céleste, Jeanne d'Arc, libératrice de la France et sa patronne. A l'invocation de ce nom, le 1er novembre, il faudra se rappeler, le lendemain, celui de tous ces hommes qui sont tombés pendant la guerre pour la défense du même territoire. Que tous ceux qui lui survivent adressent une ardente prière au Soldat inconnu.

L'origine de la Fête des Morts est aussi ancienne que celle de la Toussaint.

L'origine de la fête de tous les Saints, dans l'Eglise Romaine, date de la dédicace du Panthéon d'Agrippa, que fit, en l'année 609, le Pape Boniface IV. L'ancien temple païen prit, dès lors, le nom de Notre-Dame des Martyrs.

Lorsque Rome eut achevé la conquête du monde, elle avait dédié le plus durable monument de sa puissance à tous les dieux. Le Panthéon devait attester à jamais la reconnaissance de la cité reine. Mais, conquise elle-même au Christ, Rome détourna son hommage des vaines idoles pour l'a-

dresser aux martyrs, qui, priant pour elle en mourant de sa main, l'avaient seule faite éternelle.

Trois siècles durant, les catacombes étaient restés le rendez-vous des athlètes du Seigneur, au sortir de l'arène. Rome devait à ces vaillants, morts aussi pour elle, un triomphe mieux mérité que celui dont elle avait gratifié ses grands hommes d'autrefois. En 312, pourtant, Rome désarmée n'était pas encore assez changée dans son cœur pour saluer de ses applaudissements les vainqueurs des dieux du Capitole. Tandis que la croix forçait ses ramparts, la blanche légion demeurait cantonnée dans les retranchements des cimetières souterrains. Trois autres siècles étaient laissés à l'ancienne ville des Césars pour satisfaire à la justice de Dieu et prendre conscience du salut que lui ménageait sa miséricorde.

En 609, le patient travail de la grâce était accompli. Des lèvres du Pontife Suprême, descendait sur les cryptes sacrées le signal attendu.

Heure solennelle! C'est dans la majesté apostolique, c'est entouré d'un peuple immense, que le successeur de Pierre, l'héritier du crucifié de Néron, se présente aux portes des catacombes. Vingt-huit chars, ornés avec magnificence, l'accompagnent et il convie les martyrs à y monter. L'antique voie triomphale s'ouvre devant les Saints; les fils des Quirites chantent à leur honneur!

Après six siècles de persécutions et de ruines, le dernier mot restait donc

aux martyrs. Réhabilitée par l'accueil qu'elle leur faisait, Rome n'était plus seulement Rome, mais la nouvelle Sion, privilégiée du Seigneur. L'enceinte qu'elle brûlait sous les pas des témoins du Christ rappelait celui dont ils avaient refusé l'hommage à ses dieux de mensonge; l'autel, au pied duquel leur sang avait coulé, était celui-là même où elle les invitait à prendre place. Et Rome chrétienne pouvait appliquer aux hôtes nouveaux du Panthéon la parole du psaume: "J'ai dit: c'est vous les dieux"!

L'anniversaire de cette dédicace en rappelant collectivement la mémoire des martyrs, donnait satisfaction à l'Eglise qui, désireuse d'honorer annuellement tous ses bienheureux, se vit, de bonne heure, réduite par leur nombre, à l'impuissance de célébrer chacun d'eux au jour de son trépas.

Cependant, comme au culte des martyrs, s'était joint pour elle celui des justes, qui, durant la paix, loin de l'arène sanglante désormais fermée, se sanctifiaient chaque jour dans tous les héroïsmes offerts par ailleurs au courage chrétien, la pensée de les associer aux premiers, dans une solennité commune, naquit, naturellement de l'initiative prise par Boniface IV. Vers l'an 732, le Pape Grégoire III dédiait, à St-Pierre du Vatican, un oratoire en l'honneur du Sauveur et de tous les Saints. A partir de cette époque on commence à rencontrer la Fête de la Toussaint dans diverses églises, comme en témoignent, pour l'Angleterre, le martyrologe de Saint Bède le Vénérable et le Pontifical d'Egbert d'York.

En France, ce fut en 835 que Louis le Débonnaire, à la demande de Grégoire IV, fit de la célébration de cette fête une loi d'empire: loi sainte que

l'Eglise entière, dit Adon, adopta comme sienne avec révérence et amour.

Il convient d'ajouter que dans l'Eglise grecque, une fête en l'honneur de tous les Saints se célébrait déjà, depuis le IVème siècle. Mais tandis que l'Occident fixe aux derniers jours de l'année une solennité qui représente à ses yeux la rentrée des fruits dans les celliers du père de famille, l'Orient la célèbre au dimanche qui suit la Pentecôte. Et pour eux, c'est le printemps de l'Eglise, où sous les eaux jaillissantes de l'Esprit, la sainteté fit germer des fleurs.

—o—

ELLE ETAIT LA MERE DE SA MERE

C'est souvent un petit jeu dans les familles où il y a eu des unions sanguines, de citer des parentés compliquées qui semblent une énigme aux gens point avertis. La chose est fréquente à l'Ile de Man, où tout le monde est plus ou moins proche parent.

Voici, à ce sujet, une anecdote très curieuse et qui a le mérite d'être authentique. Elle s'applique à une famille qui vivait à Faversham dans le comté de Kent, en 1760. Le vieux Harwood avait eu deux filles de son premier mariage. L'ainée épousa un certain John Cashick, la cadette épousa un autre John Cashick, qui était le père du premier John cité.

Cashick père avait eu, de son premier mariage, une fille qui épousa le vieux Harwood. Elle en eut un fils. Et cette union provoqua le distique généalogique suivant que l'on attribue à la seconde femme de Cashick:

"Mon père est mon fils, et je suis la mère de ma mère!

"Ma soeur est ma fille, et je suis la grand'mère de mon frère."

UNE MORT HEROIQUE

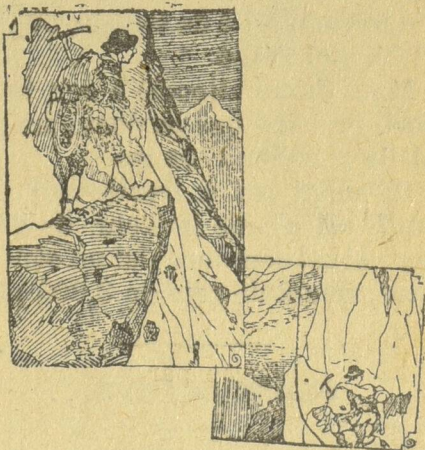
Un jeune professeur d'université américaine, le docteur Stone, alpiniste de grand renom, vient de perdre la vie dans les montagnes Rocheuses du Canada, en essayant de sauver celle de sa femme qui l'accompagnait dans cette dangereuse expédition qui se termina d'une façon tragique. Les deux époux, également courageux, également entraînés aux ascensions difficiles, tentèrent d'escalader le mont Eanon, à quelques milles de Banff, Colombie Anglaise. Jamais, jusqu'ici cet exploit n'a été accompli, le mont Eanon étant hérissé d'un pic tellement escarpé qu'il semble impossible d'en atteindre le sommet. Ils partirent, refusant absolument de se faire escorter par les guides qui sont aussi nombreux en cet endroit de notre pays qu'aux environs des plus célèbres sommets de la Suisse. Quatre jours se passèrent et aucune nouvelle du couple présomptueux n'arrivant à Banff, une expédition s'organisa pour aller à sa rencontre et en cas de besoin lui venir en aide.

C'est un indien qui le premier releva les traces de M. et de Mme Stone. Bientôt, du haut d'une pointe, il perçut, à quelques pieds sous lui, deux points noirs enfouis dans la neige. Descendant encore, il reconnut deux formes humaines. Appelant le reste du détachement, il dirigea le sauvetage.

Le premier corps était celui de la femme qui respirait péniblement, râlant plutôt, la peau toute couverte de blessures et pétrifiée par le froid et le contact de la neige dans laquelle elle

devait être plongée depuis plusieurs heures. Plus loin, gisait le cadavre de son mari, dans une mare de sang.

Voilà comment arriva ce fatal accident. A un moment donné, la femme glissa et tomba. N'ayant pas poussé le moindre cri, le mari, à la secousse qu'il reçut alors, n'en comprit pas la raison. Il l'appela et comme il n'entendait plus sa voix, il revint sur ses pas. Il la vit étendue sur une pierre plate, à deux pouces du vide, presque



sans connaissance. Descendre à cet endroit pour essayer de la ramener était impossible. Aussi, en l'encourageant de son mieux, voulut-il plutôt l'exhorter à tenter un suprême effort pour se relever et se cramponner à une corde qu'il lui lança. Mais, la pauvre créature, brisée par sa chute, n'eut pas la force de tenir ce câble et le docteur, de son côté, se rendit rapidement compte qu'il ne pourrait jamais la hisser de cette manière, lui-

même n'étant pas assez robuste pour la ramener jusqu'à lui.

S'entourant alors la taille d'une corde, il descendit à petits pas jusqu'à elle et là, la plaçant sur son dos, entreprit de la transporter de la sorte jusqu'au plateau supérieur. Il dut bien constater qu'il n'arriverait jamais au terme de cette ascension périlleuse et qu'à un moment donné un mauvais pas les jetterait tous les deux dans l'abîme. Mais il préféra mourir que d'abandonner son épouse chérie dans pareilles circonstances. Il fit l'écart redouté et culbuta. La femme fut arrêtée par une pierre d'une assez grande dimension pour la recueillir et lui continua de rouler dans le vide. Enfin, tout sanglant, il vint s'abattre dans une infractusité de terrain, où il rendit bientôt l'âme.

Mme Stone attendit à son tour la mort, certaine que personne ne pourrait la retracer à temps.

Ce mont est à trente milles de Banff. Il a une hauteur de 14,860 pieds et est couronné par un cône d'un escarpement de près de 3,000 pieds.

HEUREUX PAYS...

Quand un jeune homme au Congo-Belge a atteint l'âge de dix-huit ans et épargné une petite fortune correspondant à deux dollars de notre monnaie pour acheter de quoi se vêtir, il cherche à se marier.

Il fait la cour pendant quelques jours à une jeune fille et lui apporte à chaque visite quelques modestes cadeaux, tels que régimes de bananes, noix de coco, etc... Quand les parents de cette dernière considèrent que le prétendant a assez comblé leur fille, ils la lui donnent.

La fiancée se rend au temple accompagnée de deux filles d'honneur, l'un portant un parasol et l'autre les vêtements qu'elle avait la veille du jour du mariage.

Après la cérémonie, on se rend chez le marié où un repas est servi, consistant en viande de chèvre, maïs et salades de racines.

Dans la rue, la femme ne marche jamais avec son mari; elle le suit à quelques pas.

Il y a certains pays où, tout au contraire, les hommes suivent les femmes...

— o —

BOUTEILLES EN PAPIER

Que ne fabriquera-t-on pas finalement avec de la pâte de papier?

Après les innombrables articles de bazar: plateaux, plumiers, etc., après même les canots en papier, voici que l'on fabrique des bouteilles à lait en papier.

C'est en Pensylvanie qu'est née cette industrie. Les hygiénistes ayant depuis longtemps condamné la bouteille à lait en verre, comme susceptible, si elle est mal rincée, de conserver et de transmettre des germes nuisibles, les Américains ont inventé la bouteille en papier.

Elle est en réalité fabriquée en pâte de bois, la pâte la plus usitée aujourd'hui pour le papier.

Cette pâte fibreuse est moulée en forme de bouteille et enduite extérieurement de paraffine ce qui la rend imperméable et réfractaire à l'action des acides.

Une tonne de pâte pouvant fournir 60,000 bouteilles, celles-ci sont d'un prix minime. Aussi ne servent-elles qu'une fois, ce qui réduit à néant toute chance de contamination.

UN ROMAN COMPLET

LE TAPIS EMPOISONNÉ

par GUSTAVE LEROUGE

CHAPITRE PREMIER

Le message intercepté

Le docteur Nergal, brusquement arraché au sommeil, se dressa sur son séant en maugréant ; on frappait à coups redoublés à la porte de sa cabine.

—Que me veut-on ? cria-t-il furieux.

Une voix répondit à travers la porte.

—Le capitaine vous prie de bien vouloir...

Le reste de la phrase se perdit dans le rugissement de la tempête.

Le paquebot "La Ville de Saïgon" était secoué par les lames comme un fêtu de paille. Il donnait de la bande effroyablement ; à certains moments, la moitié de sa coque se trouvait hors de l'eau.

Croyant à une catastrophe que l'état de la mer eût rendue très vraisemblable, le docteur tourna précipitamment le bouton du commutateur électrique et essaya d'endosser un pyjama. Ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit, ballotté par les coups de roulis qui le rejetaient brutalement d'une paroi à l'autre de la cabine.

—Dépêchez-vous donc ! reprit la voix du dehors d'un ton presque impérieux.

—Je viens. Un peu de patience, que diable !

Le docteur poussa le verrou et, s'arcboutant contre la poussée du vent, parvint à ouvrir la porte. A la lueur des ampoules électriques, placées de distance en distance, il reconnut le lieutenant Dorny qui remplissait à bord les fonctions de second.

—Nous sommes en péril ? lui demanda-t-il avec un calme qui cachait mal une réelle angoisse. De grâce, monsieur Dorny, ne me cachez rien.

—Certes fit le marin d'un ton bourru, le bâtiment fatigue beaucoup par ce gros temps, mais le péril n'est pas imminent.

Le docteur eut un geste d'incrédulité.

—Pourquoi, alors m'avez-vous réveillé ? fit-il anxieusement.

—Il s'agit d'un accident. Un de nos hommes vient d'être tué, ou, s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux.

—Je vais voir cela. Je prends ma boîte à pharmacie et je vous suis. Où est-il ?

—Dans la cabine du capitaine, au bout du couloir.

A ce moment, une larme énorme déferla par-dessus le pont du steamer, un véritable torrent s'engouffra dans le couloir, inonda les deux hommes des pieds à la tête et faillit emporter le docteur, que la boîte qu'il tenait sous le bras, empêchait de se

cramponner aussi solidement que son compagnon aux cuivres des portes.

Contusionnés et trempés jusqu'aux os, ils arrivèrent enfin près du blessé que l'on avait étendu sur la couchette du capitaine.

Le docteur Nergal considéra quelques secondes avec attention, la face livide, aux yeux révulsés, les lèvres violettes, les narines déjà pincées; la tempe était trouée d'une profonde blessure d'où coulait encore un filet de sang.

—Il est mort n'est-ce pas? demanda le second.

—Oui. Rien à faire. Il a dû être tué sur le coup.

Tout en parlant, le docteur, par un dernier scrupule professionnel, avait tiré de sa trousse un stéthoscope et un petit miroir, mais le coeur avait cessé de battre et le miroir, approché des lèvres, ne se ternit d'aucune buée. L'homme était bien mort.

—Pauvre diable! grommela le second.

—Bah! reprit le docteur en haussant les épaules avec insouciance, tant pis, d'après les statistiques, il meurt chaque jour, sur toute la surface du globe, 518,400 personnes, soit une par seconde. Que pouvons-nous faire à cela?

Le marin était profondément impressionné. Le docteur avec sa face bronzée par le soleil des tropiques, ses yeux jaunes, ses lourdes mâchoires et son nez mince et crochu lui parut avoir quelque chose de diabolique; et il remarqua, pour la première fois, le front exagérément haut, que couronnaient des touffes de cheveux d'un roux ardent, et la bouche perpétuellement plissée d'un sourire sardonique, montrant des dents aiguës et blanches, recouvertes par endroits

d'une feuille d'or à la mode américaine.

—Vous savez comment l'accident s'est produit? demanda encore Nergal après un silence, il faut que j'en sois informé pour dresser mon procès-verbal.

—Ce malheureux était employé à la télégraphie sans fil. Je l'ai trouvé tout à l'heure, au milieu d'une mare de sang, dans la cabine où sont installés les appareils. Il a dû être surpris par un coup de roulis et violemment lancé contre l'angle d'un des caissons.

—C'est probablement comme cela que la chose a dû avoir lieu... mais, est-ce que l'on n'a pas frappé?

—C'est bien possible, avec ce maudit ouragan, on n'entendrait pas un coup de canon!

Le docteur alla ouvrir, un matelot parut.

—Qu'y a-t-il? fit le lieutenant avec mauvaise humeur.

—Faites excuse, c'est de la part du capitaine. Il demande s'il n'y aurait pas quelqu'un parmi les passagers en état de manoeuvrer l'appareil télégraphique. La sonnerie tinte depuis cinq minutes.

—C'est vrai, répondit le second en jetant un regard vers le cadavre, nous n'avons plus personne. Nous ne pourrions même pas faire connaître notre position si cela devenait nécessaire.

—Pardon, répliqua le docteur, sans être un télégraphiste de première force, je me crois capable de transmettre ou d'enregistrer un marconigramme.

—Vous êtes décidément un homme précieux, monsieur le docteur. Vous savez où se trouve le poste. Allez, mais prenez bien garde de n'être pas enlevé par une lame en traversant le pont.

Une fois sorti Nergal constata avec satisfaction que la tempête avait brusquement diminué d'intensité, les larges gouttes d'une pluie tropicale, au chaud et puissant parfum d'ozone, rafraîchissaient l'atmosphère embrasée et abattaient la violence du vent. La lune immense et blanche se montrait, dans l'intervalle des nuages blafards; pourtant, la mer demeurait encore houleuse et dure.

Complètement rassuré, le docteur s'enferma dans la cabine où se trouvaient les appareils et dont le timbre d'appel continuait à tinter faiblement. Il saisit le manipulateur, mais la communication ne se faisait que difficilement, avec de fréquentes interruptions.

Nergal ressentit une poignante émotion lorsqu'il put comprendre les premiers mots que lui transmettait, à travers les abîmes de l'espace, un correspondant inconnu.

—Sommes en détresse... Hélice brisée... Trois compartiments pleins d'eau...

—Où êtes-vous et qui êtes-vous ? demanda le docteur.

—Paquebot "Arabian"... six cents passagers... parti de Colombo depuis deux jours, entraînés par cyclone au large des Maldives.

—Sommes à deux cents milles de vous...

Sans doute, parce que l'état électrique de l'atmosphère s'améliorait, la transmission du tragique dialogue se faisait maintenant plus aisément.

—Tenez bon, reprit le docteur, vais transmettre votre appel à Colombo. Adieu!

—Inutile, aurons coulé bas dans un quart d'heure...

—Et les embarcations?

—Brisées

—Que peut-on faire pour vous?

—Rien...

Il y eut quelques secondes d'un funèbre silence. Le docteur malgré son insensibilité, son égoïsme, se sentait le cœur déchiré d'une angoisse atroce. Le timbre d'appel résonna de nouveau.

—Que voulez-vous? demanda Nergal dont les mains étaient agitées d'un tremblement nerveux.

—Un dernier service... Un vieillard me supplie de vous transmettre message à son fils...

—J'attends.

—"Adresse Monbreuse, Berkville, France.—Allons périr, fortune retrouvée, indication: tome III, Diable boiteux... Adieu..."

La communication s'était interrompue brusquement:

—C'est tout? demanda Nergal très troublé, et le nom de l'expéditeur?

Pas de réponse. Le paquebot avait dû couler à pic. Vainement, pendant une demi-heure, Nergal multiplia ses appels, le timbre du récepteur demeura muet.

En dépit de toute son énergie, le docteur demeurait atterré, comme si on eût assassiné quelqu'un sous ses yeux, sans qu'il put rien faire pour l'empêcher.

—C'est atroce! dit-il tout haët.

Il essuya ses tempes moites de sueur. En proie à mille pensées confuses, il restait affalé dans le fauteuil de roulis, comme s'il lui eût été impossible de s'en arracher. Vainement il essayait d'associer ses idées en débandade, de réfléchir, il n'y parvenait pas.

Il croyait voir le lamentable troupeau des victimes dont les ondes hertziennes lui avaient apporté le suprême appel, se bousculer sur le pont du

steamer déjà envahi par l'eau, il entendait leurs cris déchirants, il les voyait se tordre les bras en gémissant, montrer le poing au ciel inexorable. Et ce vieillard dont la dernière pensée avait été de sauver la fortune de son fils...

Nergal s'était levé brusquement.

—La dépêche! bégaya-t-il, il faut noter le texte de la dépêche! Si j'allais l'oublier!

Fiévreusement, il écrivit les quelques lignes du suprême message sur une page du carnet qu'il portait toujours sur lui, puis il les relut plusieurs fois avec attention.

—Je songerai à cela demain, murmura-t-il, en remettant son carnet dans sa poche.

Après toutes les émotions de cette nuit, une réaction se produisait, le docteur Nergal tombait de sommeil; sur le pont il trouva le capitaine qui rassuré sur le sort du steamer allait, lui aussi, goûter un peu de repos.

Le capitaine Borlier, un vieux routier des mers de l'Inde, qui, pour la trentième fois, faisait le voyage de Canton au Havre, écouta silencieusement le récit du docteur qu'il devait consigner sur son livre de bord. D'ailleurs Nergal ne souffla mot de l'énigmatique dépêche transmise par le télégraphiste de "l'Arabian".

Le capitaine Borlier remercia en quelques mots le docteur du dévouement qu'il avait montré au cours de cette terrible nuit.

—Vous y avez d'autant plus de mérite qu'en votre qualité de passager, rien ne vous obligeait à faire fonction de télégraphiste. A votre place, par une tempête pareille, beaucoup seraient restés tranquillement dans leur cabine.

—Je me serais regardé comme un misérable, si j'avais agi autrement que je ne l'ai fait.

—Docteur, vous êtes non seulement un grand savant, mais encore un noble cœur, ce sont là deux choses qu'on ne trouve pas souvent réunies dans le même homme.

Nergal eut un sourire quelque peu railleur.

—Assez de compliments, capitaine, je n'en mérite aucun, croyez-le bien. Mais il va faire jour, il est temps d'aller dormir.

Tous deux se séparèrent, après une cordiale poignée de main.

S'il n'était précisément "un noble cœur" suivant l'expression du capitaine Borlier, le docteur Jacques Nergal, était un réel savant. Ses dernières publications sur les microbes du béri-béri, de la pye océanique, de l'éléphantiasis et de la lèpre avait eu un retentissement énorme dans le monde médical. Aussi bien en France qu'à l'étranger, son nom était célèbre.

Il revenait d'un voyage qui avait duré trois ans et au cours duquel il avait successivement visité la Chine, le Japon, Java, Bornéo et les îles polynésiennes, afin d'étudier sur place les terribles maladies dans l'étude desquelles il s'était spécialisé. Une circonstance toute particulière l'avait décidé ou plutôt forcé à entreprendre cette longue croisière scientifique.

Ex-interne des hôpitaux, déjà connu par des communications intéressantes à l'académie de médecine, il était, depuis quelques mois, chef de laboratoire d'un grand institut de recherches microbiologiques, lorsqu'une soustraction très importante fut commise dans la caisse de l'établissement.

Bien que le vol eût été exécuté avec une rare habileté, à l'aide de fausses clefs, le vénérable professeur Barjon, alors directeur de l'Institut, parvint à découvrir le coupable; c'était le docteur Nergal.

La décision que le professeur, après de longues réflexions, prit en cette occasion fut assez originale. Un matin il fit appeler le coupable dans son cabinet.

—Monsieur, lui dit-il, à brûle pour-point, j'ai la preuve que vous êtes un voleur. Je devrais vous livrer à la justice, mais comme je vous considère comme un savant d'avenir, je vous offre une chance de salut. Je vais rembourser de mes deniers les dix mille francs que vous avez pris...

Nergal balbutiait déjà des remerciements.

—Attendez un peu, reprit le professeur, je n'ai pas fini. L'impunité vous est acquise, mais à deux conditions. D'abord vous allez, séance tenante, me signer un écrit par lequel vous reconnaîtrez votre culpabilité.

Nergal fit la grimace.

—Et la seconde condition, demandait-il piteusement.

—C'est que vous partirez immédiatement pour étudier sous le climat et dans le milieu d'évolution qui leur est propre, les maladies sur lesquelles ont porté jusqu'ici vos recherches. Je me charge de vous faire obtenir une mission. Sitôt que vous vous serez signalé par une découverte d'une réelle importance, je vous rendrai l'aveu signé. Quant à l'argent, vous me le rembourserez quand vous serez en mesure de le faire.

Trop heureux d'en être quitte à si bon compte, Nergal écrivit et signa un aveu en bonne forme. Trois semaines après il s'embarquait pour l'Extrême-

Orient, chargé d'une mission par le gouvernement et ses confrères en-viaient la chance qu'il avait eue d'obtenir pour ses débuts une aussi flatteuse distinction.

Au cours de ce voyage Nergal travailla avec acharnement, avec rage, risquant même sa vie en pénétrant dans les bouges immondes, dans les sordides léproseries de Java et des îles polynésiennes. Pourtant il n'envoyait en Europe que de rares communications, gardant par devers lui ses trouvailles les plus notoires; il voulait frapper un grand coup.

Vers la fin de la troisième année il publia enfin le traité de la vaccination du béri-béri et des maladies analogues qui eut un si considérable retentissement et qui le classa du premier coup parmi les maîtres.

Il se trouvait alors en Indo-Chine à Saïgon. En même temps que les premiers exemplaires de son livre, le courrier de France lui apporta deux larges enveloppes scellées de noir. Il les ouvrit, non sans émotion.

La première renfermait un pli cacheté avec cette suscription: "Pour être remis à M. le docteur Nergal après ma mort. Une lettre de l'exécuteur testamentaire du professeur Barjon mort quinze jours auparavant y était jointe. Le pli contenait l'aveu écrit du vol et une lettre de félicitations et de pardon du vieux savant.

La seconde missive était d'un notaire alsacien, à Nergal qui annonçait la mort d'une de ses tantes, et lui demandait en même temps ses instructions pour la liquidation d'un héritage évalué à cent cinquante mille francs.

Il eut un moment de joie folle. Ainsi, rien n'existait plus de l'odieux passé, maintenant, il était réhabilité, libre, riche, célèbre, les perspectives

dorées d'un avenir de gloire de jouissances, de bonheur sous toutes ses formes miroitaient devant ses yeux. Il se hâta de faire ses préparatifs de départ pour la France où il avait hâte d'être revenu et il retint une cabine sur le premier paquebot en partance "la Ville de Saïgon."

En lisant la dernière lettre du professeur Barjon toute pénétrée d'une indulgente bonté; Nergal s'était senti presque attendri, une sarcastique réflexion ramena bientôt le peu scrupuleux docteur à sa véritable nature.

—Pourtant, se dit-il, si je n'avais pas volé ces dix mille francs — que, maintenant entre parenthèse, il est tout à fait inutile de restituer—je ne serais pas arrivé au succès. Je traînerais encore la misère à Paris, portant aux revues de longs articles mal payés ou dirigeant des laboratoires à d'infimes appointements. Je n'aurais pas fait les découvertes que mon voyage m'a permis de mener à bien et il est à peu près certain que ma tante, me voyant demeurer pauvre et obscur, n'aurait pas songé à me léguer sa fortune.

Grâce à cette chance paradoxale d'un acte d'improbité récompensé par l'ironique hasard. Nergal n'avait plus à souhaiter qu'une chose, le prestige que donne une grande fortune.

Tout en se promenant lentement — après s'être remis par dix heures de sommeil de ses fatigues de la nuit — sur le pont de la "Ville de Saïgon" il se demandait si la dépêche interceptée la veille n'allait pas être pour lui l'occasion de cette fortune tant souhaitée. N'était-il pas maintenant le seul dépositaire d'un secret qui valait des millions.

Il ne s'agissait plus que d'expliquer les termes obscurs du télégramme.

L'énigme ne semblait pas difficile à résoudre, et il la résoudrait, à son profit exclusif, sans se préoccuper le moins du monde des légitimes héritiers.

Il gagna la salle à manger du bord après s'être juré à lui-même de ne rien négliger pour atteindre son but.

Le reste de la traversée n'offrit aucun incident remarquable. Le temps se maintint au beau, la santé de l'équipage et celle des passagers demeura excellente. Par une radieuse matinée de juin la "Ville de Saïgon" jetait l'ancre en rade du Havre.

A peine débarqué le docteur Nergal fut assailli par les reporters et il dut fournir toute sorte de détails sur ses travaux, sur les dangers qu'il avait courus et même sur le menu de ses derniers repas.

Deux jours après son arrivée une feuille locale publia son portrait en tête d'une élogieuse biographie. Le journaliste terminait son article en annonçant comme imminente la promotion de l'illustre savant dans l'ordre de la Légion d'honneur.

C'était la gloire qui commençait.

Nergal qui savourait avec délices ces flatteries de l'opinion dut demeurer toute une semaine au Havre, autant pour mettre ordre à ses affaires que pour répondre aux invitations dont il était acablé. Il obtint le plus vif succès dans le monde officiel aussi bien que dans les salons des riches armateurs havrais.

Enfin il put partir pour Paris où l'attendaient d'autres triomphes. Il devait être reçu en séance solennelle par l'Académie de médecine et par l'Académie des sciences.

A peine arrivé à Paris, qu'une harassante existence commença pour lui; courses, fêtes, réceptions, il n'a-

vait pas une minute de répit. Sans l'avoir cherché, il était à la mode dans les milieux les plus divers. De grands journaux lui offrirent une rubrique régulière dans leurs colonnes, les éditeurs spéciaux munis de traités qu'il n'avait plus qu'à signer, venaient dès le matin assiéger sa porte. Enfin d'officieuses personnes vinrent lui proposer la main de plusieurs charmantes héritières. Il refusa, du moins provisoirement.

Il dut couper court à ce brillant surmenage en faisant annoncer qu'il se retirait pour trois mois à la campagne.

— L'illustre savant, disait une feuille boulevardière, a le plus grand besoin de repos. Le climat des tropiques a grandement endommagé sa santé, déjà ébranlé par des excès de travail. En outre le docteur Nergal désire mettre en ordre les immenses collections qu'il a rapportées de son voyage et qui comprennent des minéraux, des plantes, des reptiles, sans compter les préparations micrographiques et les sérums. Un temps considérable est nécessaire pour classer toutes ces richesses dont la majeure partie doit prendre place dans nos musées nationaux.

— En même temps qu'il s'occupera d'inventorier ses acquisitions en pays étranger, le docteur doit mettre la dernière main à deux nouvelles œuvres dont l'apparition est impatientement attendue du monde savant.

Il y avait dans cette pompeuse réclame une part de vérité, il était exact que le docteur avait réuni de curieuses collections, très exact aussi qu'il avait en préparation plusieurs manuscrits, mais pour le moment il ne songeait ni à ses manuscrits, ni à ses collections.

Il voulait s'isoler afin de pouvoir étudier et résoudre en toute tranquillité le problème que renfermait pour lui le télégramme intercepté à bord de la "Ville de Saïgon."

CHAPITRE II

Le tapis d'Aubusson

Le village de Berkeville, situé entre Rouen et Vernon, sur la limite des départements d'Eure et de Seine-et-Oise, est bâti en pleine forêt. On y accède par d'ombreuses avenues de chênes, d'ormes et de hêtres, bordées de grasses et verdoyantes prairies. Ce coin de la Normandie est un des plus charmants et des plus pittoresques. A chaque pas, c'est un site nouveau et qui semble plus beau que ceux qu'on vient d'admirer: là c'est un ruisseau fuyant sur des nappes de cresson vivace qui véloutent et étouffent presque son murmure, entre des rives bordées de sureaux, de flèches d'eau et de grandes cigues au feuillage tigré de noir; là, une clairière fleurie de hautes digitales pourprées apparaît comme un coin de forêt vierge avec ses vieux troncs vêtus de longues mousses grises, enguirlandés de lierre, de chèvrefeuille des bois et de clématite sauvage.

Le docteur Nergal qui depuis une heure cheminait en plein bois, n'était pas insensible au charme de ce paysage aux lignes sobres et vigoureuses et où montent, avec les robustes odeurs de la terre et des sèves mûrissantes, comme un parfum de silence et de calme profond.

— Voilà, murmura le docteur, qui est, dans son genre tout aussi beau que les vénéneuses et grandioses forêts des marécages de Java et des dé-

serts australiens. On doit être ici dans d'excellentes conditions de paix et de recueillement pour travailler.

Ce n'était pas cependant pour le seul plaisir de goûter la poésie champêtre que le docteur avait quitté Paris, ayant trouvé sans peine dans un annuaire le nom et l'adresse exacte du destinataire du marconigramme, il avait jugé bon de venir se renseigner sur place.

A un détour du sentier, il aperçut — pareil à quelque pimpant décor d'opérette — le hameau de Berkeville dont les chaumes parés d'iris et de pariétaires se groupaient autour du clocher pointu d'une petite église. Dans le lointain, émergeant, comme un îlot, de l'océan des feuillages, un château dressait sa masse puissante, flanquée aux deux extrémités de lourdes tours carrées encore couronnées de leurs crénaux gothiques.

Après un quart d'heure de marche, le docteur pénétrait dans l'unique rue du village et avisant une auberge, il y entra délibérément et se faisait servir un verre de cidre.

Le cabaretier, personnage ventripotent dont la trogne rabelaisienne au nez richement vermillonné eût pu servir d'enseigne à son établissement, s'empressa de déboucher un flacon de son meilleur pur jus pour amorcer la conversation, il déclara tout de suite qu'il se nommait Boujard Antonin, que les affaires n'allaient pas mal et qu'il comptait se marier prochainement.

— Eh bien! moi, répondit Nergal, en riant, je suis médecin, j'arrive de Paris, je viens m'installer dans le pays pourvu toutefois que je trouve une maison à ma convenance.

Boujard, à cette déclaration, prit une mine grave.

— C'est que, monsieur le docteur, il y a déjà un médecin ici, et un bon, je vous prie de le croire.

— Et il se nomme?

— M. de Monbreuse, un vrai marquis et, avec cela, bon garçon, pas fier et savant! Il est adoré dans le pays.

— Rassurez-vous, je ne suis pas venu pour lui prendre ses malades. J'ai ma clientèle à Paris. Je veux seulement me reposer pendant quelque temps sans chercher à guérir personne. Si par exemple vous connaissiez à louer une maison convenable.

— J'ai votre affaire, s'écria le cabaretier dont les petits yeux porcins s'allumèrent de cupidité, et pas cher. C'est à deux pas du château, dans un endroit un peu retiré, mais vous serez grandement logé.

— Eh bien! allons la voir.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

Boujard ne prit que le temps de passer une blouse propre, et l'on se mit en route par un chemin montueux bordé de bois à droite et à gauche.

La maison, avec sa toiture pointue ornée de deux flèches de terre cuite, les fenêtres ovales de ses mansardes, et les gracieuses sculptures de sa façade, plut tout de suite à Nergal. Il lui trouvait même un petit air seigneurial.

En cela, il ne se trompait pas, la maison avait autrefois, fait partie du domaine des marquis de Monbreuse; c'était un ancien rendez-vous de chasse qui, plus tard, ainsi que l'expliqua Boujard, avait servi d'habitation à l'intendant du château. Sa dernière propriétaire avait été une vieille demoiselle dévote, la propre fille de l'intendant, morte un mois auparavant.

— Vous voyez d'ailleurs, dit le cabaretier, en montrant une grille de fer

aux lances rouillées, entre deux piliers surmontés de pots-à-feu, qu'ici vous êtes à deux pas du château ; il est au bout de l'avenue de marronniers qui commence à la grille, et cette muraille est celle du parc.

Nergal était enchanté, il avait du premier coup trouvé ce qu'il cherchait. Il se serait, dans cette maisonnette, admirablement placé pour étudier les habitants du château et, au besoin, pour lier connaissance avec eux, mais il se garda de laisser éclater sa satisfaction. Il prit même un malin plaisir à taquiner le cabaretier en jouant l'indécision.

— Cette maison est bien isolée, murmura-t-il, on pourrait y être assassiné en plein jour sans que personne ne vînt à notre secours. Enfin, entrons toujours.

— Il y a trois pièces en bas, et trois pièces en haut, sans compter les mansardes, expliqua Bujard verbeusement. Un grand jardin, une basse-cour, une pompe sous le hangar et même, si vous voulez vous arranger pour les meubles, vous n'auriez presque rien à apporter de Paris. Le mobilier n'a pas encore été vendu.

Ils entrèrent. Nergal fut ébahi de trouver un ameublement dont rien n'avait été modifié peut-être depuis cent ans. Il admira des bahuts à sculptures qui eussent fait la joie d'un antiquaire, des fauteuils de tapisserie, des faïences de Rouen, mais il s'extasia surtout devant un merveilleux tapis d'Aubusson à fond bleu où étaient représentées des gerbes de fleurs d'une étonnante fraîcheur de coloris.

— Décidément, dit-il avec vivacité, la maison me convient, et même, je m'arrangerai avec vous pour les meubles.

Le cabaretier eut un sourire orgueilleux.

— Vous auriez de la peine à trouver les pareils, fit-il, tout ça vient du château, quand il a été pillé, au temps de la grande révolution, il y en a pour de l'argent.

— Si vous exagérez les prix, dit froidement Nergal, nous ne ferons pas affaire.

— Ne vous emballez pas, murmura le rusé paysan, je suis homme d'accommodement avec moi on finit toujours par s'arranger. Venez toujours déjeuner à la maison, vous devez avoir faim. Nous discuterons l'affaire entre la poire et le fromage.

Ils revinrent au village où l'arrivée du parisien faisait événement et où tout le monde se mit aux portes pour les voir passer.

Maître Boujard, quand il le fallait, faisait bien les choses. Il régala son hôte d'une fricassée de poulet à la crème et d'une friture de truites de rivière que le docteur, bon juge en la matière, déclara incomparable, ce menu délicat dans sa simplicité fut arrosé de cidre mousseux et complété par un café excellent. Quand on en fut à la vieille eau-de-vie de poiré, les deux parties étaient d'accord et le bail fut signé séance tenante.

Boujard était si content de sa journée qu'il tint à reconduire lui-même le docteur dans sa carriole jusqu'à la gare; auparavant il lui avait remis la liste des meubles inventoriés par le notaire et un reçu en bonne forme.

Nergal avait hâte d'être installé. En attendant l'arrivée du train de Paris, il donna au cabaretier, l'ordre de tout nettoyer à la Morinière (c'était ainsi qu'on appelait dans le pays l'ancien pavillon de chasse), de laver les parquets et d'aérer largement.

—Et surtout, recommanda-t-il au moment de monter en wagon, prenez bien garde de tacher ou de brûler avec l'eau de Javel le grand tapis bleu.

—Soyez tranquille, monsieur le docteur, je vais le rouler moi-même et le monter au grenier avant qu'on commence le nettoyage.

Le train déjà s'ébranlait, Nergal et maître Boujard échangeèrent une dernière poignée de main. Ils étaient enchantés l'un de l'autre.

Le docteur était tellement pressé de quitter Paris que le soir même, il ordonna à son garçon de laboratoire, un jeune étranger blême et taciturne nommé Jean, de commencer à emballer ses livres et ses appareils. Une bonne que Boujard s'était engagé à trouver dans le pays même devait aider Jean auquel était réservée la grosse besogne.

Les préparatifs de départ furent si activement poussés que quatre jours plus tard le docteur débarquait à Berkeville. A la gare il trouva le jovial Boujard qui, prévenu par dépêche, était venu avec sa carriole pour enlever les bagages.

Nergal remarqua que le cabaretier était rasé de frais et endimanché.

—Est-ce en l'honneur de mon arrivée que vous avez fait toilette, maître Boujard? lui demanda-t-il.

—Bien sûr, répondit le rusé paysan, mais c'est aussi parce que, c'est aujourd'hui la Saint-Omer, le patron du village. Aujourd'hui c'est grande fête, les gens sont venus de trois lieues à la ronde pour les chevaux de bois, les tirs, les baraques et tout le tremblement. Mon auberge ne désemplit pas. Il est à peine midi et j'ai déjà vendu deux tonneaux de cidre...

Le docteur fit la grimace.

—Si j'avais su cela, grommela-t-il, j'aurais retardé d'un jour mon départ, au milieu de la cohue qui remplit votre établissement j'aurai, je le crains, bien du mal à trouver un coin pour déjeuner tranquillement.

Boujard cligna de l'oeil.

—Le cas est prévu, Monsieur le docteur, répliqua-t-il triomphalement. Vous trouverez votre couvert mis, chez vous, dans votre maison, et votre manger cuit. Vous serez servi par la grosse Arthémise que j'ai embauchée en votre nom, une belle fille et avec cela, douce, propre, soigneuse, une vraie perle. Vous en serez content!

Boujard n'avait rien exagéré. Dans la vieille salle à manger, au buffet de poirier à grosses moulures, on trouva un succulent déjeuner servi sur une nappe de grosse toile bise qu'égayaient des faïences de couleur vive et de vénérables carafes au goulot doré. Arthémise, une solide luronne aux appas énormes, à l'oeil vif, se révéla pour son coup d'essai un véritable cordon-bleu.

Le docteur Nergal, calé dans une vieille bergère de velours jaune s'abandonna sans arrière-pensée à la béatitude purement animale que procure un excellent repas. De sa place il voyait le jardin avec ses carrés de légumes et de fleurs bordés de buis verdoyant, ses espaliers et ses quenouilles pliant sous le poids des fruits déjà mûrs. Par delà les vieux murs à la crête fleurie de ravenelles sauvages et de valérianes roses, c'était la forêt immense, roulant comme une mer, ses vagues verdoyantes jusqu'aux derniers confins de l'horizon.

Par la fenêtre grande ouverte tout le jardin, avec ses chants d'oiseaux et ses souffles parfumés, entraînait dans la salle à manger comme pour souhaiter

la bienvenue au nouvel habitant de la vieille demeure.

—Il fait bon vivre ici, songea le docteur, en allumant voluptueusement un de ces cigares javanais couleur d'or pâle dont il lui restait encore quelques boîtes.

Bercé par le ronronnement lointain des orgues de barbarie qui, mêlés au bruissement des feuillages formaient une bizarre et plaintive musique, il tomba dans une profonde rêverie.

Quand il s'arracha à cette délicieuse torpeur, il fut tout étonné de voir qu'il était déjà près de six heures.

—On deviendrait facilement paresseux dans ce pays, songea-t-il, secouons cette apathie.

Il prit un chapeau de paille et une canne pour aller faire un tour dans la fête, et se mêla à la foule qui se bousculait devant les baraques des forains.

Il ne découvrit d'abord rien d'intéressant. C'étaient les mêmes exhibitions puériles qu'il avait vues partout ailleurs. Paysans et paysannes, très allumés laissaient bien vite les parades des saltimbanques pour aller boire ou danser sous de grandes tentes dressées à l'extrémité du champ de foire. La poussière et le soleil faisaient rage. Nedgal se décida à rentrer.

Il avait déjà traversé la moitié de la fête pour regagner sa maison lorsqu'il changea brusquement d'avis.

Un jeune homme et une jeune fille tous deux d'une rare beauté et vêtus avec une élégante simplicité avaient attirés son attention. Il les suivit.

Sous le simple chapeau de paille à larges bords, les traits de la jeune fille offraient l'expression délicieusement ingénue de certaines figures de Greuze, de grands yeux d'un bleu pâle semblaient s'ouvrir à l'existence avec une infinie candeur, l'arc de la bouche

était finement dessiné; la lèvre inférieure un peu forte et coupée d'une minuscule raie comme une cerise, indiquait une volonté sûre d'elle-même, corrigeant ce qu'aurait eu de fade l'ensemble de cette exquise physionomie. La chevelure d'un blond cendré naturellement crépelée flottait, formait une ombre légère autour des tempes et du front d'une blancheur d'ivoire.

Son compagnon, peut-être son frère, car il y avait entre eux une vague ressemblance était grand et robuste. Son complet de flanelle rayée, dessinait des muscles solides, mais cette force se traduisait en souplesse et en élégance. Le visage fortement modelé, le nez très accusé annonçaient l'énergie et même l'entêtement. Les prunelles, d'un bleu plus foncé que celles de la jeune fille, accentuaient cette expression de volonté et de sang-froid. Une moustache blonde, crânement relevée achevait de donner à l'inconnu une tournure militaire.

Les deux jeunes gens n'avançaient que lentement à travers la foule, obligés de répondre aux saluts des paysans qui, presque tous, se découvraient sur leur passage.

—Ce serait là mon marquis de Monbreuse, pensa Nergal, que je n'en serais pas autrement surpris.

Il continua à suivre le couple, en s'arrangeant de façon à n'être pas remarqué.

Brusquement la jeune fille fit halte devant une baraque d'aspect minable au-dessus de laquelle s'étalait une bande de calicot portant cette annonce :

Débuts de Mademoiselle Riquita

La Danseuse aux pieds nus.

Elève de Madame Isadora Duncan

Une de ces sauvages peintures dont les forains ont le secret, montrait Mlle Riquita en robe de bal, mais les pieds nus posés sur un coussin, le fond était d'un bleu cru, a robe orange vif, et le coussin sang de boeuf. L'artiste sans doute pour déférer aux intentions de son client avait porté tout son effort sur les pieds, résultat inattendu, ils ressemblaient à des mains, les mains, en revanche, sommairement indiquées ressemblaient à des pieds. L'ensemble était à faire grincer des dents un patagon.

Un vieux drôle à mine de forçat vêtu d'un maillot de lutteur qui laissait nus ses bras tatoués, tapait sans ménagement, sur le chef-d'oeuvre pictural avec une longue baguette et invitait d'une voix éraillée, "les personnes de l'honorable société" à entrer dans la baraque. C'était dix sous les premières et cinq sous les secondes.

Au grand étonnement de Nergal, les deux jeunes gens après une courte discussion à voix basse, se décidèrent à entrer, il s'empressa de les suivre.

Sur une estrade couverte de tapis rapiécés, Mlle Riquita ne tarda pas à paraître. C'était une adolescente presque une enfant. Nergal estima qu'elle ne devait pas avoir plus de douze à treize ans.

Son corps d'une pitoyable maigreur était serré dans un corsage de velours noir, orné de paillettes défraîchies, ses jambes étaient nues jusqu'aux genoux. Brune, chétive, le teint halé, insignifiante, elle n'avait de remarquable que les yeux, de grands yeux noirs d'une infinie douceur, mais aussi d'une tristesse poignante. Jamais Nergal n'avait vu de regard d'une expression pareille. Ils exprimaient tour à tour, et parfois en même temps la peur, la

souffrance et je ne sais quelle insouciance désespérée. La plupart des spectateurs se sentaient le coeur étreint d'une étrange angoisse.

Elle commença ses exercices, ils étaient plus gracieux qu'on n'eût pu s'y attendre, mais au bout de dix minutes, la pauvre petite danseuse n'en pouvait plus, son front était moite de sueur, ses pommettes se coloraient d'une faible rougeur, enfin elle fut prise d'une petite toux sèche.

En l'entendant, l'homme au maillot de lutteur, eut un geste de colère et leva le doigt vers elle d'un air menaçant. Les yeux de la pauvrete s'emplirent de larmes et elle fit un effort surhumain pour ne pas tousser et pour continuer à danser.

—Assez! cria quelqu'un.

—Assez! répétèrent les autres spectateurs. Cette petite ne tient pas debout.

Nergal entendit la jeune fille dire à son compagnon.

—C'est honteux. Regarde cette pauvre enfant à les bras et les jambes couverts de bleus, cette brute doit la rouer de coups.

Devant l'indignation générale, l'homme dut céder.

—Fous le camp toi! dit-il à Riquita, nous réglerons nos comptes tout à l'heure.

Les spectateurs commençaient à se retirer en murmurant lorsque deux gendarmes firent irruption dans la baraque, et fendant la foule se dirigèrent vers le barnum dont la face apoplectique était tout à coup devenue d'une pâleur livide.

C'est toi, Camisard, dit le brigadier en lui passant les menottes avant qu'il eût le temps de faire résistance, cette fois ton compte est bon. En avant! Ouste!

Le Camisard grinça des dents avec rage.

—Qu'est-ce qu'il a fait? demanda quelqu'un.

—C'est lui qui a égorgé la fermière de la Grange-Neuve. Nous sommes à sa recherche depuis huit jours. C'est un bandit de la pire espèce, un évadé de Cayenne.

Un cri d'indignation s'éleva de la foule, les gendarmes durent user de tout leur prestige pour empêcher leur prisonnier d'être mis en pièces. Ils l'entraînèrent enfin sous une tempête de huées et d'injures.

—Mais que va devenir la fille de ce bandit? demanda la jeune fille profondément émue.

La figure souffreteuse de Riquita apparut dans l'entrebâillement de la toile.

—Le Camisard n'est pas mon père, s'écria l'enfant avec énergie. A la mort de ma mère, il y a trois mois, je me suis trouvée, sans protection, abandonnée de tout le monde; alors il m'a proposé de m'adopter, je ne le connaissais pas, j'ai eu la sottise d'accepter; depuis ce temps-là c'est moi qui l'ai nourri, il me roue de coups, il boit tout l'argent de la recette, et il ne me donne pas à manger.

A ce moment Nergal aperçut derrière lui Boujard, le jovial cabaretier.

—Quel est donc ce jeune homme? lui demanda-t-il à voix basse.

—Vous ne le connaissez pas encore? C'est votre confrère le marquis de Monbreuse lui-même.

—Et la jeune fille qui l'accompagne.

—C'est sa cousine et—si ce qu'on dit dans le pays est vrai,—sa fiancée, Mlle Eliane.

—Merci du renseignement. A tout à l'heure.

Pendant ce rapide colloque un vieux forain qui n'avait guère la mine plus respectable que le Camisard lui-même s'était approché de Riquita et d'une voix douce lui proposait d'entrer dans sa troupe.

—Je te jure que tu seras traitée comme ma propre fille, protestait-il, l'oeil au ciel et la main tendue.

—Vous ne les traitez déjà pas si bien! répliqua la petite danseuse. Merci bien! j'en ai assez d'être exploitée et d'être battue.

—Qu'est-ce qu'elle va devenir cette petite, fit l'aubergiste, on aurait dû dire aux gendarmes de l'emmener.

En entendant cette terrible phrase, l'enfant jeta autour d'elle un regard de bête traquée. C'est alors que le marquis de Monbreuse, qui, depuis un instant, se concertait à voix basse avec sa cousine, s'avança au milieu du cercle formé par les curieux.

—Ecoute mon enfant, dit-il doucement à Riquita, veux-tu que je t'offre l'hospitalité chez moi pendant quelque temps. Tu as plus besoin de te reposer que de tout autre chose. Je suis médecin et j'aurai soin de toi. Quand tu iras mieux, je tâcherai de te caser quelque part où tu puisses gagner honnêtement ta vie.

Riquita, d'abord indécise, n'eut plus d'hésitations quand son regard eut rencontré celui d'Eliane.

—Si je dois rester avec mademoiselle, s'écria-t-elle impétueusement, j'accepte!

Les forains murmurèrent, mais la foule applaudit. Riquita ne prit que le temps d'aller chercher dans la roulotte son mince bagage et de cacher sous un vieux peignoir son corsage à paillettes et elle rejoignit ses nouveaux protecteurs.

Nergal qui avait suivi jusqu'au bout ce petit drame, remarqua que M. de Monbreuse l'avait à plusieurs reprises examiné avec attention ce qui d'ailleurs n'avait rien de surprenant. D'ailleurs le docteur avait la ferme intention d'entrer le plus tôt possible en relations avec les habitants du château, ce n'est qu'en se glissant dans leur intimité qu'il pouvait espérer de pénétrer le mystère de l'énigmatique télégramme.

Le hasard, en cela, comme en d'autres occasions, servit à point nommé les projets du docteur. Il n'avait pas encore fini de dîner lorsque Jean lui remit la carte du marquis.

—Où l'avez-vous fait entrer, demanda-t-il.

—Dans le petit salon où vous devez installer votre cabinet de travail.

—C'est bien, dites-lui que je viens à l'instant.

Nergal ne se donna même pas le temps de terminer son repas, il se hâta d'aller rejoindre son visiteur.

—Monsieur, dit courtoisement le marquis, j'ai pensé que je vous devais une visite, non seulement comme à un voisin avec qui j'espère n'entretenir que de bonnes relations mais comme à un maître respecté, admiré de tous ceux qui ont lu vos magnifiques travaux.

—Seriez-vous de mes lecteurs, demanda Nergal flatté dans son amour-propre de savant.

—Si j'en suis! J'ai tout ce que vous avez publié dans ma bibliothèque et je suis vos recherches avec l'intérêt le plus passionné.

Nergal remercia le marquis de ses compliments, en le priant avec une modestie affectée de ne pas exagérer ses louanges et la conversation continua sur le ton de la cordialité.

—Je dois avouer, dit M. de Monbreuse au bout d'un instant que le plaisir de faire connaissance d'un illustre savant n'est pas la seule raison qui m'a décidé à venir vous voir. Vous pouvez peut-être me fournir un renseignement qui offre pour moi une importance capitale. Il s'agit de la catastrophe du steamer "Arabian".

Si maître de lui qu'il fut, Nergal ne put s'empêcher de tressaillir, son cœur battit plus vite et ce ne fut qu'en faisant un puissant effort sur lui-même qu'il répondit:

—Je suis tout à votre disposition...

Le visage de M. de Monbreuse s'était tout à coup voilé de tristesse, ce fut d'une voix grave qu'il continua:

—Je sais grâce aux journaux de quelle façon héroïque vous vous êtes comporté pendant la nuit où disparut l'"Arabian". C'est vous qui à bord de la "Ville de Saïgon" avez pris la place du télégraphiste tué accidentellement, c'est vous, par conséquent, qui avez été le dernier en communication avec l'"Arabian".

—C'est parfaitement exact.

—Et vous croyez qu'il ne reste aucun espoir si faible soit-il?...

—Aucun, fit nerveusement le docteur. Je n'ai rien à ajouter au texte donné par les journaux; je me suis fait un devoir de publier intégralement, minutieusement, les suprêmes appels des malheureux qui agonisaient sur le pont de l'"Arabian".

Le visage de M. de Monbreuse se crispa douloureusement.

—Ils sont tous morts? murmura-t-il d'une voix assourdie, à peine perceptible.

—Tous.

Il y eut un long silence, le marquis paraissait accablé.

—Tant pis, fit-il avec une poignante tristesse, je m'étais leurré d'un dernier espoir.

Nergal avait eu le temps de ressaisir toute sa présence d'esprit.

—Ne vaut-il pas mieux, dit-il d'un ton pénétré, que vous ne conserviez aucune illusion, la vérité brutale et nue n'est-elle pas toujours préférable aux plus consolants mensonges. Mais, excusez-moi, vous aviez sans doute un parent, un ami très cher à bord de "l'Arabian"?

M. de Monbreuse poussa un profond soupir, un violent combat paraissait se livrer en lui, Nergal se taisait, rongé d'impatience, il comprenait qu'il était sur le point d'avoir la solution du problème. Il la tenait. Une parole imprudente pouvait tout compromettre. Il eût dix secondes d'anxiété terrible.

Enfin M. de Monbreuse lui donna une de ces poignées de main qui créent ou affermissent à jamais l'amitié et la confiance entre deux hommes qui signifient mieux que les mots : C'est entre nous à la vie et à la mort.

—Il va tout révéler, songeait Nergal avec une joie mêlée de rageuse impatience. Ce n'est pas trop tôt. Je croyais qu'il n'y arriverait pas.

—Docteur, dit le marquis avec une émotion contenue, vous avez parlé comme il fallait. Je vous remercie. J'avais, il est vrai, à bord de "l'Arabian" un ami très cher et sur l'existence duquel reposait l'espérance d'une royale fortune...

—D'une royale fortune, répéta machinalement Nergal.

—Oui, mais j'aimerais mieux qu'il n'eût jamais été question de cela et que notre pauvre vieil Antoine fut encore vivant... Quelle folie!

Et comme Nergal avait pris une mine interrogative.

—Vous ne comprenez pas... mais, en y réfléchissant, je crois qu'il vaut mieux que vous sachiez tout. A qui pourrai-je mieux qu'à vous pour qui j'ai tout le respect, toute l'estime possibles—confier ce secret—inutile, hélas, désormais, à moins de quelque circonstance miraculeuse?

La curiosité de Nergal était vivement excitée; il trouvait que son interlocuteur avait mis bien du temps avant de se décider à lui accorder sa confiance. Il en conclut que la chose devait être de haute importance.

Après s'être recueilli quelques instants, M. de Monbreuse commença ainsi:

—La famille de Monbreuse habite ce pays depuis une époque immémoriale, certains bâtiments du château remontent au commencement du 13^e siècle; c'est vous dire qu'elle possédait une immense fortune domaniale. Mon aïeul le marquis Robert de Monbreuse qui périt sur l'échafaud de 1793 n'avait pas imité l'imprudence de la plupart des grands seigneurs de cette époque. Bien avant que la tourmente révolutionnaire fut arrivée à son apogée, il avait vendu une grande partie de ses biens et réalisé, en or, une somme qui, d'après ce que j'ai entendu dire à mon père s'élevait à plus de deux millions, et qu'il avait mise en lieu sûr dans une cachette connue de lui seul.

—Le fait s'est produit assez fréquemment à cette époque troublée, interrompit Nergal en simulant une indifférence qu'il était bien loin de ressentir.

—Avant de mourir, continua le marquis, mon aïeul eût le temps de remettre son testament qui renfer-

maît les indications nécessaires pour retrouver le trésor à un homme de confiance, Jacques Bonvoisin qui depuis trente ans était au service des Monbreuse, il habita longtemps la maison où nous nous trouvons en ce moment. Jacques Bonvoisin réussit à atteindre Londres avec ces précieux papiers, mais il y mourut au bout d'un an d'exil sans avoir pu transmettre le dépôt dont il était chargé à l'héritier légitime alors en bas âge.

—Alors le secret du trésor est définitivement perdu? demanda le docteur qui frémissait d'impatience.

—Laissez-moi continuer.. Jacques Bonvoisin avait deux fils, le cadet était demeuré dans le pays, l'aîné Georges, avait suivi son père en Angleterre, c'est donc ce dernier qui demeura le dépositaire du testament de mon aïeul. Très peu de temps après la mort de son père, le Georges Bonvoisin, qui était d'un caractère ardent et aventureux, disparut en enlevant la fille d'un baronnet et depuis l'on n'entendit plus jamais parler de lui.

—Parbleu, ricana le docteur, il s'était approprié le magot! Ce n'est pas difficile à deviner.

—C'est ce que tout le monde crut et mon grand-père comme les autres et c'était le grand chagrin de Pierre Bonvoisin, demeuré au service de notre famille de penser que son frère était un voleur. Il tenta l'impossible pour savoir ce qu'il était devenu. Il fit des démarches près du gouvernement anglais, il alla même plusieurs fois à Londres, tout cela en pure perte. Il mourut, sans avoir découvert aucun indice qui put le mettre sur la trace du fugitif, mais avant de mourir il fit jurer à son fils de poursuivre sa tâche... Mais j'ai pitié de votre curiosité, sachez que ce fils, mon vieux et

fidèle Antoine, avait pris passage à bord de "l'Arabian" et me rapportait le secret du trésor des Monbreuse.

—Voilà une extraordinaire histoire! murmura le docteur, en dissimulant à grand peine la vive satisfaction qu'il ressentait.

—Très simple au contraire. Pour échapper aux poursuites du baronnet dont il avait enlevé la fille, Georges Bonvoisin avait changé de nom et s'était embarqué pour les Indes où il fit fortune; il n'avait jamais eu l'idée de s'approprier le dépôt qu'il avait en garde. Il fit au contraire, de nombreuses démarches pour retrouver le fils du marquis guillotiné. Par une malchance inouïe, mon grand-père qui avait pris du service dans les armées de Napoléon était au moment où ces recherches furent faites, prisonnier des Russes et passait pour mort. Le correspondant anglais de Georges Bonvoisin lui répondit qu'il n'existait plus aucun marquis de Monbreuse et que la famille était éteinte.

—Comment dans les conditions n'eut-il pas l'idée de s'emparer du trésor?

—Il croyait n'avoir en main que des papiers de famille, son père tout en l'avertissant de leur haute importance ne s'était pas cru le droit de lui faire une confiance complète. Dans ces conditions Georges se promit de restituer les précieux documents à qui de droit lorsqu'il reviendrait en Europe. Il n'y revint jamais. Il mourut de la dysenterie à Calcutta et ses fils, soit par oubli, soit par ignorance, ne songèrent jamais à s'occuper de cette affaire.

—Je ne sais rien de plus passionnant que cette aventure, murmura le docteur Nergal comme dans un rêve.

Il me tarde de savoir comment le secret fut retrouvé::

—Ce fut grâce à la perspicacité, à l'entêtement aussi de notre pauvre Antoine. Il s'avisa d'une chose à laquelle aucun de nous n'avait pensé, il découvrit à force de recherches le nom de la jeune fille qu'avait épousée son oncle Georges, c'était une miss Luckmoer. Après la mort de son mari elle se réconcilia avec sa famille, et obtint pour ses fils le droit de porter le nom de Luckmore-Bonvoisin; les Luckmore-Bonvoisin sont à l'heure qu'il est à la tête de l'aristocratie anglo-indienne. Après un échange de correspondance le vieil Antoine n'hésita pas à s'embarquer pour Calcutta et il reçut une hospitalité royale chez ces neveux si miraculeusement retrouvés. Gardés religieusement depuis un siècle dans le coffre-fort qui contient les archives de la famille; les papiers et le testament du marquis Robert étaient intacts, dans le sachet de toile encore revêtu des scels de cire rouge, qui y avaient été apposés par mon aïeul en 1793, avant qu'il fut arrêté et conduit à la prison de l'Abaye.

Nergal regarda son interlocuteur d'un air soupçonneux, il flairait un piège, en dépit de l'accent de sincérité et de tristesse avec lequel le marquis de Monbreuse avait narré toute cette incroyable aventure.

—Il me semble, fit-il d'un air soupçonneux, que le premier soin de votre fidèle Antoine aurait dû être de vous adresser sous pli recommandé le testament ou tout au moins une copie.

—Vous n'avez pas connu Antoine Bonvoisin, vous ne pouvez pas vous faire une idée de sa scrupuleuse délicatesse. Il s'est fait un cas de conscience de briser les cachets de l'en-

veloppe de toile. Je suis certain qu'il a pensé que moi seul avais le droit de le faire mais il m'a aussitôt envoyé une dépêche que j'ai précisément conservée. La voici.

Le marquis de Monbreuse tendait un papier bleu tout froissé, Nergal lut :

Succès complet. Testament retrouvé. Lettre suit avec tous détails. Prends passage après-demain paquebots "Arabian".

Antoine.

—Et cette lettre demanda le docteur devenu pâle, vous ne l'avez pas reçue? Elle contenait sans nul doute, le double du testament, le testament, lui-même peut-être!

—Jamais, dit le marquis avec accablement, et j'ai fini par savoir pourquoi. C'est que le paquebot qui portait Antoine, portait aussi la lettre mise à la poste par lui la veille de son départ. "L'Arabian" était chargé de la Malle des Indes. J'ai lu les journaux anglais, il y a trente sacs de dépêches au fond de la mer!

Un tragique silence plana pendant quelques minutes, Nergal en proie à une sorte de vertige, reconstituait maintenant de la façon la plus exacte les faits tels qu'ils avaient dû se passer.

D'abord le vieillard, avec sa probité un peu maniaque, s'était fait scrupule de briser les sceaux de l'enveloppe, puis il avait dû réfléchir, se dire qu'il pouvait lui arriver malheur pendant la traversée, et, c'est alors, qu'il avait écrit la lettre annoncée dans sa dépêche et qui contenait, sans aucun doute, une copie du testament.

En cours de route, ou peut-être au moment même de la catastrophe, il avait dû apprendre que le courrier des

Indes était à bord de "l'Arabian" et que la précaution prise par lui était inutile; désespéré, il avait supplié le télégraphiste d'expédier le marconigramme que lui, Nergal, avait si heureusement intercepté.

Tout cela se suivait avec une rigoureuse exactitude, les faits s'enchaînaient d'une façon parfaite, sans une obscurité, sans une lacune. Le reste était aisé à deviner. Le tome III du "Diable boîteux" contenait certainement le plan de l'endroit où le trésor était enterré et les indications nécessaires pour le trouver. Nergal frémit à la pensée que la bibliothèque du château avait pu être vendue ou dispersée pendant cet énorme laps de temps. Il fallait, avant tout, savoir la vérité sur ce point.

Nergal en quelques phrases poliment banales, remercia le marquis de la confiance qu'il venait de lui témoigner, et convint avec lui que le trésor des Monbreuse pouvait être considéré comme à tout jamais perdu; il s'apprêtait à amener incidemment la conversation sur les volumes précieux ou rares, qui devaient se trouver au château, quand le taciturne Jean entra en annonçant qu'un domestique du château venait chercher le marquis de la part de M. Fulgence.

Monbreuse se leva aussitôt.

—Il faut vous dire, expliqua-t-il en prenant congé, que M. Fulgence est mon oncle paternel, le tuteur de ma cousine Eliane et l'actuel propriétaire du château. C'est un excellent homme, mais un peu maniaque. Je devine ce qu'il me veut. Il s'agit certainement de la Riquita. L'oncle Fulgence n'est qu'à demi content de l'installation de la petite foraine au château. Il a dû se chamailler avec Eliane. Au revoir cher maître et sans adieu. Venez

au château quand il vous plaira, vous y serez toujours accueilli avec plaisir.

Nergal reconduisit cérémonieusement son visiteur jusqu'à la grille de l'avenue et rentra chez lui le cœur débordant d'une joie mauvaise.

—J'ai partie gagnée, songeait-il, il serait bien étonnant que la bibliothèque ait été dispersée. La chance invraisemblable qui m'a mis—seul au monde—en possession du secret, doit se poursuivre jusqu'au bout. A moi les millions des Monbreusel!

Il regagna la salle à manger, mais il n'avait plus faim. Il ne prit qu'une tasse de thé que la rieuse Arthémise lui apporta dans une vieille théière d'argent, un peu bosselée, mais exquise de ciselure et de forme.

Arthémise se retirait avec le plateau et la tasse vide, il la rappela brusquement.

—Il me semble, fit-il, que je vous avais dit de descendre le tapis bleu que Boujard avait monté au grenier?

—Mais oui, monsieur, je l'ai descendu, mais comme je ne sais pas où Monsieur veut le placer, je l'ai laissé là en attendant.

Et du doigt elle montrait dans un angle sombre de la pièce le tapis roulé, lié d'une corde et perpendiculairement dressé contre la muraille.

—C'est bien, murmura-t-il, je vous dirai demain ce qu'il faut en faire.

Il s'était levé machinalement et s'était approché du tapis; il faillit jeter un cri de surprise. L'envers rugueux de l'Aubusson portait en gros caractères très nets, comme tracés au pinceau avec une encre très noire l'inscription fatidique.

LE DIABLE BOITEUX

Tome III

Il ne savait plus que penser. Il se rassit en silence et tomba dans une profonde rêverie, mais avant de se coucher, quand il fut bien sûr qu'Arthémise et Jean étaient remontés dans leurs chambres, il alla prendre dans une des caisses apportées de Paris un flacon d'hypochlorite de chaux, et s'armant d'une petite brosse il effaça l'inscription avec le soin le plus minutieux.

CHAPITRE IV

La lettre de Colombo

La longue caravane des roulottes foraines s'était lentement mise en chemin le long des routes poudroyantes, sous le chaud soleil; le hameau de Berkeville était retombé dans sa paix coutumière; après une journée de tapage il s'était endormi de nouveau à l'ombre fraîche de ses grands arbres. Dès l'après-midi du lendemain il ne restait plus de trace des baraques sur la grande place du village redevenue silencieuse et déserte.

Après avoir été voir son ami le cabaretier, et flâné par le village où tout le monde, déjà, le saluait avec respect, Nergal s'achemina vers le château. Il allait rendre au marquis de Monbreuse la visite qu'il en avait reçue la veille et surtout tâter le terrain sur la question qu'il avait si fort à coeur.

Il suivit pendant un quart d'heure l'avenue de marronniers dont l'épais feuillage formait une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Par le midi le plus torride, il régnait là une pénombre viride et bleue, d'une exquise fraîcheur. Il traversa des pelouses ornées de grands vases, de statues et de balustres à l'italienne avant d'attein-

dre le château dont la vieille façade grise envahie par les lichens et les pariétaires, offrait un échantillon de tous les styles qui se sont succédé en France depuis l'époque romaine; des tourelles gothiques voisinaient avec une façade ornée d'anges joufflus, de volutes et de guirlandes qui devaient dater de la fin du règne de Louis XV. Une rangée de fenêtres barrées de la croix de pierre qui caractérise la Renaissance, était surmontée d'un toit à mansardes, de l'époque du roi Soleil.

L'ensemble était imposant, mais dans un état de délabrement qu'expliquait la pauvreté des Monbreuse. La famille ne s'étant jamais relevée du désastre de quatre-vingt-treize.

M. Fulgence de Monbreuse, l'oncle d'Eliane et du marquis, ne possédait plus que le château et ses dépendances immédiates avec une maigre rente, auquel il ajoutait le revenu guère plus considérable de la fortune d'Eliane et de celle de son cousin.

Nergal s'appêtait à monter les marches du perron lorsque le marquis vint à sa rencontre.

—Je m'attendais un peu à votre visite mon cher maître, dit-il en serrant cordialement la main du docteur et je suis d'autant plus satisfait de vous voir que je vais avoir recours à vos lumières.

—Vous avez quelqu'un de malade?

—Oui, mon oncle Fulgence, souffre beaucoup d'une angine de poitrine, jusqu'ici, les remèdes que j'ai ordonnés sont demeurés à peu près inefficaces.

—Quel âge a-t-il?

—Soixante-sept ans.

Nergal eut un hochement de tête qui n'annonçait rien de bon.

—Voulez-vous que nous allions le voir, proposa-t-il.

M. de Montbreuse acquiesça et guida son hôte à travers un labyrinthe de bâtiments dont beaucoup tombaient en ruines. Ils contournèrent le corps de logis principal pour arriver à l'aile gauche du château où se trouvait la chambre de l'oncle Fulgence.

Chemin faisant, ils traversèrent une cour pavée de larges dalles et entourée d'un imposant portique. Au centre se dressait un puits monumental, surmonté d'une potence de fer forgé d'un curieux travail.

—C'était là les écuries, dit le marquis d'un air détaché; elles peuvent contenir cinquante chevaux; c'est un des gros chagrins de l'oncle Fulgence de voir notre cavalerie réduite au poney irlandais dont se sert Eliane dans ses promenades en forêt.

Nergal ne jugea pas à propos de relever cette réflexion mélancolique et gravit en silence, à la suite de son hôte, le bel escalier de pierre blanche, à rampe de ferronnerie, qui aboutissait à la chambre du châtelain située au premier étage.

L'oncle Fulgence un petit vieillard sec, jaune, souriant, d'une politesse surannée semblait un survivant d'un autre siècle, parvenu jusqu'à notre époque grâce à quelque merveilleux procédé de conservation. On n'eût pas été surpris de lui entendre dire qu'il avait assisté aux célèbres déjeuners du mystificateur Grimod de la Reynière, ou aux fantastiques réunions de M. Cazotte.

Sa face coquettement rasée était surmontée d'un bonnet de soie violette et il se drapait dans une robe de chambre jaune à grands ramages qui faisait songer insensiblement à quelque personnage de Sedaine ou de Mairivaux. Il tenait à la main une tabatière de vermeil ornée d'un portrait

de femme, qu'il maniait avec un affectation de gestes gracieux dont Nergal eut grand peine à ne pas rire.

Blessé en 1870 et retraits avec le grade de capitaine, l'oncle Fulgence s'était voué au jardinage; les fruits et les fleurs qu'il obtenait, à force de soins, étaient célèbres à dix lieues à la ronde. En haine des idées modernes pour lesquelles il professait une sainte horreur, il avait vécu en dehors de tout, confiné dans sa retraite. Il y avait trente ans qu'il n'avait franchi la grille du château.

Nergal avait compris tout de suite qu'il devait se faire un ami de ce singulier bonhomme dont il avait du premier coup pénétré la mentalité spéciale, hétéroclite mélange de convictions respectables et de ridicules petites manies. Il l'écouta avec déférence, l'ausculta, et finalement lui annonça qu'il se faisait fort de le remettre complètement sur pied avant une semaine.

Le vieillard se tourna vers le marquis avec un sourire sarcastique, qui rappelait la grimace de Voltaire.

—Monsieur mon neveu, fit-il, vous avez en M. Nergal un confrère qui me paraît tout à fait remarquable. Il y a plus d'un mois que vous me soignez sans résultat et lui...

—M. de Montbreuse, se hâta de dire le docteur, a parfaitement diagnostiqué votre mal, mais il ne pouvait connaître le médicament que je vais vous ordonner, car il est tout nouveau. C'est moi qui le premier en ai fait usage en France. C'est une liane des forêts de Sumatra dont les feuilles prises en infusion exercent sur les poumons et sur le cœur une action tonifiante très énergique.

—Je ne suis pas jaloux, dit le marquis en riant. Tout ce que je désire

c'est que le cher oncle soit rendu le plus vite possible à ses semis et à ses espaliers.

—S'il me fallait vivre loin de mon jardin, murmura le vieillard avec émotion, je n'aurais plus qu'à mourir.

Nergal et son nouveau client se séparèrent, enchantés l'un de l'autre. Du premier coup, l'oncle Fulgence s'était fait de la science du docteur une très haute idée. Comme à beaucoup de vieillards, il n'arrivait pas à prendre au sérieux l'enfant qu'il avait vu jouer aux billes et dénicher des nids et, instinctivement, il se défilait de la science médicale, pourtant très réelle du marquis.

Nergal cependant ne perdait pas de vue ses projets. Comme il sortait de la chambre de l'oncle Fulgence, il dit négligemment au marquis :

—Je parierais que vous avez une bibliothèque magnifique, à cette distance de Paris, les livres sont une nécessité.

—Il y a en effet au château pas mal de bouquins, nous avons eu la chance énorme que les pillards de quatre-vingt-treize n'aient pas eu l'idée d'en faire un feu de joie.

—Et il y a certainement dans ce nombre des livres de médecine anciens ?

—Beaucoup. Nous avons même toute une collection de livres alchimiques et cabalistiques qui datent d'un Monbreuse qui fut l'ami de Van Helment. Cela vous intéresse ?

—Beaucoup. Il y a énormément à prendre dans les anciens. Vous n'ignorez pas que c'est des alchimistes que Berthelot, dont la bibliothèque était unique en ce genre, a tiré le principe de beaucoup de ses découvertes.

—Nous examinerons les bouquins ensemble un de ces jours, si vous le

voulez bien, ce sera très amusant. Vous venez de me donner là une excellente idée.

Nergal se sentit allégé d'un poids énorme; le tome III du "Diable boiteux" n'avait pas dû être dérangé de sa poussière séculaire, c'était certainement à un livre de sa bibliothèque à lui, que le marquis guillotiné avait fait allusion dans son testament; cela était hors de doute.

Tout en devisant, le marquis et son hôte étaient arrivés au jardin bordé de hautes charmilles et rempli de fleurs et de fruits magnifiques, ils le traversaient pour gagner le parc lorsqu'au détour d'un massif ils se trouvèrent inopinément en face d'Eliane qu'accompagnait la petite Riquita portant avec précaution une corbeille pleine de pêches et de prunes.

Le marquis présenta l'illustre savant à sa cousine qui ne semblait pas émue de se trouver surprise par un étranger, dans le simple appareil d'une robe d'intérieur et d'un chapeau de jardin.

Nergal fut ébloui. Dans la cohue de la fête foraine, la veille, Eliane ne lui était pas apparue aussi belle, de cette grâce souriante et sans apprêt qui s'impose même aux coeurs les plus indifférents, les plus égoïstes et les plus secs, et, dans cette minute même, sa décision fut irrémédiablement prise.

—Cette femme sera à moi, se dit-il, ou elle ne sera à nul autre.

Il eut voulu savoir dans quels termes se trouvaient le cousin et la cousine. Ils avaient été élevés ensemble, ils se tutoyaient, mais il ne résultait pas forcément de là qu'ils fussent fiancés, on eût plutôt dit un frère et une soeur que deux amoureux.

Epouser cette charmante Eliane, partager avec elle le trésor de Mon-

breuse que, lui, Nergal, était maintenant sûr de retrouver, ne serait-ce pas en quelque sorte, se racheter à ses propres yeux de l'odieux d'un pareil vol?

Tout en prenant distraitement part à la conversation, il dévorait des yeux la jeune fille, presque troublée à la fin de sentir peser sur elle ce regard jaune et dévorateur.

—Voyez Riquita, dit-elle, elle n'est plus la même qu'hier, elle sourit, elle est presque jolie, elle a perdu son regard inquiet, ses mines de chien battu qui faisaient peine à voir. Il a suffi pour cela d'une nuit de repos, de la certitude qu'elle ne sera plus maltraitée.

—C'est à mademoiselle Eliane que revient l'honneur de cette métamorphose.

—Je n'y ai pas grand mérite. Cela m'a fait tant de plaisirs, d'ailleurs, c'est moi l'obligée de Riquita: elle m'a déjà sauvé la vie.

—Comment cela? demanda le marquis, déjà inquiet pour sa chère Eliane.

—Elle vient de tuer d'un coup de baguette une vipère sur laquelle j'allais marcher, et, cela avec une décision, un courage dont j'eusse été certainement tout à fait incapable. Venez, je vais vous montrer le cadavre de l'animal, c'est à deux pas d'ici, dans le parc.

Nergal félicita chaudement la petite foraine, mais elle ne paraissait pas sensible à ses compliments. Depuis le commencement de l'entrevue, elle le dévisageait de ses yeux aigus et son instinct, plus sûr que tous les raisonnements, lui faisait deviner en lui un ennemi, un méchant homme. Sans le connaître encore elle le détestait.

On parvint à l'endroit où le corps ensanglanté du reptile gisait sur la mousse et tout de suite Nergal sourit ironiquement.

—Ce n'est pas là, expliqua-t-il, la tête allongée de la vipère. Mlle Riquita n'a exterminé qu'une inoffensive couleuvre verte.

—Elle n'en a pas moins de mérite, répliqua Eliane un peu piquée. Cette petite n'est pas aussi forte que vous en histoire naturelle, monsieur le docteur.

—Eliane a raison, dit le marquis, quand on voit un animal de ce genre se dresser en sifflant sous votre pied, on pense d'abord à toute autre chose qu'à vérifier à quelle famille il appartient.

—J'avoue que j'ai tous les torts, répondit Nergal, avec une bonne grâce parfaite. Dans toutes nos actions, c'est l'intention qui est la seule chose importante. Riquita est une bonne et courageuse enfant.

La petite foraine était demeurée silencieuse, comme s'il eut été question d'une autre que d'elle-même, mais dans le fond de son cœur, elle vouait au docteur une rancune mortelle.

Ce petit incident fut d'ailleurs vite oublié. Nergal fut reconduit par ses hôtes jusqu'à la grille de l'avenue et il ne la quitta pas sans leur avoir promis de revenir souvent au château.

Sitôt rentré chez lui, il libella une ordonnance destinée à l'oncle Fulgence et qu'il chargea Arthémise de remettre en mains propres, en même temps que le médicament promis, Nergal passa le reste de l'après-midi à ranger ses collections.

Les jours suivants coulèrent paisiblement. Le docteur se rendit presque quotidiennement chez ses nouveaux amis et il apprit avec une indicible sa-

tisfaction que le projet de mariage dont il avait été autrefois question entre Eliane et son cousin avait été, du moins momentanément, abandonné.

L'oncle Fulgence s'y était opposé de toutes ses forces, en déclarant, avec un cynisme de grand seigneur que puisque son neveu et sa nièce avaient eu la sottise de naître à une époque aussi ignoble que la nôtre, il entendait qu'ils fissent, l'un et l'autre, des mariages lucratifs.

D'ailleurs, la liane javanaise avait fait merveille, le malade était complètement rétabli, et il avait pour le docteur que l'avait si rapidement guéri une gratitude et une admiration sans bornes.

Nergal s'était livré en compagnie du marquis à quelques recherches dans la vieille bibliothèque, mais il y régnait un tel désordre et une telle poussière, qu'il était très difficile d'y trouver un livre quelconque à moins que le hasard ne vous le mit du premier coup sous la main.

Il fut convenu que les deux jeunes gens, entreprendraient un catalogue général, et classeraient méthodiquement ces vieux tomes aux dorures éteintes, dont beaucoup étaient de grande valeur. Nergal se disait vraiment de la malchance, si, au cours de ce travail, il ne mettait pas la main sur le fameux tome III, du "Diable boiteux".

Il se croyait absolument sûr du succès lorsqu'un événement qu'il n'avait pas eu l'idée de faire entrer en ligne de compte dans ses prévisions, vint brusquement renverser toutes ses espérances.

Un matin, assis à la fenêtre qui donnait sur la grande route, dans le petit salon du rez-de-chaussée, transformé en cabinet de travail, il lisait

distrainment un article de revue, lorsqu'il vit le marquis de Monbreuse sortir par la grille située de l'autre côté de la route. Le jeune homme paraissait en proie à une singulière exaltation.

En trois enjambées, il atteignit la fenêtre, il riait aux éclats en brandissant un journal.

—Que se passe-t-il donc mon cher confrère? demanda Nergal vaguement inquiet.

—C'est inouï! Extraordinaire, s'écria le jeune homme avec enthousiasme. Vous savez bien, le secret du trésor? Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté.

—Eh bien ? demanda le docteur dont le cœur fut étreint d'une angoisse.

—Le secret est retrouvé! Nous allons déterrer le trésor! d'ici quelques jours. Je vais avoir en ma possession le testament de mon aïeul le marquis Robert!...

Nergal était atterré.

—Mais c'est impossible, balbutia-t-il d'une voix étranglée. Cela ne se peut pas! Vous-même...

—Je ne pouvais pas deviner ce qui vient de se passer. D'ailleurs, lisez vous-même, voici ce que je reçois de Londres, à l'instant même.

Et avec une joie frénétique, il tendait à Nergal le journal qu'il tenait à la main—un numéro du "Pall Mall Gazette" dont un article était largement souligné au crayon rouge.

Nergal essaya de lire, mais un brouillard flottait devant ses yeux, il crut qu'il allait défaillir. Il dut faire un terrible effort pour surmonter cette faiblesse.

—Voyons cela, murmura-t-il d'une voix blanche, à peine distincte.

Ce fut avec un indicible sentiment de rage et de consternation qu'il lut l'information suivante:

COLOMBO

(De notre correspondant particulier)

"Ainsi que nous l'avions annoncé, le département de la marine, à la requête de plusieurs négociants anglo-indiens, cruellement lésés dans leurs intérêts par la catastrophe de l'"Arabian", avait ordonné que des sondages fussent entrepris dans les parages de l'archipel des Maldives pour déterminer, s'il était possible, la situation exacte de l'épave et procéder au sauvetage des valeurs enfermées dans la cale du paquebot englouti et qui atteignent une somme de plusieurs millions de livres sterling."

"C'est le capitaine Edward Newbarger, commandant le destroyer "Scotia", qui avait été chargé de cette difficile mission. Contre toute espérance, ses efforts ont été couronnés d'un succès complet. Après un mois de recherches inutiles, l'épave de l'"Arabian" a été découverte par une profondeur de douze pieds seulement sur un bas fond, tapissé de roches coralliennes, dangereux écueil qui jusqu'alors n'a été indiqué par aucune carte marine. A cette faible profondeur une partie du grément se fut trouvée hors de l'eau, si les mâts n'avaient été cassés à ras du pont par la violence du typhon.

"Le "Scotia" étant muni de scaphandres et de tout l'outillage indispensable, les opérations de sauvetage ont commencé immédiatement. On put retirer de la cale un grand nombre de marchandises précieuses, par exemple: cinq mille pounds d'ar-

gent en barre, plusieurs sacs de nacre de perles, et deux caisses contenant des pierres précieuses non taillées; mais le plus important — et c'est là une question qui intéresse directement un grand nombre de nos lecteurs, c'est qu'on a retrouvé parfaitement intacts, dans leurs enveloppes de caoutchouc, les trente sacs dont se composait le courrier.

"L'administration a pris immédiatement des mesures, pour que toutes ces correspondances soient expédiées sans retard à leurs destinataires. C'est là une agréable surprise pour le haut commerce londonien, particulièrement éprouvé dans la catastrophe.

"Aucun cadavre n'a été retrouvé. Les corps des naufragés ont dû, selon toute vraisemblance être dévorés par les squales qui pullulent dans ces parages."

Nergal laissa tomber à terre le numéro du "Pall-Mall Gazette." Il était anéanti.

— Vous comprenez, reprit le marquis de Monbreuse avec une joie délirante, la lettre que le vieil Antoine m'annonçait dans son télégramme était là, avec les autres dans les sacs, au fond de la mer! Elle contient la copie du testament. La poste anglaise va me le faire parvenir comme le journal l'annonce! Peut-être à l'heure qu'il est la lettre est déjà à moitié chemin!

Le marquis regardait Nergal, remarquant enfin son silence et son air contraint. Le docteur comprit qu'il fallait dire quelque chose.

— Toutes mes félicitations, bégaya-t-il. Vous voyez qu'il ne faut jamais désespérer, tout s'arrange. Vous allez être riche...

—Je m'en moque, mais une fois que je serai millionnaire, l'oncle Fulgence n'aura plus aucune objection à faire à mon mariage avec Eliane. Voilà pourquoi je suis content!

Cette phrase comme une flèche aiguë alla frapper Nergal en plein cœur. Il jeta sur le marquis un regard qui eût fait trembler celui-ci, s'il l'avait surpris.

La haine, la rage de la défaite venaient de tirer brusquement le docteur de la prostration où l'avait jeté la lecture du "Pall-Mall". Avec cette souplesse de tempérament, cette puissance sur lui-même qui le rendaient si redoutable, il se retrouva tout à coup, calme souriant, en pleine possession de son sang-froid.

Il se leva, serra chaleureusement la main du marquis, s'excusa d'être resté—cela était bien naturel en somme—pendant une minute comme hébété, par l'inattendue de cette bonne nouvelle.

—Docteur, s'écria M. de Monbreuse très ému, si j'entre en possession de cette fortune, j'emploierai deux ou trois cents mille francs à installer un beau laboratoire à votre intention.

Ce furent de nouveaux serrements de mains, de nouvelles protestations d'amitié, de dévouement inaltérable.

—Cher ami, dit Nergal au bout d'un instant, quand comptez-vous recevoir la fameuse lettre si miraculeusement repêchée?

—Mais bientôt, avant la fin de cette semaine, si je ne me trompe pas dans mes calculs.

—J'ai hâte que vous teniez enfin une certitude. Pourvu que le testament ne sombre pas encore une fois!

Le marquis secoua la tête avec une joyeuse assurance.

—De pareilles catastrophes, fit-il, ne se produisent pas deux fois de suite. Il faudrait, vraiment, du coup, que la guigue s'en mêlât.

Le marquis prit enfin congé, pour aller retrouver l'oncle Fulgence qui, lui, n'était pas encore au courant de la grande nouvelle. Demeuré seul, Nergal poussa un soupir de soulagement.

—Le jeune niais a bien fait de s'en aller, murmura-t-il entre ses dents, il commençait à m'agacer singulièrement, mais patience, tu ne le tiens pas encore, ton trésor!

D'un geste instinctif, il avait levé le poing dans la direction de la grille que M. de Monbreuse venait de refermer derrière lui.

Ce jour-là, Nergal ne sortit pas, il demeura enfermé dans son cabinet de travail, vautre dans un fauteuil bas, une boîte de ses capiteux cigares javanais à portée de la main, il réfléchissait.

Avant la fin de l'après-midi, il avait échafaudé un nouveau plan d'action et quand à l'heure du dîner, il pénétra dans la salle à manger, il avait recouvré son flegme et sa sérénité habituels.

Contre sa coutume, il se leva de bonne heure le lendemain, flâna le long de la grande route, regardant l'heure de temps à autre à son chronomètre. Il finit pas s'installer à la fenêtre de son cabinet, surveillant la route, guettant avec impatience l'arrivée du facteur rural.

Quand ce modeste fonctionnaire apparut du tournant du chemin, il l'interpella familièrement.

—Bonjour, père Doguin, la santé est bonne?

—Merci bien, Monsieur le Docteur.

—Vous avez quelque chose pour moi?

—Dame oui, comme tous les jours, des prospectus, des journaux, une lettre.

—Donnez. Je crois que la journée sera chaude. Dites donc à Arthémise qu'elle vous donne un verre de vin blanc.

Le père Doguin ne fit pas répéter deux fois cette invitation et disparut dans la cuisine.

Tout en causant avec l'honnête fonctionnaire, Nergal avait eu soin de s'assurer qu'il n'avait dans son sac aucune correspondance à l'adresse de M. de Monbreuse.

Huit jours se passèrent ainsi.

Le facteur s'était fait une douce habitude de se rafraîchir chaque matin chez le docteur qu'il regardait comme le plus digne homme de toute la contrée.

Cependant la lettre tant espérée n'arrivait pas. Le marquis s'impatientait et Nergal, qui allait chaque jour lui rendre visite était presque aussi exaspéré que lui de ce retard.

Enfin le neuvième jour, Nerval aux aguets sur le bord de la route comme chaque matin aperçut dans le sac du père Doguin une enveloppe portant le timbre de Colombo.

C'était le testament, pas le moindre doute possible à cet égard.

Le docteur eut besoin de toute sa puissance de dissimulation pour dire à l'honnête facteur de son ton le plus indifférent.

—Vous avez quelque chose pour le château, père Doguin?

—Je crois bien que oui, monsieur le docteur.

—Eh bien! donnez-moi cela, et allez vous reposer un moment à la cui-

sine. Tenez voilà justement Arthémise qui vous fait signe.

Sans défiance, Doguin mit dans la main impatiente du docteur, la lettre timbrée de Colombo, en même temps qu'un paquet d'imprimés et de prospectus.

Sans se presser, malgré l'émotion qui l'agitait, il franchit le seuil de l'avenue et s'achemina vers le château tenant toujours à la main le paquet de papiers et la lettre, mais arrivé à une vingtaine de pas de la grille, il glissa prestement la lettre dans la poche intérieure de son veston, non sans s'être assuré, auparavant, d'un rapide coup d'oeil circulaire que personne ne pouvait le voir.

Autour de lui régnait le silence le plus absolu, la solitude la plus complète; dans les vertes ténèbres de l'avenue séculaire, aucune silhouette inquiétante, aucun bruit suspect.

Sûr que personne n'avait pu surprendre son geste, Nergal poursuivit allègrement sa route.

Pourtant il se trompait, quelqu'un l'avait vu.

A un moment donné, une petite tête, aux cheveux ébouriflés et noirs, avait paru au-dessus de la haie de grands buis qui bordait l'avenue à droite et à gauche, deux yeux noirs avaient brillé entre les branches.

Avec ses instincts de petite sauvage Riquita passait souvent des heures entières dans le parc. Son plaisir dès qu'elle était seule était d'enlever bas et bottines de courir pieds nus dans la mousse des sentiers, parmi les amas de feuilles sèches qui font entendre un bruit de soie qu'on froisse; elle s'amusait aussi à répéter, pour son agrément personnel, à l'abri de quelque hallier les danses expressives qui lui avaient valu naguère, tant de taloches

et de coups de baguette de la part de son féroce barnum, le Camisard.

Souvent Nergal rencontrait la petite foraine, soit qu'elle s'amusât à l'espionner soit que le hasard la mît sur son chemin. En habile homme, qui sait que nulle sympathie n'est négligeable, il lui donnait souvent des sous ou des pièces blanches. Elle acceptait, mais en le remerciant d'un petit air dédaigneux et sans jamais consentir à lier conversation avec lui.

Riquita, avec son intelligence précocement mûrie par la misère et les hasards du grand chemin, son talent inné d'observation s'était bien doutée que le docteur faisait quelque chose de mal, pourquoi, sans cela, eût-il jeté autour de lui ce regard inquiet du filou qui va faire son coup.

Pendant elle n'était pas sûre. C'était peut-être bien à lui, après tout, cette lettre qu'il fourrait si vivement dans sa poche. Elle n'en parlerait à personne, mais de son regard vrilleux, elle avait très bien vu qu'il y avait au coin de l'enveloppe un timbre jaune.

Elle nota le détail dans sa mémoire et se garda bien de sortir de sa cachette. Peut-être serait-il utile plus tard à Mlle Eliane que sa petite Riquita eût vu cela. Un timbre jaune, elle ne l'oublierait pas.

Toute préoccupée de cet événement qui faisait travailler sa petite cervelle, lui suggérait mille suppositions bizarres, Riquita se perdit dans l'endroit le plus touffu du parc.

Nergal remit au marquis le reste de son courrier et passa une partie de la matinée à plaisanter avec Eliane dont il essayait de capter l'amitié par toute sorte de flatteries et d'amabilités. En la quittant, il ne manqua pas d'aller serrer la main de l'oncle Fulgence qui, devenu ingambe, s'était replongé

avec ardeur dans les innocentes voluptés de l'horticulture.

C'était par calcul que le docteur avait si longtemps prolongé sa visite. Après les conversations de la matinée les habitants du château auraient certainement oublié ce détail que c'était lui, Nergal qui, ce matin-là avait apporté le courrier, insignifiant détail, pouvant prendre par la suite, une capitale importance.

Enfin il put s'échapper, rentrer chez lui, et dans sa chambre, les verrous tirés il ouvrit la lettre volée: voici ce qu'elle contenait:

Calcuta, 19 mai.

Monsieur le Marquis,

"Je vous écris en hâte pour vous donner confirmation de la dépêche que vous avez dû recevoir. Je suis à l'heure qu'il est en possession du testament de votre aïeul le marquis Robert et j'ai reçu ici un accueil princier de mes petits neveux, les Luckmore-Bonvoisin, qui sont tout à fait des anglo-indiens et plus encore indiens qu'anglais. Ils habitent un véritable palais; ils ont été enchantés de me voir et m'ont remis sans difficulté les précieux papiers que vous savez et qui avaient été pieusement conservés par eux, dans un coin de leurs archives familiales.

"Après bien des hésitations, je me suis décidé à ouvrir l'enveloppe qui renfermait le testament de votre aïeul; si je venais à périr pendant la traversée, il ne faut pas que j'emporte avec moi le secret de la fortune des Monbreuse. Le temps presse, je crois utile de transcrire tout au long le testament du marquis Robert, mais voici le renseignement essen-

“tiel: le trésor est caché dans l’enceinte même du château; vous trouverez les renseignements nécessaires pour le découvrir dans le tome III du “Diable boiteux” de Lesage qui se trouve certainement dans la bibliothèque des Monbreuse-

“Grâce à la lettre que je vous écris j’aurai peut-être le bonheur de vous trouver, lorsque j’arriverai, déjà, peut-être, en possession de la fortune de vos ancêtres.

“Maintenant je ne souhaite plus rien, ma tâche ici-bas est accomplie, j’ai retrouvé le patrimoine des marquis de Monbreuse, et j’ai lavé mes proches du déshonorant soupçon d’avoir pu dépouiller frauduleusement des maîtres qui les avaient comblés de bienfaits. Je puis mourir content.

“En vous priant de me rappeler, au souvenir de M. Fulgence et de Mlle Eliane, à laquelle j’ai pris la liberté de rapporter quelques bijouteries indiennes.

“Veuillez agréer M. le Marquis les salutations respectueuses de votre très dévoué et obéissant serviteur.”

Antoine Bonvoisin.

Nergal relut deux fois cette lettre si touchante dans sa simplicité, puis, haussant les épaules avec un sourire d’homme supérieur, il prit la feuille et l’enveloppe et les jeta dans les cendres de la cheminée.

Alors méthodiquement il frotta une allumette bougie et l’approcha du papier qui prit feu. Immobile et pensif il regarda briller la flamme jusqu’à ce que tout fût consumé et qu’il ne restât plus du papier qu’une sorte de chiffon noir, et fragile où couraient des étincelles pareilles à des insectes de feu.

Alors, il pulvérisa minutieusement ces vestiges, du talon de sa bottine. Ne savait-il pas que grâce à la photographie on reconstitue parfaitement une lettre brûlée?

A l’heure qu’il est, murmura-t-il, après avoir pris cette dernière précaution, il n’y a plus qu’un homme au monde qui connaisse le secret du trésor de Monbreuse et cet homme c’est moi.

Maintenant il lui tardait d’être en possession du fameux tome III. Il se promit d’aller dès le lendemain emprunter à son ami le marquis, le chef-d’œuvre de Lesage.

CHAPITRE V

Le Tome III

Au grand désappointement de Nergal, le roman de Lesage ne se trouva pas dans la bibliothèque.

Après trois jours de recherches infructueuses, le marquis déclara que le “Diable boiteux” n’était pas en sa possession. Il se rappelait pourtant l’avoir lu étant enfant, mais les volumes avaient dû, comme il arrive souvent, être volés ou perdus.

—C’est un petit malheur, conclut-il, puisque vous tenez à lire ce roman, qui n’est pas d’ailleurs le meilleur de l’auteur, j’écrirai à mon libraire de Rouen...

—Inutile, murmura le docteur assez interloqué, je pensais que vous aviez la belle édition ancienne avec les planches gravées par Marillier, mais tant pis, n’y pensons plus...

Nergal dissimulait à grand peine l’amer dépit qu’il ressentait. Le marquis ne put s’empêcher d’être surpris de cette insistance et il se perdit en conjectures sur les raisons que pou-

vait avoir un savant comme le docteur à attacher autant d'importance à la possession d'un pareil volume...

Nergal allait se retirer. Lorsque l'oncle Fulgence qui avait entendu une partie de la conversation, se rappela qu'une quinzaine d'années auparavant, on avait monté au grenier, quelques centaines de volumes encombrants, il n'y avait rien d'impossible à ce que le "Diable boiteux" fût du nombre. Il promit de s'occuper de rechercher le volume dès que le mauvais temps lui donnerait une journée de loisir.

Nergal reprit espoir. Il se reprochait à lui-même de n'avoir pas eu assez de patience.

J'ai montré le bout de l'oreille, songea-t-il, un peu plus perspicaces, ils auraient compris tout de suite, que la possession de ce bouquin a pour moi une importance considérable. Soyons prudent, le résultat final en vaut la peine.

Au fond, il était perplexe, la possession du trésor des Monbreuse qui un moment lui avait paru imminente se reculait dans les brumes du futur comme un fabuleux mirage. Il en arrivait à se repentir d'avoir dépensé tant de temps et tant de peine pour un but qui, de jour en jour, se faisait plus lointain et plus hypothétique.

Le marquis était furieux et désolé de ne pas recevoir la lettre attendue. Au grand amusement de Nergal, il en arrivait presque à maudire le fidèle Antoine.

—Ce vieux naïf, s'écria-t-il, a dû être assez stupide, au dernier moment, pour ne pas oser décacheter le testament, pour ne pas envoyer la lettre qu'annonçait son télégramme. Il nous ruine!...

Nergal lui offrait d'hypocrites consolations, et se hâtait d'aller rejoindre, tantôt Eliane dont il croyait avoir gagné la confiance, tantôt l'oncle Fulgence sur lequel il avait fini par prendre un véritable empire.

Le vieillard voyait toujours en lui l'homme qui l'avait guéri en quelques jours d'un mal que son neveu avait jugé incurable, et peu à peu, il en était venu à le consulter sur toutes les choses importantes.

L'oncle Fulgence lui, ne croyait pas au trésor.

—Voyez-vous, docteur, cette histoire-là j'en ai été bercé tout enfant; on s'est donné une peine inouïe pour aboutir à un résultat sans jamais y parvenir. C'est une jolie légende de famille et c'est tout; voilà la valeur que j'y attache, seulement je ne veux pas faire de peine à mon neveu, ni surtout à Eliane. La croyance, à n'importe quoi, même à un trésor fantastique, est toujours, selon moi, une chose réconfortante.

—Je suis absolument de votre avis, fit hypocritement Nergal, croyez-vous que si moi je n'avais pas eu foi en la science...

—Ah, mon cher monsieur, comme nous nous comprenons, voulez-vous me faire le plaisir de vous offrir une prise.

Et l'oncle Fulgence exhibait sa belle tabatière, Nergal, héroïquement, acceptait une prise, dont les muqueuses nasales lui cuisaient encore une heure après.

—Tenez, dit un jour le vieillard d'un ton confidentiel, il faudrait à ma petite Eliane un mari dans votre genre, vous êtes célèbre, suffisamment riche, dans quelques années vous serez professeur de faculté, tout à fait lancé, vous gagnerez cinquante mille

francs par an. Et je ne parle pas des qualités morales!

Nergal "buvait du lait" il eût embrassé l'oncle Fulgence.

—Si, au contraire, continua le vieillard en ramenant, d'un coup de sécateur un rosier trop exubérant à des sages limites, Eliane épouse son cousin, ils végèteront misérablement avec leurs maigres rentes. Après la lune de miel "réglementaire" ils se détestent; alors qu'il serait si facile à mon neveu d'épouser une héritière. Il y en a de jolies, d'intelligentes, les femmes sans le sou, sont encore plus souvent que les fillettes bien élevées, laides, bêtes et sans cœur. Ecoutez ce que je vous dis, docteur et prenez-en de la graine, je suis un homme d'expérience.

Nergal admirait "in petto" cette sagesse bourgeoise.

—Mais j'abonde dans votre sens, s'écria-t-il avec véhémence, vous avez raison sur tous les points. Il y a longtemps, par exemple, que si, je n'avais pas craint de peiner le marquis votre neveu, j'aurais adressé mes hommages à Mlle Eliane.

—Libre à vous.

—Vous m'y autorisez?

—Je ne vous en empêche point, dit le marquis bonhomme, seulement, notez bien ceci, je ne contredirai jamais Eliane dans ses affections.

—Alors mariez-la à votre neveu.

—Cela ne me plaît guère.

—Au diable le vieux Normand! je ne saurai jamais ce qu'il pense.

Cependant Nergal retint de cet entretien que l'oncle Fulgence ne s'opposerait pas à son mariage avec Eliane si celle-ci était consentante, c'était là une indication précieuse. Il se promit de saisir aux cheveux la première

occasion favorable et de brûler ses vaisseaux.

A côté de hautes et sérieuses qualités il avait un défaut énorme, il était d'une vanité à peine croyable. Il se croyait le plus intelligent, le plus fort, le plus beau des hommes. Les succès remportés aux coolnies et ailleurs sur de faciles beautés, la chance qui avait accompagné jusqu'ici toutes ses entreprises, la gloire qui commençait à auréoler son nom, tout concourait à lui persuader qu'il était irrésistible.

Ce jour-là, l'oncle Fulgence qui se montrait rarement autoritaire, dit brusquement à sa nièce, à la fin du dîner.

—Il faudrait pourtant retrouver ces volumes du "Diable boîteux".

—C'est bien difficile, murmura la jeune fille en souriant.

—Difficile ou non, il le faut. Le docteur Nergal m'a guéri, il paraît tenir à ces bouquins. Il est de la courtoisie la plus élémentaire de les lui offrir. Je t'aiderai demain à fouiller les greniers.

—Mon oncle, dit le marquis avec vivacité, nous les fouillerons ensemble, vous avez absolument raison. Le docteur est un grand savant, un aimable homme qui a toujours cherché à nous être agréable, nous lui trouverons son "Diable boîteux".

—Dussions-nous le faire venir de Rouen! ajouta Eliane d'un petit air décidé.

L'oncle Fulgence n'insista pas, mais le marquis connaissait l'entêtement du bonhomme. Il se promit d'employer l'après-midi du lendemain à une sérieuse exploration des immenses greniers du château.

A la même heure où ses amis se préoccupaient de satisfaire le plus

cher de ses désirs, Nergal en achevant de diner solitairement dans sa salle à manger, se demandait s'il ne ferait pas mieux de ne plus s'occuper du trésor, de retourner à Paris et de se jeter à corps perdu dans la science et dans l'ambition ses seules et réelles vocations.

—Je n'aurai jamais ce fameux volume, se répétait-il, pour la millième fois, —si j'insiste trop—ils devineront. Au fond je me suis embarqué là dans une sottise histoire. Ah! s'il n'y avait pas Eliane...

Elle l'avait ensorcelé par sa simplicité même, par sa douceur, par son manque absolu de coquetterie, son entière franchise.

Il ne pouvait plus maintenant passer une seule journée sans faire une visite et parfois deux aux gens du château. Depuis son arrivée à Berkeville, il n'était pas entré trois fois dans son laboratoire réinstallé par les soins de Jean dans une ancienne remise. L'Allemand vivait en rentier, engraisait à vue d'oeil, donnant juste, à heure fixe, les soins nécessaires aux cultures qui mijotaient dans les étuves à température constante.

—Ce sacré Jean, disait Arthémise en riant, il a une tête de palefrenier.

—Palefrenier de microbes, ajoutait le docteur dans ses jours de gaieté.

Ce matin-là, le lendemain même de son entretien avec l'oncle Fulgence, —Nergal en arrivant au château, tomba en pleine scène. Eliane et son cousin se chamaillaient à propos d'une vieille ivrognesse et voleuse, que le marquis voulait congédier et qu'Eliane apitoyée, voulait garder.

—Tiens, dit la jeune fille, aussi incapable de modérer l'expression de ses sentiments que de les dissimuler, tu n'as pas de coeur! Je te déteste!

M. de Monbreuse sortit en haussant les épaules.

Nergal nageait dans la joie.

—Elle ne l'aime pas, songea-t-il, c'est peut-être là l'occasion espérée.

—Mademoiselle, dit-il, voulez-vous faire un tour dans le parc.

—J'accepte volontiers, j'ai la fièvre, cela me fera du bien de marcher au grand air.

Ils traversèrent lentement le jardin où l'oncle Fulgence s'affairait, vêtu d'un tablier bleu de jardinier, une serpette au côté, un paquet de joncs à la ceinture, Nergal le salua de loin.

Le parc, avec les ombres bleuâtres du sous-bois, ses sentiers d'herbe rousse, où déjà les chataignes et les faïnes craquaient sous les pas, offrait un merveilleux décor. Dans une clairière une Diane chasseresse, couverte de mousses verdoyantes des pieds à la tête, le visage seul, intact, semblait une dame, vêtue à la dernière mode, le torse ganté d'un collant de fourrure.

Eliane et le docteur marchèrent quelque temps en silence.

—Votre mauvaise humeur s'est-elle dissipée, demanda tout à coup Nergal.

—Pas encore, j'en veux à mon cousin.

—Votre futur époux, dit-on?

—La chose n'est pas encore faite.

—Bah! Alors je pose ma candidature.

—Si vous voulez, fit étourdiment la jeune fille.

—Si je le veux, mais c'est le plus cher de mes désirs. Si vous saviez comme je vous aime sans avoir jamais osé vous le dire. Je satisferai vos moindres caprices, je vous ferai riche, heureuse, glorieuse...

Eliane avait plaisanté, ses disputes parfois sérieuses avec son cousin, ne

se terminaient jamais par une brouille. Nergal, lui, s'emballait à fond, si ému qu'il tremblait de tout son corps. La jeune fille s'effraya de ce visage crispé par la passion, des flammes impures que lançaient ces yeux jaunes.

—N'exagérez pas, murmura-t-elle avec un sourire contraint, je ne vous croyais pas si inflammable. Rentrons, il est plus tard que je ne pensais, j'ai oublié de donner des ordres.

—Non, Eliane, s'écria-t-il, les dents serrées, je ne vous laisserai pas partir ainsi, je vous aime, je veux que vous soyez à moi. Votre oncle est tout disposé à notre mariage.

Il avait saisi brutalement les poignets de la jeune fille.

—Je veux que vous me disiez oui ou non!... Je ne vous laisserai pas auparavant; un baiser, un seul baiser, ma belle Eliane... je t'adore.

Elle se dégagea d'une brusque secousse.

—Monsieur, fit-elle en se reculant de quelques pas, très hautaine, vous vous êtes mépris; j'espère qu'en y réfléchissant vous comprendrez ce que votre conduite a de grossier et d'odieux pour ne pas dire plus...

Vive et légère, elle était déjà à l'autre bout du sentier que Nergal demeurerait encore à la même place, honteux et atterré.

Il prit le parti de rentrer piteusement chez lui pour y réfléchir à la manière dont il sortirait de la fausse situation où il s'était imprudemment placé.

Il avait à peine quitté la clairière que Riquita sortait de derrière un buisson et ramassait à terre un objet qu'elle cachait dans son corsage, puis s'enfuyait à toutes jambes dans la direction du château. Pendant sa courte

lutte avec Eliane, Nergal avait laissé tomber de sa poche un carnet et il était parti, si troublé qu'il ne s'était pas aperçu de cette perte. C'était ce carnet dont Riquita venait de s'emparer triomphalement.

Nergal demeura enfermé dans son laboratoire jusqu'à midi. Arthémise entendit les petits cris plaintifs des cobayes sur lesquels il se livrait sans doute à quelque expérience.

Quand il descendit pour déjeuner la bonne lui trouva l'air égaré et comme elle le dit plus tard véritablement "féroce". Ses yeux jaunes fulguraient, sa face était contractée par une fureur contenue: il ne mangea que du bout des dents et but coup sur coup deux ou trois verres d'un violent alcool de gingembre dont il avait pris l'habitude de boire à Java.

—Vous porterez le grand tapis bleu dans le laboratoire, ordonna-t-il à Jean, il y a des taches que je veux faire disparaître.

—Faut-il que je vous aide, demanda l'autre après avoir exécuté l'ordre qu'il venait de recevoir.

—Non, allez vous promener cet après-midi, si bon vous semble, je n'ai pas besoin de vous avant quatre heures.

Jean ainsi congédié, le docteur s'enferma dans son laboratoire et y demeura trois longues heures. Quand il en sortit il avait recouvré son calme habituel. La grosse bonne pensa naïvement qu'il venait de faire quelque découverte importante et que c'était cette préoccupation qui l'avait tant agité, pendant le déjeuner.

—Arthémise, lui dit-il, je vais faire un tour. Il y a dans mon laboratoire une grande caisse carrée que vous direz à Fritz de porter au château dès qu'il rentrera.

—Bien, Monsieur.

—Dites-lui qu'il y fasse grande attention ce sont des cadeaux que j'envoie au marquis de Monbreuse, Jean n'aura qu'à placer la caisse en travers d'une brouette, c'est le moyen le plus simple.

Nergal sortit et descendit vers le village, il allait serrer la main de son ami le cabaretier et bavarder avec les paysans qui tous, ayant lu son nom dans les journaux, lui témoignaient un profond respect.

Encore toute émue de la scène qui avait eu lieu dans le parc, Eliane rejoignit l'oncle Fulgence qu'elle trouvait occupé, près de la serre, à dépoter des boutures de chrysanthèmes — des chrysanthèmes qui devaient donner des fleurs vertes, — une vraie rareté...

—Mon oncle, dit-elle, il ne faut plus recevoir le docteur Nergal, il s'est conduit envers moi comme un homme mal élevé, comme un véritable goujat.

—Je parie qu'il t'a fait la cour?

—Il m'a adressé des déclarations tout à fait inconvenantes, murmura la jeune fille en rougissant. Il m'avait pris les mains, il divaguait, il avait l'air d'un fou!...

—Voilà qui est grave, fit le facétieux bonhomme, j'espère que tu l'as remis en place?

—Et de la belle manière. Il n'y reviendra pas de sitôt. Mais je ne veux pas courir la chance de m'exposer à une seconde scène du même genre, trouve un prétexte pour l'éconduire tout doucement.

—Nous verrons, mais cela est bien ennuyeux. Après tout il t'a fait la cour, c'est qu'il te trouve jolie. Il y a bien des filles de ton âge qui ne peuvent pas en dire autant.

—Il a été jusqu'à me dire que vous ne vous opposeriez pas à un mariage avec lui.

—J'ai peut-être dit cela à la légère, mais c'est le fond de ma pensée. Le docteur a dans la vie, une situation plus solide que ton cousin.

—Mon oncle j'ai envie de vous battre. Je vous l'ai déjà dit cent fois, j'aime mon cousin et je n'aurai pas d'autre mari que lui.

—Le docteur est un maladroit.

—C'est possible, mais je ne veux plus le revoir. Si vous le recevez encore au château, je monterai m'enfermer dans ma chambre chaque fois qu'il viendra.

Eliane quitta son oncle de fort méchante humeur. Décidément tout le monde lui en voulait; jusqu'à Riquita qui avait disparu, partie pour quelque longue promenade en forêt.

Au déjeuner la jeune fille bouda, ne répondit que par monosyllabes aux agaceries de son cousin et aux plaisanteries de son oncle; mais Eliane était naturellement trop affectueuse et aussi trop loyale pour faire longtemps grise mine à ceux qu'elle aimait.

—Tu es toujours fâché? dit-elle au marquis, avec son sourire le plus enjoué.

—Mais non, c'est toi qui n'est pas raisonnable.

—N'en parlons plus. Où vas-tu comme cela?

—Je remonte au grenier. J'ai trouvé des bouquins extraordinaires, les plus curieux sont là-haut.

—Je vais avec toi, je t'aiderai. Et le "Diable boiteux".

—J'ai mis la main dessus du premier coup, le docteur Nergal va être content.

—Il ne l'aura pas, je te défend de le lui donner. Il serait dommage d'être agréable en quoi que ce soit à ce vilain monsieur. Mais, au fait c'est vrai, tu n'es pas au courant.

—Je n'aurais pas cru cela d'un si grand savant.

—Oui peut-être un grand savant et en même temps un affreux goujat, dit-elle en riant, les deux choses ne sont pas incompatibles.

M. de Monbreuse réfléchissait.

—Ecoute, fit-il au bout d'un instant, nous lui enverrons, quand même, ces bouquins qui ne m'offrent à moi aucune espèce d'intérêt, c'est une chose promise. Je suis persuadé qu'après ce qui vient de se passer, le docteur n'osera plus reparaitre au château, ou, du moins qu'il espacera ses visites.

—Il verra avec quel air pincé je le recevrai, avec quelle politesse glaciale je lui parlerai.

Les deux jeunes gens étaient arrivés dans les immenses greniers où depuis des siècles venaient s'accumuler les objets hors d'usage. C'était tout un monde que ces greniers, en cherchant un peu, on y découvrait les choses les plus extraordinaires.

Eliane et son cousin traversèrent une première pièce où s'entassait un invraisemblable bric-à-brac. Une table à perruques, la carcasse d'une robe à paniers, un antique cor de chasse, toute une collection de fusils et d'épieux rouillés étaient amoncelés en désordre avec de vieilles robes de velours et de moire, des tricornes galonnés, des bottes à l'écuyère et des flacons de chimie d'une forme curieuse. Il y avait jusqu'à une tête de baleine rapportée des mers arctiques par un Monbreuse qui avait été marin.

Tout cela était couvert d'une nappe veloutée de poussière grise et des abeilles avaient pénétré par un carreau cassé et s'étaient installées dans une ancienne table de nuit d'acajou ornée de têtes de sphinx.

—Attention aux abeilles, dit le marquis, les volumes sont un peu plus loin.

Ils passèrent avec précaution et entrèrent dans une pièce plus petite où un millier de volumes étaient empilés en forme de cube, comme un tas de briques.

—Voici le "Diable boiteux", dit M. de Monbreuse, en montrant des volumes à reliure de cuir fauve qu'il avait mis de côté sur un guéridon boiteux.

—Je vais regarder les gravures, fit Eliane, le docteur a dit qu'elles étaient superbes.

La jeune fille était occupée à regarder les charmantes illustrations de Marillier, pendant que son cousin attaquait résolument une pile encore intacte, lorsque derrière elle, elle perçut un bruit léger comme ce menu trotinement d'une souris.

Elle se retourna.

Riquita était devant elle, pieds nus et tenant à la main un gros bouquet de fleurs sauvages.

—Je savais bien que je vous trouverais ici, dit en riant la fillette.

—D'où viens-tu, petite coureuse ? As-tu déjeuné au moins ?

—Je viens de manger un morceau à la cuisine.

—Et tu te figures que je te laisserai vagabonder éternellement comme cela ? Quelles déplorables habitudes ! mais je vais changer tout cela.

—Ne me grondez pas, Mademoiselle, dit la petite foraine en se jetant calmement au cou de sa bienfaitrice, je

vous ai apporté un beau bouquet et puis, tenez, j'ai trouvé quelque chose.

Et elle tendit à Eliane le carnet ramassé dans le parc.

— Mais cela appartient au docteur, fit M. de Monbreuse qui s'était approché. Il faut aller le lui reporter tout de suite.

— Oui, mais j'ai préféré vous le montrer avant, j'ai vu quelque chose qui vous intéresse.

— C'est très indiscret ce que tu as fait là. Le docteur a peut-être des secrets qu'il ne veut pas qu'on connaisse. Il a peut-être consigné là, une formule d'une découverte nouvelle.

— Qu'as-tu donc vu qui nous intéresse, demanda Eliane curieusement.

Riquita ouvrit le carnet et fit lire à Eliane et au marquis ces quelques lignes tracées au crayon d'une main fiévreuse.

"Adresse. Monbreuse, Berkeville, France.—Allons périr, fortune retrouvée, indication tome III "Diable boiteux"..."

Eliane et son cousin, se regardèrent stupéfaits d'abord, puis indignés.

Ils avaient tout compris.

— Quel sinistre bandit que ton docteur! s'écria la jeune fille. J'aurais dû m'en douter, Riquita n'a jamais pu le souffrir.

— Une fois, dit la fillette, tenace dans sa rancune, il vous apportait des lettres, et il en a mis une dans sa poche, une avec un timbre jaune. Il croyait que personne ne le voyait, dans l'avenue de marronniers, où il fait presque nuit en plein midi, mais j'étais cachée derrière les grands buis, je l'ai vu comme je vous vois.

M. de Monbreuse et sa cousine échangèrent quelques mots à voix basse.

— Ma petite Riquita, dit Eliane, tu seras bien gentille, d'aller tout de suite reporter cela à M. Nergal, et surtout tu ne lui diras pas que tu nous a prévenus, s'il te questionne tu répondras que tu viens de trouver le carnet il n'y a qu'un instant. Tu as bien compris?

— Oh oui, mademoiselle, il n'y a pas de danger que je dise ce qu'il ne faut pas dire.

— Va et reviens vite.

Riquita, partit légère comme une flèche, enchantée de ce qu'elle venait de faire.

— Nergal est un misérable, dit le marquis une fois seul avec sa cousine, il n'est venu s'installer ici que pour nous dépouiller, mais grâce à Riquita nous pouvons déjouer ses machinations.

— Quand je songe, murmura Eliane frémissante, qu'il n'a tenu qu'à un fil que nous lui envoyions les volumes aujourd'hui même.

— Il faut voir, d'abord, dit M. de Monbreuse très ému, si le tome III renferme bien les indications annoncées.

Tous deux comprenaient la solennité de cette minute. Le cœur de la jeune fille battait à grands coups, pendant que non moins ému, le marquis tournait une à une, d'une main tremblante les pages du livre.

— Rien, dit-il en rejetant le tome III avec découragement. Nous avons été prévenus trop tard, quelqu'un a dû s'emparer des renseignements.

Eliane avait ramassé le bouquin.

— Tu te décourages bien vite, s'écria-t-elle, qui te dit qu'il n'y a pas un papier caché sous la reliure. Tiens donne vite un canif.

L'instant d'après elle décollait avec mille précautions la page de garde.

Bientôt elle mit à jour un carré de parchemin jauni couvert d'une fine écriture. Il avait été intercalé si habilement qu'au toucher il ne faisait aucune épaisseur.

—Victoire! s'écria-t-elle, sans moi tu abandonnais tout. Tiens embrasse-moi, je l'ai bien mérité. Maintenant le reste te regarde, à toi de déchiffrer ce grimoire, où il y a des o à la place des a et des f à la place des s.

—C'est parfaitement lisible, dit-il après avoir jeté un coup d'oeil sur le précieux document, écoute avec attention.

Et il lut lentement, ponctuant chaque phrase:

"Il faut descendre douze toises dans le puits de la cour des écuries. Là, il y a un levier qu'on fera agir, l'eau se retirera. Il faudra ensuite descendre vingt toises. On se trouvera en face d'une poignée de fer qu'on tournera de droite à gauche. Une ouverture se démasquera et on marchera quinze pas dans le couloir ainsi ouvert. Au fond, une petite porte, clouée de cinq clous à tête de diamant. Appuyer en même temps sur le clou du milieu et le clou de gauche, en haut. La porte s'ouvrira et c'est là qu'est le trésor des Monbreuse."

Eliane ouvrait de grands yeux.

—C'est bien compliqué, fit-elle, est-ce que c'est possible!

—Mais oui, s'écria M. de Monbreuse avec feu; je suis sûr que le renseignement est exact, notre aïeul le marquis Robert, s'était beaucoup occupé de sciences avec le duc d'Arqueuil, c'est lui qui a dû imaginer et construire lui-même cet ingénieux mécanisme.

—Alors, murmura-t-elle, moitié en riant, moitié sérieusement, quand allons-nous chercher le trésor?

—Je vais opérer une première reconnaissance dans le puits, dès ce soir, tu feras le guet pendant que je descendrai avec l'échelle de corde à barreaux du gymnase. D'ici à ce soir, je vais chercher les outils nécessaires.

—Bien entendu, pas un mot à l'oncle Fulgence. Il s'est assez moqué de nous au sujet du trésor. C'est du coup qu'il sera obligé de consentir à notre mariage.

—Tu as raison, l'oncle est si bizarre qu'il serait capable d'aller raconter notre secret à son ami Nergal.

—Quant à celui-là il a mérité qu'on lui fasse une bonne blague. Je vais recoller soigneusement la couverture du tome III et le lui envoyer aujourd'hui même, il sera bien attrapé.

M. de Monbreuse serra précieusement le parchemin dans son portefeuille et les deux jeunes gens, riant aux éclats, redescendirent du côté du jardin où l'oncle Fulgence, avec le sérieux d'un homme qui accomplit un acte de la plus haute importance, continuait à dépoter ses chrysanthèmes.

CHAPITRE VI

Le puits mystérieux

Eliane et son cousin étaient encore dans le jardin, lorsqu'ils virent déboucher de l'avenue Jean, poussant gravement devant lui une brouette sur laquelle se trouvait une grande caisse carrée. Le marquis, très intrigué, alla à la rencontre du domestique.

—Qu'est-ce que cela veut dire? pensait-il, je voudrais déjà savoir ce qu'il y a dans cette caisse, ce coquin de Nergal a dû encore machiner quelque chose, seulement il peut faire ce qu'il voudra nous sommes sur la défensive.

Jean ôta poliment sa casquette, il remit la lettre dont il était chargé et

reçut avec de nouvelles salutations le généreux pourboire du marquis, enfin il se retira après avoir déposé la caisse dans le vestibule.

—Méfions-nous, dit Eliane accourue à son tour, il y a peut-être une bombe dans cette grande caisse, je crois Nergal capable de tout.

Le marquis avait parcouru la lettre d'un coup d'oeil.

—Tu te trompes, dit-il en riant, Nergal se gardera bien de nous faire du mal tant qu'il ne saura pas où est le trésor. Il m'écrit une lettre très aimable et qui me ferait peut-être illusion, si je n'avais mon opinion faite sur son compte. Il t'adresse les excuses les plus plates sur sa conduite et jure de se montrer à l'avenir le plus respectueux des hommes. Il met son étrange attitude sur le compte d'une fièvre nerveuse rapportée des colonies, en même temps que sur le charme de ta personne et sur les imprudentes paroles de l'oncle Fulgence. Tout ce qu'il dit paraîtrait, en somme, assez plausible si je ne le connaissais pas comme je le connais depuis que j'ai vu son carnet.

—Mais la caisse?

—Ce sont des cadeaux qu'il t'envoie comme une offrande expiatoire. Il a, paraît-il, reçu du Havre des colis restés en souffrance à la douane et qui renfermaient toutes sortes de bibelots d'Extrême-Orient. Il a choisi dans tout cela ce qu'il supposait le plus capable de te faire plaisir et il y a joint un tapis d'Aubusson qu'il assure provenir du château et qu'il est heureux de restituer à ses légitimes propriétaires.

—Il ne faut pas accepter, dit Eliane, rien de bon ne peut venir de cet homme. Il me répugne et il me fait peur avec ses vilains yeux aunes.

—Il faut accepter au contraire, il n'y a pas le moindre scrupule à avoir avec un pareil individu.

—Comme il te plaira, dit-elle en faisant la moue, puis presque aussitôt, avec le rire clair d'une fillette espiègle et curieuse: "Voyons d'abord si les cadeaux en valent la peine.

La caisse fut déclouée. Elle renfermait des merveilles, choisies parmi les présents offerts à Nergal par les mandarins, et les radjahs et les résidents qu'il avait eu l'occasion de soigner pendant ses voyages.

Des coffrets incrustés de jade et de corail, des brûle-parfums soutenus par de fantastiques dragons chinois, une boîte à hahchich creusée dans une seule opale, une cage tout en nacre où un perroquet eut pu tenir à l'aise furent successivement retirés de la caisse. Eliane, joignant les mains, extasiée.

—Tu n'aurais pas dû me montrer tout cela, fit-elle, je n'aurais pas le courage de refuser de si belles choses.

Il y avait encore des pièces de soie japonaises brodées de fleurs et d'oiseaux, des cuivres roses de Delhi, des cassolettes, des vases. La caisse semblait inépuisable, comme le trésor d'un sultan des contes arabes.

Enfin, tout au fond, M. de Monbreuse trouva le beau tapis d'Aubusson à fond bleu. Eliane battit des mains.

—Ce tapis est superbe, s'écria-t-elle, il va compléter admirablement le meuble de ma chambre, qui est à fond bleu.

Riquita qui était entrée, sans faire de bruit après avoir remis à Arthémise le carnet du docteur, émit ses exclamations adm. att. les à celles d'Eliane.

—Que c'est joli, tout cela, s'écria-t-elle, les yeux brillants de plaisir. Si

j'avais un beau tapis comme celui-là, je danserais dessus toute la journée.

—Je te permettrai d'y danser tant que tu voudras à condition que tu ne passes plus toutes tes journées dans les bois comme une petite sauvage.

Mais déjà, sans plus attendre, Riquita avait déployé le tapis sur le dallage de marbre du vestibule et, légère comme une oiselle, exécutait une des danses de son répertoire forain.

Eliane et le marquis la regardaient faire, amusés, lorsque tout à coup elle poussa un petit cri de douleur.

—Je me suis piquée avec quelque chose, balbutia-t-elle, il y avait une écharde dans la laine du tapis, mais ce n'est rien.

Et elle montrait un imperceptible éclat de bois que ses mains prestes avaient eu vite fait d'arracher de la minuscule écorchure.

—C'est bien fait, dit Eliane, j'ai beau te défendre de marcher pieds nus, il n'y a pas moyen de t'en empêcher.

Ce petit accident fut vite oublié.

Pendant qu'Eliane ravie s'occupait de répartir les bibelots dans les diverses pièces du château, avec l'aide de Riquita, le marquis recolla le plus adroitement possible le tome III du "Diable boiteux" puis il le mit à sécher dans la serre.

Dès que la colle fut suffisamment durcie il chargea un domestique de porter les trois volumes, dont se compose le roman, à M. Nergal avec le billet suivant:

Berkeville, 24 septembre.

"Cher monsieur,

"Eliane, vous pardonne de grand coeur votre excès d'enthousiasme "pour sa personne et vous remercie de

"vos magnifiques présents. Je suis "heureux de vous adresser le "Diable "boiteux" que j'ai eu la chance de dé-"nicher dans le grenier.

"Cordialement à vous".

Monbreuse.

Nergal faillit devenir fou de rage, lorsqu'après l'avoir déchiqueté lambeau par lambeau, il constata que le tome III ne renfermait pas le moindre document. Ce fut sans plus de succès qu'à tout hasard, il lacéra le tome I et le tome II.

—Le marquis se serait-il moqué de moi? grommela-t-il entre ses dents. Tant pis; quoi qu'il arrive, ma vengeance est en marche!

Ce soir-là, dès que l'oncle Fulgence se fut retiré dans sa chambre, Eliane et M. de Monbreuse se dirigèrent mystérieusement vers la cour des écuries. Le marquis prit, sous un hangar où il les avait déposés, un marteau, des tenailles, un ciseau à froid, un flacon de pétrole et un autre d'huile à graisser. Eliane outre une petite lampe électrique, s'était munie de papier de verre et de bandes de toile. M. de Monbreuse avait jugé que tous ces objets lui étaient indispensables dans l'entreprise qu'il allait tenter.

Très émus, les deux jeunes gens allèrent chercher l'échelle de corde dans la remise où elle était rangée et ils constatèrent avec joie qu'elle était aussi longue qu'il le fallait pour atteindre le fond du puits.

Dans le plus grand silence, car on voyait encore de la lumière à la fenêtre de l'oncle Fulgence qui donnait précisément sur la cour des écuries, l'échelle fut solidement assujettie à l'une des branches de fer verticales de la margelle et M. de Monbreuse, la

lanterne électrique fixée à une boutonnière de son gilet, les outils dans ses poches commença lentement à descendre.

Les parois du vieux puits abandonné depuis de longues années étaient tapissées de touffes de capillaire qui répandaient une odeur pénétrante et du fonds il montait une fraîcheur glaciale. Il avait allumé sa lanterne électrique et des nuées de moustiques tourbillonnaient fascinés par la lumière.

En levant la tête, il aperçut le charmant visage d'Eliane anxieusement penchée sur la margelle. La voix de la jeune fille lui parvint répercutés par les échos.

—Surtout, fait bien attention.

—Il n'y a pas de danger.

—As-tu trouvé le levier?

—Non, pas encore, Eliane se tut, M. de Monbreuse s'occupa d'abord d'arracher les plantes parasites qui recouvraient la maçonnerie ce qui n'était pas un mince travail car le puits n'avait pas moins de deux mètres de diamètre.

Enfin sur le fond moisi de vieilles pierres, il distingua une longue trace de rouille, et il ne douta pas un instant qu'il ne se trouvât en présence du bras du levier signalé dans le parchemin.

Il ne se trompait pas, mais le métal en s'oxydant avait fait corps avec la pierre. Quelqu'un de non prévenu eut simplement cru se trouver en présence d'une de ces barres de fer, qu'on rencontre quelquefois perdues dans un bloc de maçonnerie, auquel elles servent à donner plus de solidité.

Au bout d'une heure d'effort, le marquis, en faisant usage du marteau et du ciseau à froid, parvint à dégager le levier de son alvéole, une autre dif-

ficulté se présenta, alors la charnière sur laquelle ouvrait le levier était aussi encroutée que le levier lui-même.

Ce ne fut qu'à grands renfort de papier de verre, de pétrole et d'huile de graissage qu'il parvint à rendre un peu de jeu au mécanisme ankylosé par un siècle d'immobilité et oxydé par l'humidité.

Enfin, il eut la satisfaction, après deux heures d'un rude labeur de pouvoir faire évoluer la barre de fer dans un rayon d'un mètre environ sur son axe. Il répéta cette manoeuvre sept ou huit fois, et il eut l'indicible satisfaction de voir qu'à ses pieds, le niveau de l'eau avait baissé de plusieurs pouces.

Il allait continuer suivant les instructions du parchemin lorsque Eliane toute apeurée lui cria:

—Remonte vite. On vient. Il y a quelqu'un qui nous espionne!...

Le marquis se hâta d'éteindre sa lanterne et de gravir à tâtons les barreaux de l'échelle qu'il cacha promptement dans un coin des écuries en ruines.

—J'ai vu quelqu'un se glisser de notre côté, murmura la jeune fille toute tremblante, faisons le tour par les jardins.

Tous deux se faufilèrent à l'ombre des hautes murailles et se trouvèrent bientôt en sûreté à la porte du vestibule dont le marquis avait la clef.

—Rentre chez toi, dit-il à Eliane, je ne voudrais pas qu'on nous surprenne ensemble à pareille heure. Que s'imaginerait-on.

Les deux jeunes gens échangèrent un furtif baiser et se séparèrent.

M. Monbreuse avait sagement pensé. La porte venait à peine de se refermer derrière Eliane qu'il aperçut l'oncle Fulgence qui accourait de tou-

te la vitesse de ses jambes maigres. Le marquis n'eut que le temps de cacher derrière un massif d'hortensias les outils dont il était chargé et dont il lui eût été difficile d'expliquer l'usage.

—Que fais-tu là? demanda le vieillard d'un ton soupçonneux.

—Je suis descendu prendre le frais, mais vous-même, mon oncle, je vous croyais couché depuis longtemps...

—Il se passe ici d'étranges choses. J'allais m'endormir, quand il m'a semblé entendre un bruit de voix suivi d'un étrange grincement de ferraille dans la vieille cour des écuries. Je me suis levé et je me suis approché de la fenêtre. Sais-tu ce que j'ai vu, j'en ai encore la chair de poule?

—Quoi donc? demanda le marquis en se retenant pour ne pas éclater de rire.

—De la bouche du puits s'échappait une lueur fantastique, et sur la margelle une apparition plaintive était penchée, vêtue d'une sorte de linceul flottant. C'est du puits que partaient les bruits et les voix confuses qui m'avaient réveillé. Je te jure que j'ai eu vraiment peur.

—Il fallait venir me chercher.

—Le premier moment passé, j'ai réfléchi qu'il était honteux pour un vieux soldat d'être aussi poltron, j'ai pris mon revolver d'ordonnance et je suis descendu. Eh bien! quand je suis arrivé dans la cour des écuries, il n'y avait plus personne. J'ai bien vu deux ombres se faufiler du côté du jardin, je leur ai donné la chasse mais elles se sont fondues dans les ténèbres. Que penses-tu de cela toi?

Le marquis riait encore à la pensée que l'oncle Fulgence avait pris le peignoir d'étoffe claire d'Eliane pour le linceul d'un fantôme.

—Je ne sais pas, fit-il hypocritement, j'ai toujours entendu dire que la cour des écuries était hantée.

—C'est vrai et, cela depuis la mort du marquis Robert en 93.

—Ne vous montez pas l'imagination, murmura M. de Monbreuse devenu pensif, demain nous causerons de cela tout à loisir, il est temps d'aller vous reposer. Ne vous occupez plus de cette affaire, je me charge de mettre en fuite tous les fantômes de la cour des écuries, et même les cambrioleurs, s'il y en a.

Tous deux regagnèrent paisiblement leurs chambres; le marquis se trouvant maintenant assez embarrassé pour expliquer de façon vraisemblable les événements de la veille, et il se demandait comment faire pour empêcher l'oncle Fulgence de l'espionner de nouveau.

En proie à ces préoccupations, il dormit mal et se leva de très bonne heure. Il se dirigea aussitôt habillé vers la chambre d'Eliane, il voulait tenir conseil avec la jeune fille avant que l'oncle Fulgence fut descendu et le vieillard était ordinairement assez matinal.

Sur le palier, M. de Monbreuse eut la surprise de rencontrer Eliane elle-même déjà levée; la jeune fille avait les yeux rougis par les larmes et paraissait hors d'elle-même, désolée.

—Riquita est très malade, dit-elle sans donner le temps à son cousin de la questionner. La petite écorchure qu'elle s'était faite hier au pied est devenue une plaie affreuse, de plus le visage de la pauvre enfant s'est couvert de boutons. Je suis très affligée et très inquiète. Viens vite voir ce que c'est.

—Peut-être peu de chose, dit le marquis en s'efforçant de dissimuler son émotion et sa surprise.

Tous deux entrèrent dans la chambre de Riquita, qui était contiguë à celle d'Eliane. La petite malade était si abattue qu'elle ne salua même pas le marquis. Elle tourna vers lui un regard terne et suppliant comme celui d'un animal qui souffre sans pouvoir se plaindre et dont les yeux, seuls, peuvent parler.

Le docteur examina attentivement la plaie du pied qui de même que le visage, couvert de pustules, présentait l'aspect le plus hideux. En une nuit la maladie avait fait des progrès effroyables.

Le marquis fut consterné, quoique habile dans sa profession, il ne connaissait pas le mal dont souffrait Riquita. Jamais, en soignant les paysans du voisinage, il ne s'était trouvé en présence d'une aussi étrange affection.

—Eh bien! demanda Eliane qui attendait anxieuse.

Il baissa la tête, humilié.

—Je ne sais pas ce que c'est que cela. Je l'avoue avec désespoir. Je vais aller consulter le docteur Nergal.

—Je te le défends. Cet homme nous porte malheur, j'aurais dû refuser ses cadeaux, j'avais raison en voulant le faire. C'est en dansant sur le tapis bleu qu'il m'a envoyé que Riquita s'est blessée.

Les paroles d'Eliane furent pour M. de Monbreuse un trait de lumière.

—Je m'explique tout maintenant, s'écria-t-il en pâlisant. Nergal est encore un plus infâme scélérat que je ne me l'étais imaginé. C'est toi qui avais raison, ne touche à rien de ce qu'il t'a envoyé, je vais rouler ce tapis avec les plus grandes précautions et le porter dans mon cabinet. Dans une demi-heure, peut-être aurai-je trou-

vé de quelle maladie est atteinte Riquita.

—Qu'est-ce que cela signifie! murmura Eliane en frissonnant, le docteur Nergal, cet illustre savant ne serait-il qu'un empoisonneur? Ce que tu viens de dire m'épouvante.

Le marquis ne répondit pas.

—Surtout, fit-il en se retirant, n'approche pas de Riquita avant mon retour, et tiens les fenêtres grandes ouvertes. Sa maladie est certainement très contagieuse.

En s'en allant M. de Monbreuse emporta le tapis, sans vouloir que sa cousine appelât un des domestiques pour l'aider.

Une fois dans son cabinet de travail, il alla prendre la collection des brochures publiées par Nergal, il avait la quasi-certitude d'y trouver la description du mal foudroyant dont Riquita avait été frappée.

Il avait deviné juste. En comparant les symptômes qu'il venait d'observer à ceux que décrivait une communication de Nergal publiée deux ans auparavant, il diagnostiqua sans nulle erreur possible que Riquita était atteinte d'une tachydermite rose, une bizarre maladie de peau qui produisait en quelques jours la décomposition du sang et la mort.

La tachydermite rose, spéciale à certaines peuplades de la Nouvelle-Guinée n'est encore connue des médecins européens que par les récits des voyageurs, elle est terriblement contagieuse. Nergal est d'ailleurs le premier qui en ait fait une description complète et qui en ait pratiqué la vaccination.

Le marquis frissonna à la pensée qu'Eliane aurait pu être victime de l'affreuse et lâche vengeance du colonial.

Il faut pourtant que je guérisse Riquita, répétait-il inconsciemment, et il n'y a pas d'autre moyen que de s'adresser à Nergal, qui lui, possède le sérum. Et pourtant si tout cela n'était qu'une horrible coïncidence? On peut convoiter un trésor enfoui depuis cent ans, voler une lettre sans pour cela être un assassin! Il y a des degrés dans l'infamie!...

C'est alors que M. de Monbreuse eut l'idée d'examiner le tapis d'Aubusson avec une grosse loupe.

Il fut effrayé en voyant qu'on avait mêlé à la laine une quantité de fines esquilles de bambou, plus fines que la plus fine aiguille, de celles dont se servent les chinois pour empoisonner leurs ennemis, sans presque laisser de traces.

Cette fois la préméditation était flagrante.

Le marquis était profondément indigné.

—Comment faire? songeait-il en arpentant son cabinet avec une fébrile agitation, mais le temps passait sans qu'il trouvât la solution cherchée.

Il y avait plus d'une heure qu'il était parti et Eliane inquiète ne le voyait pas revenir. Enfin elle se décida à aller voir ce qu'il devenait. Au moment où elle frappa à la porte du cabinet de travail, il venait seulement, de trouver la bonne idée si impatiemment attendue.

—Je sauverai Riquita et je réduirai Nergal à l'impuissance, dit-il à sa cousine en lui ouvrant, mais pour cela il est nécessaire que tu m'aides. Entre, je vais t'expliquer mon plan, il faut que nous l'étudions ensemble.

Ils discutèrent longtemps, mais quand ils furent enfin d'accord Eliane

paraissait consolée, ou, du moins, pleine d'espoir.

Ce jour-là, Eliane ne parut pas au déjeuner et M. de Monbreuse dit à l'oncle Fulgence, encore mal remis de l'émotion que lui avait causé les fantômes, que Eliane était malade.

—Je ferai appeler le docteur Nergal, ajouta-t-il.

—Tu ne feras pas mal, répliqua le vieillard d'un ton bourru. Il en sait plus long que toi, celui-là.

Le marquis ne releva pas cette réflexion désobligeante, il avala en hâte quelques bouchées et se hâta de quitter la table.

CHAPITRE VII

Epilogue

Assis à sa place favorite à la fenêtre qui donnait sur la grande route, Nergal fumait un cigare d'un air soucieux. Il était si absorbé dans ses pensées qu'il n'entendit pas venir le marquis de Monbreuse qui venait de sortir par la grille de l'avenue. Il ne put réprimer un tressaillement de surprise en apercevant le jeune homme à quelques pas à peine de la fenêtre, mais il domina promptement cette émotion et saluant courtoisement le visiteur, il le pria d'entrer.

—Impossible, répondit Monbreuse d'un air contraint, je vais faire un accouchement à l'autre bout du village. Je suis pressé, mais vous me ferez grand plaisir en allant voir Eliane, elle est malade depuis ce matin et je ne sais ce qu'elle a.

Nergal eut un sourire de haine satisfait—quel genre de maladie, demanda-t-il hypocritement.

—Une affection cutanée, comme je n'en ai jamais vu. Elle a peur de res-

ter défigurée, comme par la petite vérole, et je vous avoue franchement, que je ne sais quoi lui ordonner. J'espère que vous serez plus habile que moi.

—J'y vais à l'instant même, s'écria Nergal enchanté de n'avoir pas le marquis pour témoin de son entrevue avec la malade.

—Alors au revoir docteur.

S'il eut été moins distrait, Nergal se fût aperçu que M. de Monbreuse le regardait avec une répugnance qu'il n'arrivait pas à dissimuler, et qu'il le quittait en hâte, en évitant de lui serrer la main.

Le marquis ne se rendait nullement au village; à cent pas de la maison du docteur, il prit un chemin de traverse et courant de toute la vitesse de ses jambes, il rentra au château, bien avant que son ennemi qui avait pris le temps de faire un bout de toilette, y fut encore arrivé.

Nergal suivit tout pensif l'avenue de marronniers, il éprouvait au moment de se trouver en face d'Eliane une singulière appréhension; il alla saluer l'oncle Fulgence qu'il apercevait au milieu d'une plate bande d'azalées. Le vieillard fut charmé de le voir.

—Vous avez bien fait de venir, dit-il cordialement, il se passe ici des choses...

—La maladie de Mlle Eliane.

—Ce n'est pas cela, mais si vous saviez ce qui m'est arrivé la nuit dernière.

Et il recommença pour la dixième fois le récit des fantastiques apparitions dont la cour des écuries avait été le théâtre. Nergal l'écouta avec une attention profonde et se garda bien de l'interrompre; à travers les bavarda-

ges du bonhomme, il entrevoyait une partie de la vérité.

—Evidemment, se dit-il, par un moyen que je ne connais pas, le marquis a dû avoir communication du document, le hasard a dû le mettre sur la voie, il a deviné ce qu'il ne savait pas. Il est certain que le trésor doit se trouver du côté des écuries, peut-être même dans le puits.

Il se rappelait avoir traversé, lors de sa première visite au château, la majestueuse cour entourée d'arcades au centre de laquelle s'érigéait le puits monumental avec l'irréelle végétation de fer qui s'arrondissait en berceau au-dessus de sa margelle.

—Voulez-vous que je vous accompagne près d'Eliane, proposa le vieillard.

—Inutile, je sais où se trouve sa chambre, je préfère être seul avec la malade.

—Comme il vous plaira.

L'oncle Fulgence retourna à ses fleurs, pendant que Nergal encore sous l'impression de ce qu'il venait d'apprendre, montait délibérément à la chambre d'Eliane.

Il frappa, une voix affaiblie lui cria d'entrer.

Quoiqu'il s'attendit presque à ce qu'il allait voir, il demeura une seconde épouvanté de son oeuvre, Eliane étendue dans un fauteuil, placé lui-même sur le fameux tapis bleu, offrait un visage couvert de pustules bleuâtres, marbré de plaques roses. De sa radieuse beauté, rien ne subsistait plus. Nergal fut étonné de la rapidité avec laquelle en une seule nuit, le microbe de la tachydermite rose—il en reconnaissait les stigmates caractéristiques—avait étendu ses ravages.

— Guérissez-moi! murmura-t-elle d'une voix qui se faisait suppliante.

— Non, dit-il durement.

— Vous ne connaissez pas ma maladie?

— Je la connais, et cela d'autant mieux, ajouta-t-il en ricanant, que c'est moi qui vous l'ai donnée.

— Vous? fit-elle avec un mouvement de terreur.

— Oui, vous m'avez méprisé, vous vous êtes moquée de moi, je me venge, et vous voyez que la vengeance n'a pas suivi de longtemps l'insulte. Maintenant, vous êtes en mon pouvoir, il dépend de moi de vous tuer ou de vous rendre la santé et la beauté. Sauf moi, nulle puissance humaine ne peut vous sauver. Vous auriez la tête placée sous le couperet de la guillotine que vous ne seriez pas plus en danger qu'en ce moment.

— Grâce! Ne me laissez pas mourir! balbutia-t-elle d'une voix éteinte.

— J'y consens, mais avant de venir ici, j'ai réfléchi à ce que je vous demanderais en échange de votre vie.

— Que voulez-vous, misérable?

— Ne me parlez pas sur ce ton, ou je m'en vais et vous savez bien que ce n'est pas votre cousin, votre fiancé, votre ami qui est capable de le faire, il est trop ignorant pour cela.

— Je vous défends de dire du mal de M. de Monbreuse! s'écria la jeune fille avec une énergie dont Nergal fut étonné.

— C'est bien, ricana-t-il, revenons à notre affaire. Voici mes conditions, d'abord, une fois guérie, vous m'épouserez.

— Jamais.

— Alors inutile de vous dire la seconde condition, je vous laisse.

Et il se leva et se dirigea vers la porte.

— Dites toujours, murmura Eliane avec accablement.

— Je veux que vous me révéliez tout ce qui concerne le secret du trésor.

Eliane se redressa épouvantée.

— Qui vous a dit cela? balbutia-t-elle.

— Qu'importe, puisque je sais presque tout. Je suis aussi bien informé que vous. C'est dans le tome III du "Diable boiteux" que vous avez trouvé le document qui vous a désigné le puits de la cour des écuries. Est-ce bien cela?

Eliane demeura silencieuse et ferma les yeux.

— Vous refusez?

Même silence.

— Elle a dû s'évanouir, grommela-t-il entre ses dents, c'est bien fait pour elle.

Et il s'avança vers la jeune fille.

Il se penchait vers elle, lorsqu'il se sentit saisi à l'improviste par une poigne de fer qui lui serrait le cou à l'étrangler.

C'était M. de Monbreuse qui brusquement s'était élancé de derrière la draperie d'où il avait—en rongeant son frein—assisté à toute cette scène, convenue d'avance entre lui et Eliane.

— Ne bougez pas, dit froidement le marquis, en appuyant le canon d'un browning sur la tempe du misérable ou je vous donne ma parole d'honneur que je vous brûle la cervelle.

— C'est un guet-à-pens! râla Nergal à demi étranglé. Lâchez-moi!

Monbreuse le lâcha avec un geste de dégoût, mais sans cesser de tenir son arme braquée à deux pouces du crâne de son ennemi. Nergal aspira l'air avec force, puis tout à coup eût un ricanement ignoble, le rire sinistre des hyènes qu'on entend certaines nuits

dans les cimetières arabes, proches du désert. Le marquis crut que Nergal devenait fou.

—Vous m'avez tendu un piège et vous vous croyez le plus fort, gouail-la-t-il, vous êtes dans l'erreur, j'avais prévu le cas. Vous pouvez me menacer, me dénoncer, me tuer même aucune considération ne me forcera à soigner Eliane, si on n'accepte pas les conditions que j'ai posées, même sous le canon de votre revolver, c'est moi qui suis le maître de la situation!

Le marquis eut un geste dédaigneux et montrant la jeune fille à Nergal, il lui dit avec une amère ironie.

—La guérison s'est opérée sans vous!

Nergal demeura frappé de stupeur en apercevant Eliane aussi rose, aussi fraîche, aussi gracieuse qu'elle n'avait jamais été.

Pendant qu'il se débattait dans sa courte lutte avec le marquis, la jeune fille avait rapidement passé sur son visage une serviette humide et fait disparaître le savant maquillage qui dans la pénombre de la chambre avait fait illusion à Nergal. C'était cette mise en scène que les deux jeunes gens avaient minutieusement préparée le matin.

Le docteur maintenant baissait la tête atterré et honteux.

Cette comédie était nécessaire pour démasquer le misérable que vous êtes. Sachez que je suis au courant de tous vos méfaits sans oublier le télégramme intercepté et la lettre volée, sans oublier votre tentative d'empoisonnement qui a malheureusement fait une victime... La pauvre Riquita.

—Et vous comptez sur moi pour la guérir, ricana le misérable, vous vous êtes lourdement trompé.

—En ce cas je vais vous livrer à la justice.

—Faites ce que vous voudrez je m'en moque.

Le marquis était exaspéré.

—C'est prendre trop de ménagements envers ce bandit, murmura-t-il.

Et, au moment où Nergal s'y attendait le moins, il l'abattit d'un coup de poing, lui mit un genou sur la poitrine et le garotta solidement.

Nergal se tordait dans les liens, grinçant des dents l'écume à la bouche, il vomissait d'ignobles injures.

—Si vous ne vous taisez pas, je vous baillonne, dit froidement M. de Monbreuse, et sans se soucier des protestations du bandit, il le fouilla méticuleusement. Dans la poche intérieure du veston, il trouva un flacon de verre bleu et une seringue à injections hypodermiques.

—Je m'en doutais, s'écria-t-il triomphalement, le drôle se croyait tellement sûr du succès qu'il a apporté le sérum de la tachydermite rose, je vais immédiatement vacciner Riquita, elle sera hors de danger dans deux jours.

—Vous ne connaissez pas les doses, ni le manuel opératoire, dit humblement le prisonnier.

—Mille pardons, docteur, raila M. de Monbreuse, votre savante brochure les indique fort exactement. Mais pour plus de sûreté, je vais vous garder ici, sous clef, jusqu'à ce que Riquita soit guérie. Si par malheur pour vous, elle venait à succomber, je vous donne ma parole d'honneur, que je vous mets une balle dans la peau comme à un chien enragé. Si elle s'en tire, je vous laisse la permission d'aller vous faire prendre ailleurs, à condition bien entendu que vous débar-

rassiez le pays de votre présence dans le délai le plus bref. Vous comprenez, n'est-ce pas, que vous avez tout intérêt à vous montrer docile.

Sans cesser de le tenir en respect avec son browning M. de Monbreuse débarrassa le captif de ses liens, et celui-ci se laissa conduire sans résistance jusqu'à une petite chambre à la fenêtre munie de solides barreaux, où il l'enferma à double tour.

Un peu plus tard, il vint lui-même lui apporter à manger et il n'oublia pas de faire prévenir Arthémise que son maître ne rentrerait sans doute que le lendemain ou peut-être même plus tard encore.

Les injections de sérum soulagèrent immédiatement la petite malade et lui procurèrent un bienfaisant sommeil.

M. de Monbreuse jugea inutile de mettre l'oncle Fulgence au courant de ce drame intime. Il fut convenu qu'on lui laisserait croire jusqu'au lendemain qu'Eliane était encore souffrante et que le docteur Nergal par dévouement restait à la veiller, dans l'isolement le plus strict.

Débarrassés de leur préoccupation la plus grave, Eliane et son cousin, résolurent de tenter dès le premier soir une seconde expédition au puits de la cour des écuries. Le plus difficile était d'endormir la vigilance tracassière de l'oncle Fulgence.

— Pourquoi ne pas remettre notre expédition à plus tard ? dit Eliane.

— Ce n'est pas mon avis. Le mystère est déjà presque éventé, attendre s'est s'exposer à être devancé. Nergal a tout deviné, grâce au bavardage de l'oncle, et, Nergal a peut-être des complices. Une affaire aussi importante ne souffre pas de retard, étant

donné surtout que le plus difficile de la besogne est accompli.

— Mais l'oncle Fulgence ?

— Je crois avoir trouvé le moyen de nous en débarrasser ce soir, il m'a précisément demandé tantôt quelque chose pour apaiser ses douleurs névralgiques, je vais lui donner après le dîner une potion calmante qui lui fera faire un bon somme. De cette façon nous pourrons opérer en toute tranquillité.

Ce programme fut suivi de point en point.

Vers neuf heures l'oncle Fulgence se retira, en emportant sa potion. Eliane et M. de Monbreuse firent immédiatement leurs préparatifs pour une seconde descente dans le puits.

Instruit par une première expérience le marquis ne fit usage de sa lanterne que juste autant qu'il était nécessaire. Dès qu'il eut retrouvé le bras de levier il éteignit toute lumière et commença à pomper vigoureusement. Au bout d'un quart d'heure de travail, l'eau du puits avait baissé de plus d'un pied. Eliane aux aguets accoudée à la margelle faisait bonne garde.

Pendant que les deux jeunes gens poursuivaient avec courage l'oeuvre qui devait les remettre en possession de leur futur patrimoine, Nergal se promenait rageusement de long en large dans la chambre qui lui tenait lieu de prison, pareil à un tigre en cage.

Il s'était tout d'abord rendu compte qu'une évasion était impossible, les barreaux de l'étroite fenêtre étaient gros comme le poignet et la massive porte de chêne aux ferrures gothiques eût demandé pour être enfoncée plusieurs heures de travail et de bons outils.

Furieux, le docteur s'abandonnait aux plus amères réflexions. Pour comble d'humiliation on ne lui avait laissé aucune lumière, il était en pleines ténèbres, comme un criminel dans son cachot, mais tout à coup la lune se dégagea de derrière les nuages, se reflétant sur les panneaux luisants d'un lourd bahut de la Renaissance.

Nergal demeura immobile, retenant son souffle, de l'autre côté du vieux meuble, il avait distingué un bruit confus de pas et de voix. Puis il réfléchit.

Les murailles ont quatre pieds d'épaisseur, si j'entends aussi bien ce qui se passe dans la pièce voisine, c'est que derrière le bahut, il y a une communication quelconque. Le contraire est impossible.

Sans plus attendre il saisit le bahut à pleins bras et le traînant, le poussant, il parvint la sueur au front à lui faire quitter la place qu'il occupait.

Il avait deviné juste, le meuble massif marquait une porte condamnée et par le trou d'une serrure un mince filet de lumière passait.

Il colla son oeil au trou de la serrure et après quelques essais infructueux, il put distinguer l'oncle Fulgence lui-même.

A la lueur d'un vieux carcel, le bonhomme lisait un traité de jardinage près duquel étaient posés un grand flacon de verre bleu et une tasse avec une petite cuiller.

Sans hésiter le docteur frappa trois petits coups à la porte condamnée ; l'oncle Fulgence s'était levé de son fauteuil avec une réelle épouvante.

—Qui est là, demanda-t-il d'une voix étranglée.

—C'est moi, le docteur Nergal, n'ayez pas peur.

—Je vous croyais au chevet de ma nièce Eliane.

Cette phrase prouvait à Nergal que le bonhomme n'était au courant de rien, en une seconde, il échafauda là-dessus tout un plan.

—Je la quitte, répondit-il, on m'a assigné la chambre où je me rouve, mais je ne sais qui, un domesique sans doute, m'a enfermé à clef. Vous seriez aimable de venir me délivrer.

—Mais comment donc, cher docteur, à l'instant même.

Le marquis avait laissé la clef dans la serrure à l'extérieur, le vieillard n'eût donc aucune peine à ouvrir. Il serra la main du docteur avec effusion.

—Drôle d'aventure que la vôtre fit-il, mon neveu et ma nièce sont des écervelés, ils n'en font jamais d'autres, et d'abord, ils auraient pu vous donner une chambre un peu plus confortable que celle-ci, venez dans la mienne, nous y serons mieux pour causer.

Nergal n'en demandait pas davantage. Il écouta patiemment les bavardages du bonhomme et de nouveau il le questionna sur les apparitions fantastiques de la cour des écuries.

Le bonhomme ne se fit pas prier pour recommencer son récit et attirant son interlocuteur près de la fenêtre.

—Tenez, dit-il, c'est ici que j'étais placé...

Il n'acheva pas, au moment même où il parlait une vive lueur s'était échappée de la bouche du puits, montrant une ombre blanche penchée sur la margelle, puis la lueur avait disparu. Nergal lui aussi avait parfaitement vu.

—C'est effrayant! murmura le vieillard, cette fois vous êtes témoin que je n'ai rien inventé.

—C'est, en effet assez étrange, mais voulez-vous que je vous fasse une proposition? Allons ensemble à la chasse aux revenants. Je vous dirai moi que je n'y crois pas et surtout n'oubliez pas votre revolver.

—Eh bien! soit. Je veux en avoir le cœur net, mais, auparavant, il faut que je prenne ma potion.

Nergal arracha le flacon des mains de l'oncle Fulgence qui allait en verser le contenu dans sa tasse et le flaira.

—Ça, fit-il, c'est du chloral, un soporifique violent, si vous en prenez, vous allez ronfler dans cinq minutes. Vous boirez votre potion en revenant.

—Parbleu, fit le vieillard, qui regardait le docteur comme un oracle en toutes choses, vous avez parfaitement raison. Je prends mon revolver et je vous suis.

Ils descendirent et se faufilèrent avec précaution le long des murailles en ruines de l'immense cour, puis arrivés à un angle sombre à cinquante pas du puits, ils demeurèrent immobiles et regardèrent.

Dans l'ombre penchée sur la margelle, Nergal, dont la vue était de beaucoup meilleure que celle de l'oncle Fulgence, avait facilement reconnu Eliane, mais il garda cette découverte pour lui.

—Tirez donc, dit-il à l'oreille du vieillard. Nous serons fixés tout de suite.

Docilement l'oncle Fulgence mit en joue l'apparition, mais tout à coup une silhouette parut au-dessous de la margelle du puits et après un geste que le vieillard ne put voir se perdit dans les décombres.

—Tirez donc, répéta Nergal avec rage.

L'oncle Fulgence allait appuyer sur la gâchette quand l'apparition se retourna, la lune éclaira en plein son visage.

—Ma nièce! s'écria le bonhomme épouvanté à la pensée du crime qu'il avait failli commettre.

Nergal déjà s'enfuyait de toute la vitesse de ses jambes en ricanant dans les ténèbres.

Voici ce qui s'était passé.

Après avoir complètement asséché l'eau M. de Monbreuse avait trouvé la plaque de fer, avait suivi le couloir de quinze pas et ouvert sans difficulté la porte aux cinq clous à tête de diamant. Derrière cette porte, il y avait une niche profonde creusée dans le roc même, sur lequel avaient été établies les fondations du château. Sur l'entablement de la niche, le marquis ne vit qu'un coffret d'acier bruni de médiocre dimension.

Il éprouva d'abord une cruelle déception, il avait cru qu'une cachette si ingénieusement machinée devait renfermer des monceaux d'or et, qu'allait-il trouver, sans doute des bijoux d'autrefois, d'une valeur bien inférieure à ce qu'il avait espéré.

D'une main mal assurée, il fit tourner la clef qui se trouvait sur la serrure, et il ouvrit le coffret.

Il recula ébloui.

Arrachés aux ténèbres séculaires par la lueur de la lanterne électrique, des diamants d'une eau incomparable, des rubis et des émeraudes d'une prodigieuse grosseur, lançaient leurs feux chatoyants de toutes les couleurs du prisme. Il y en avait là pour des millions.

Jugeant sans doute, l'or trop encombrant, le marquis Robert avait mis en pierres précieuses sa colossale fortune.

Ivre de joie, sans même songer à refermer la porte du souterrain, M. de Monbreuse s'élança. Tenant sous le bras le bienheureux coffret, il escadala les barreaux de l'échelle avec la légèreté d'un acrobate.

Parvenu au sommet, avant d'enjamber la margelle, il donna le coffret à Eliane.

—Prends! s'écria-t-il avec enthousiasme, je te rapporte la fortune des Monbreuse!

La jeune fille obéit, mais elle paraissait effrayée.

—On nous épie, murmura-t-elle, j'ai reconnu l'oncle Fulgence et je crois qu'il m'a vue, il ne faut pas qu'il te trouve avec moi. Prends ce coffret et sauve-toi, sans te laisser voir.

Le marquis comprit qu'Eliane avait raison et disparut dans la direction du jardin. Son premier soin une fois rentré au château, fut d'aller mettre en sûreté son trésor dans le coffre-fort de son cabinet de travail.

Cette précaution prise, il se hâta de redescendre, il voulait retrouver Eliane et, si elle n'avait pas encore cru devoir le faire, annoncer à l'oncle Fulgence la grande nouvelle. Maintenant que le résultat était acquis tout mystère était désormais inutile.

Sûr, maintenant d'épouser sa cousine, le cœur débordant de joie, M. de Monbreuse retourna lentement vers la cour des écuries. Il n'eût pas été aussi tranquille s'il eût pu se douter que Nergal, grâce l'inconsciente complicité du bonhomme Fulgence avait réussi à prendre la clef des champs.

Le marquis savait que l'intelligence et le sang-froid du docteur faisaient de lui un redoutable adversaire, mais il ne soupçonnait pas encore de quoi était capable un pareil bandit réduit aux abois.

Nergal, en apercevant Eliane, avait pris la fuite, mais il n'alla pas plus loin que le premier coin obscur des écuries en ruine qui lui parut propre à lui servir de cachette. De là il vit Eliane et l'oncle Fulgence remonter vers le château en discutant avec animation. L'immense cour était redevenue silencieuse et déserte.

Nergal, persuadé que personne maintenant ne viendrait le déranger, alla droit au puits et tout d'abord aperçut l'échelle de corde encore fixée au montant de fer.

—Je suis volé, s'écria-t-il avec rage.

Puis il réfléchit. Peut-être qu'Eliane et le marquis dérangés dans leur travail, n'avaient pas été jusqu'au bout de leurs recherches; peut-être arrivait-il juste à point pour recueillir le fruit de leurs peines. Il y avait une chance sur deux qu'il eût deviné juste.

Sans hésitation, il enjamba la margelle et se mit en devoir de descendre.

Arrivé au fond du puits qu'il s'étonna de trouver parfaitement sec, il alluma la bougie dont il s'était muni chez l'oncle Fulgence et trouva sans peine l'entrée du couloir de quinze pas, laissée ouverte par le marquis et qu'il referma. Haletant d'émotion, il arriva à la niche, et reprit espoir en déchiffrant sous le salpêtre qui la couvrait de blancs flocons, l'inscription suivante gravée dans le roc et que le marquis tout à la contemplation du coffret, n'avait même pas aperçue. "C'est icy le trésor des Monbreuse".

Avec une fiévreuse ardeur, il ausculta le sol, palpa les murs, les fit sonner sous les clous de ses souliers, cherchant une cachette qui n'existait pas.

Il ne s'interrompit de cette occupation qu'en entendant un bruit réguliè-

rement rythmé au-dessus de sa tête, un bruit étrange semblable à celui que fait le piston d'une machine et qu'amplifiait encore l'écho du souterrain.

Il écouta anxieusement.

Tout à coup le bruit cessa et il y eut pendant une minute un grondement sourd comme celui que ferait un torrent souterrain. Mais ce bruit, comme le premier, cessa très vite.

Un funèbre silence régna au milieu duquel Nergal entendait son cœur battre à grands coups sourds dans sa poitrine.

Une minute longue comme un siècle s'écoula. L'air devenait irrespirable, la bougie ne jetait plus qu'une lueur rougeâtre. Nergal sentit l'épouvante le gagner.

Il alla vers la porte du couloir, il lui fut impossible de l'ouvrir.

—Au secours Eliane! Monbreuse! hurla-t-il. Pardon, ayez pitié de moi!

Ses appels désespérés demeuraient sans écho. Déjà, dans cet étroit espace privé de communication avec l'air extérieur, l'asphyxie commençait à faire son oeuvre. La poitrine haletante du misérable se soulevait dans une aspiration éperdue, ses oreilles tintaient et son visage se violait.

Il roula sur le sol, en jetant un suprême cri d'appel, un cri qui ne parvint à nulle oreille humaine, sous les quinze pieds d'eau qui recouvraient maintenant la cachette du marquis Robert.

En effet, M. de Monbreuse en arrivant dans la cour des écuries peu d'instants après que Nergal eut commencé à descendre, aperçut l'échelle encore en place et se souvint brusque-

ment qu'il avait laissé le puits à sec et les deux portes ouvertes.

—Il faut remettre toutes choses en l'état, songea-t-il, cette cachette peut encore avoir son utilité, puis il ne faut pas qu'on puisse soupçonner dans le pays que j'ai retrouvé le trésor de mon aïeul...

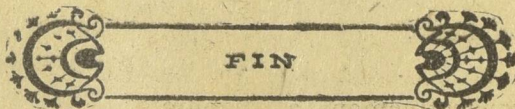
Le marquis redescendit donc au fonds du puits. Il ne s'étonna pas de trouver fermée la porte du couloir qu'il croyait avoir laissée ouverte, pendant qu'il l'avait poussé par distraction il se mit aussitôt à manoeuvrer le levier.

La manoeuvre destinée à opérer l'assèchement avait été très longue, M. de Monbreuse demeura stupéfait en voyant qu'après avoir appuyé deux ou trois fois, l'eau reprenait son ancien niveau avec la rapidité d'un torrent impétueux. Il n'eut que le temps d'escalader les degrés pour ne pas être mouillé jusqu'à la ceinture.

C'était le choc du levier et le grondement des eaux que le misérable Nergal avait entendu du fond du souterrain dont il ne devait plus sortir.

On fit de longues et minutieuses enquêtes pour savoir ce qu'était devenu le docteur, mais il fut impossible de recueillir sur son compte le moindre renseignement.

Ce ne fut que bien des années après que M. de Monbreuse devenu l'heureux époux d'Eliane eût la curiosité de visiter la cachette. Il remonta pâle d'horreur. Près de la porte du couloir, il avait trouvé le cadavre desséché et hideusement contusionné du misérable docteur. Jamais il ne fit part à personne de cette lugubre découverte.



LA VIANDE DE CHEVAL

Pour obvier à la crise du boeuf, qui peut fort bien éclater en Amérique à une époque plus ou moins rapprochée, les Européens se sont habitués à manger la viande de certains animaux dont la consommation est impossible au Canada à l'heure qu'il est, à cause de certains préjugés enfantins.

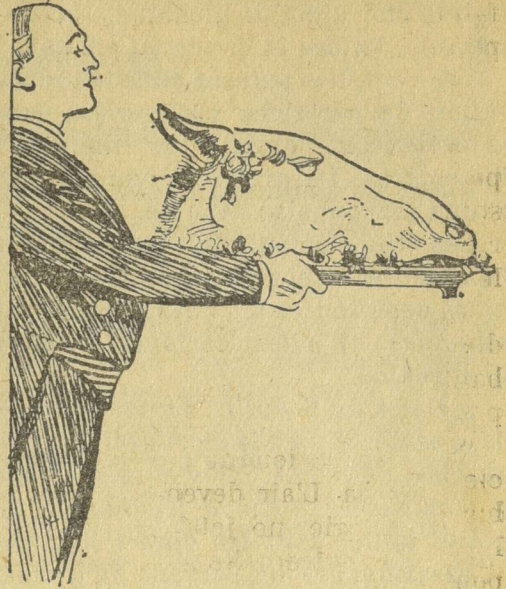
Le Vieux Monde, poussé par la nécessité, a si bien surmonté cette répugnance instinctive que nous rencontrons ici, qu'il mange actuellement des milliers de chevaux, de mulets et de chèvres par année. Ces bêtes sont vendues aux abattoirs municipaux qui les tuent, les débitent et les livrent aux boucheries chevalines autorisées par les gouvernements à faire la vente de ces viandes.

Alors qu'à Montréal, le cheval, le mulet, la chèvre, voire même le lapin, sont regardés comme des animaux in mangeables, en France, pays des gourmets, on savoure ces rôtis avec délices.

Dans la Rome des Empereurs, les patriciens se faisaient servir à leurs banquets le mets le plus recherché... le rôti braisé d'âne!

Huits cents boucheries en France débitent de la viande chevaline seulement. A Paris, 60,000 chevaux sont abattus chaque année et nombre de baudets et de mules contre 300,000 têtes de boeufs.

L'Allemagne consomme près de 150,000 chevaux annuellement et 500,000 chèvres comparativement à



3,500,000 bêtes à cornes, 16,000,000 de porcs et 2,000,000 de moutons.

En outre, le chevreau et la chèvre sont servis communément sur les tables du Portugal et de l'Espagne.

Les saucisses de chevaux sont vendues de l'Angleterre à l'Algérie, des milliers de caisses de cette préparation étant expédiées des ateliers d'emballage situés près des abattoirs de Paris.

En Espagne, un comité de savants et d'hygiénistes a entrepris une campagne pour y introduire l'hippophagie — consommation de la viande de cheval — dans l'espoir de donner une nouvelle vigueur à ce peuple décadent.

Les établissements de charité de la capitale française distribuent chaque jour 1,6000 livres de cette viande aux hôpitaux et asiles. Son prix peu élevé la rend accessible aux indigents malades qui la mangent pour ses propriétés toniques que ne possède aucune autre viande et qui sont telles que des pharmaciens imminents en ont fait des médicaments excellents contre l'anémie.

Que ne fait-on pas d'ailleurs avec la viande chevaline, hygiénique, reconstituante, tendre et douce au palais?

Les cervelles entrent dans la préparation de certaines pâtisseries, dans le "volauvent" et dans les "timbales" financières. La graisse décantée sert à une mayonnaise réputée.

Les tripes constituent les fameuses "andouilles" qui se vendent abondamment dans toutes les charcuteries parisiennes et chez certains épiciers montréalais.

Mêlée à du boeuf et du porc ou utilisée seule, la viande de cheval fait une saucisse délicieuse. Il y a même dans le commerce un cheval particulier, de petite taille, dont les chairs hachées et assaisonnées ne servent qu'à cela. Hachées plus menu, on en fabrique des rillettes.

Ces produits se vendent dans les boutiques les plus achalandées de Belgique et de France sous le nom de "saucisses d'Arles" ou "de Lorraine".

C'est dans les périodes de siège que vint pour la première fois aux habitants des villes attaquées l'idée de manger le cheval. Durant les guerres de la première république française et de l'empire et au cours de l'occupation de Paris par les Allemands en 1870, les soldats et les civils n'eurent pas d'autre nourriture. Des rats d'égouts furent même mangés avec plaisir à cette époque.

Cette viande est saine parce que le cheval est herbivore et grand buveur d'eau fraîche et pure. Les statistiques démontrent qu'un seul cheval sur 10,000 est atteint de tuberculose et que pour cette raison sa viande, mangée même crue, ne peut transmettre aucune maladie à l'homme.

C'est en 1865 que fut inaugurée à Paris la première boucherie de ce

genre et que fut dressée l'ordonnance de la police autorisant certains marchands à débiter de la viande de cheval. Les étals de ces bouchers ne pouvaient cependant contenir que de la viande chevaline et rien autre chose.

Aux abattoirs, alors comme maintenant, aucun cheval n'était accepté qui n'avait été tué sous les yeux d'un commissaire préposé à cette surveillance par les autorités municipales de Paris.

Le prix d'un cheval est de \$60 et celui d'un mulet \$40. Les juments et les chevaux rouges ont la préférence, la viande des étalons étant très fibreuse. Le cheval donne une proportion de viande mangeable plus forte que la vache, le boeuf et le taureau.

Dans toutes les grandes capitales de l'Europe, à Paris, Berlin, Bruxelles, Vienne et Madrid, il y a des boucheries et des charcuteries chevalines en très grande quantité.

Il ne s'en trouve pas une seule dans toute l'Amérique, parce que les canadiens et les américains ont pour cette viande une répugnance purement "sentimentale".

La consommation du cheval écarterait chez nous, sinon tout danger de famine, ce qui n'est pas à craindre, du moins le danger d'une hausse dans le coût des viandes.

Et quel service à rendre aux classes pauvres que de leur assurer un excellent bifteck pour quelques sous!

— o —

Cette résistante à l'humidité. — Prendre un blanc d'œuf l'étendre de la moitié d'eau; appliquer le liquide sur les surfaces à réunir; repasser avec un fer chaud.

LE SEXE OPPRIMÉ

Le sort que faisaient aux malheureuses épouses les anciens codes de Perse et d'Assyrie.—L'homme était le maître et la femme l'esclave

Une féministe remarquable vient de commenter dans une conférence retentissante, un code assyrien qui date de 1,500 ans avant Jésus-Christ.

Il semble qu'en ces temps la femme fut la propriété de l'homme comme les choses mobilières ou immobilières. La loi lui permettait de la livrer en paiement de ses obligations et dettes, de la vendre "au prix du marché", quelques sicles (monnaie des Hébreux), soit de douze à vingt-cinq dollars.

Le chapitre du divorce se lit ainsi : "Si un homme se sépare d'avec sa femme, il peut, selon son cœur lui donner quelque chose ; mais il peut aussi à son gré la congédier les mains vides".

Comparez ce texte avec celui des décisions légales en vigueur au Canada : "Le paiement de la pension alimentaire est privilégié. Tout mari condamné à verser une pension à sa femme ou à lui constituer une rente doit le faire au risque d'encourir une condamnation afflictive pour mépris de cour et violation d'un ordre du tribunal."

Le code Hammurabi, des dynasties assyriennes, est plus humanitaire quoique encore profondément barbare. La majorité des lois y ont trait aux châtimens infligés aux femmes. En voici quelques fragments pour édifier le lecteur sur sa nature : Si une

femme vole quelque objet dans la maison de son mari, malade ou mort, pour le convertir à son usage, le donner à un homme ou à une femme, l'épouse et le donataire sont mis à mort. Or, dans le cas de l'époux vivant, celui-ci peut faire arrêter sa femme et lui infliger les châtimens de son choix. Le receleur de la propriété volée subit le sort de l'épouse.

Le code ne se prononce pas sur la nature du crime ; il ne fait que punir le criminel. Encore : Si un esclave, mâle ou femelle, reçoit d'une épouse un objet volé dans la maison de son mari, il est condamné à avoir le nez et les oreilles coupés et à restituer la chose volée. Ainsi, pour la femme elle-même que le mari peut mutiler ou non. Cependant, s'il pardonne à son épouse, il doit aussi gracier les esclaves coupables.

Toute femme qui attaque un homme (voies de fait, etc.) est écrouée et condamnée à payer une amende de 1800 sicles et à recevoir vingt coups de lanière ; cependant, dans le cas d'un homme, semblable assaut n'est punissable que s'il est commis contre la femme d'un autre homme ou sa fille, parce que la femme et la fille appartiennent seulement à l'époux et au père.

Cet homme n'est pas puni parce qu'il a frappé une femme, mais pour avoir méprisé la propriété d'autrui!

Si un homme lève la main sur l'épouse d'un étranger, il est arrêté et on lui coupe les doigts. S'il la mord, sa lèvre inférieure est coupée par voie de justice avec la lame d'une hache tranchante. Tel crime, tel châtement; oeil pour oeil, dent pour dent.

La calomnie, la médisance au détriment d'une femme (autre que la sienne, bien entendu), sont passibles de quarante coups de fouet et d'un mois de travaux forcés.

Le divorce était facile à obtenir en Assyrie, mais là, du moins, la femme trouvait plus de protection que chez les Hébreux. Un mari n'avait pas le droit de désertir son foyer, si sa femme était invalide ou mère de plusieurs enfants. Dans tous les cas, il devait pourvoir à ses besoins et lui créer des rentes, si elle ne s'était rendue coupable d'aucun crime ou délit.

Si un mari abandonne sa femme sans soutien, elle doit lui demeurer fidèle cinq ans avant de se remarier. Si le fiancé d'une femme est capturé par les ennemis de la nation, au cours d'une guerre poursuivie légalement, elle doit attendre deux ans son retour, aux frais du gouvernement.

La découverte de l'ancien code est la plus intéressante contribution apportée à la science assyriologique depuis celle du code Hammurabi.

Il y a une vingtaine d'années, une expédition française dirigée par M. de Morgan trouva dans des fouilles entreprises à Susa, capitale de l'ancienne Perse, un bloc de huit pieds de hauteur gravé de caractères cunéiformes (vieux caractères assyriens) qui était la loi écrite par Hammurabi (2123-2081 av. J.-C.) et observée dans la cité de Babylone. De Babylone, ces tables ou blocs de la loi avaient

été transportés à Susa par un conquérant.

Nous avons maintenant comme complément de ce fameux code, celui de la loi assyrienne qui date de 1500 av. J.-C., découvert à Assur, par les membres de la société orientale d'Allemagne.

Le contraste général qui existe entre les deux codes, celui de Hammurabi et celui d'Assyrie, est le point de vue d'où est regardée l'administration de la justice.

Hammurabi, en colligeant les lois communes ou non écrites, a voulu formuler une procédure judiciaire dans le vaste territoire qu'il commandait, "protéger les faibles et les pauvres et empêcher les grands, les riches et les forts de les opprimer".

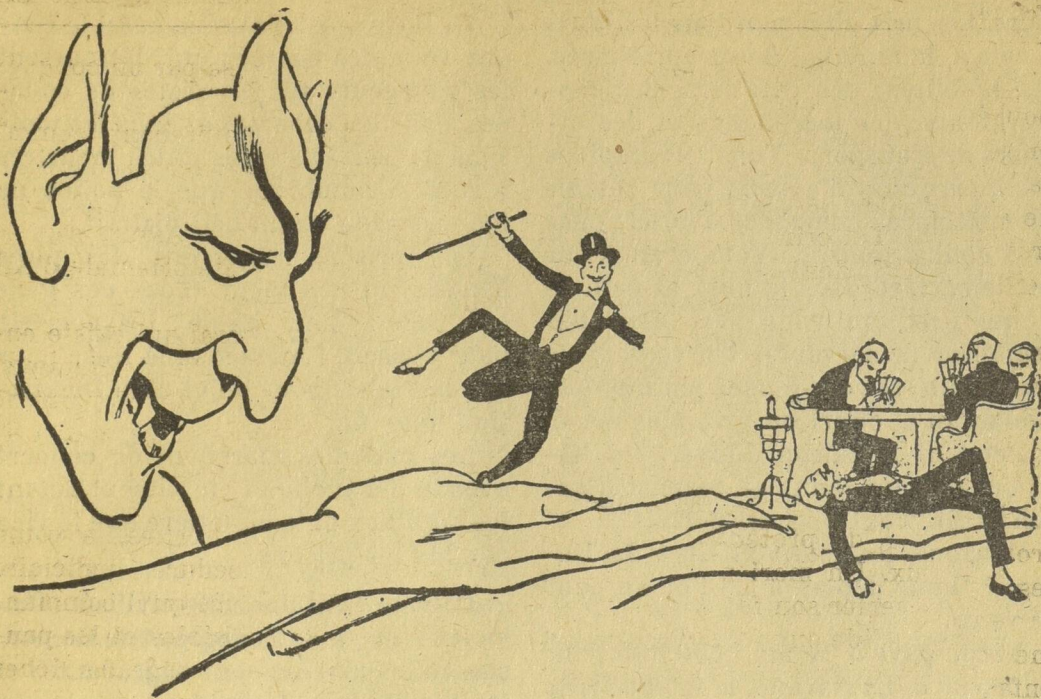
Le nouveau code assyrien est au contraire sévère, même dur. Pas étonnant puisqu'il avait tout simplement été d'abord un code pénal sévissant contre le vol, la fraude, la violation de propriété et surtout les petits écarts des femmes.

Les punitions qu'il impose sont atroces. Il ordonne de couper des nez, des doigts et des oreilles, pour la moindre offense.

Les amendes varient de 1800 à 700 sicles. Comme on peut le voir, la justice était en ces temps-là cruelle, expéditive et anti-féministe.

— 0 —

Ammoniaque sur le chêne. — L'ammoniaque donne au bois de chêne une belle coloration brune, on peut utiliser cette propriété pour faire disparaître sur le plancher les taches plus ou moins blanches aux endroits où la cire a été enlevée, pour donner l'aspect du vieux à des meubles en chêne.



LES DELICES DE CAPOUE

Il n'y a pas au monde un pays plus moralement dangereux pour les voyageurs que l'île de Cuba. — La vie relâchée qu'y mènent les habitants.

Capoue est cette antique ville d'Italie, placée dans un site enchanteur et offrant un séjour délicieux, où les anciens allaient perdre au milieu des plaisirs ou dans un repos agréable, un temps précieux qu'ils eussent pu avantageusement occuper. On a reproché au grand guerrier Annibal de s'être oublié dans les délices de Capoue et d'avoir ainsi laissé échapper l'occasion de s'emparer de Rome.

Il y a dans le monde moderne de nombreuses reproductions de cette ville ensorceleuse et corrompue: Monte Carlo, San Francisco et surtout La Havane, pour n'en nommer que trois.

Cuba, dont La Havane est la capitale, est une des îles de l'Amérique centrale et la plus grande des Antilles.

Sa population se chiffre à 4,700,000 habitants.

Elle tomba au pouvoir des Américains après la guerre de 1895 qui coûta en plus à l'Espagne les Philippines et mit fin à son empire colonial. Après une occupation de quelques années, Cuba redevint un état indépendant constitué en république.

Aujourd'hui, La Havane est le refuge où se rencontrent les joyeux vivants et les chevaliers d'industrie qui veulent s'amuser ou amasser de l'argent aux dépens des touristes et des étrangers. C'est le pays de l'or, des débauches, de la paresse et des palmiers ombrageux.

Tous les indigènes y sont organisés pour écorcher les imprudents visi-

teurs. Les prix changent tous les jours et cela à la fantaisie des propriétaires, des hôteliers, des cafetiers, des restaurateurs, des marchands et des officiers de transport. Vous télégraphiez quelques jours d'avance pour retenir les meilleures chambres d'hôtel; elles vous sont promises. Vous arrivez sur les lieux, tard dans la nuit, et pour le même prix, on vous loge dans des chambres de servante. On vous dit le lendemain, si vous portez plainte, que quelqu'un a offert un prix plus élevé.

Pendant la saison d'hiver, les hôteliers ne sont tenus au respect d'aucun droit. Tout leur est permis.

Pourquoi les gens vont-ils à La Havane? Pour dépenser de l'or ou pour en voler.

Néron paya à Rome \$150,000 pour un repas; à La Havane, le même repas lui aurait coûté le triple.

Ceux qui s'y rendent pour boire doivent y mettre le prix et il faut la fortune de Crésus pour s'offrir un vin ou un alcool potables.

En faites-vous la remarque au garçon qu'il vous conseille d'en aviser le gérant, lequel vous dit à son tour de vous débrouiller avec les agents de police qui, naturellement, vous enverront aux cent diables.

Non loin de Cuba se trouvent la Guadeloupe et la Martinique, les deux petites Antilles françaises où le gouvernement est sévère et où la vie est aussi bien disciplinée que dans les pays du monde les plus habitables.

Là, n'importe qui peut louer une chambre spacieuse pour \$7.00 par mois; se payer un dîner complet, vin compris, pour 40 sous; une coupe du meilleur rhum pour 3 sous et les plus fins champagnes pour \$1.50 le litre ou la pinte, tandis qu'il en coûte douze à Cuba.

La Havane est devenue aussi le rendez-vous des escrocs qui détournent les voyageurs sur les pistes de courses, dans les cabarets et dans les maisons de jeu. Les rixes et les meurtres y sont si nombreux que la police ne leur accorde qu'un oeil distrait.

Les prisons regorgent des pires bandits du continent. Tous ces gens ont Satan pour guide, l'Hypocrisie pour conseil, l'Audace et la Ruse pour art, le Plaisir pour objet et la Damnation pour fin.

Les maladies marchent de concert avec la débauche et emplissent autant les hôpitaux et le cimetière que le vice comble les prisons.

Capoue était une ville civilisée; Cuba est l'image de Sodome et de Gomorre où les mœurs sont dégradantes et les esprits bas et cupides.

La musique, la littérature, toutes les belles choses d'un idéal pur et élevé n'intéressent aucunement cette population vénale et barbare. Une troupe d'opéra italienne y a donné des représentations merveilleuses devant des salles vides et le plus grand pianiste du monde, l'immortel Paderewski, s'y est fait entendre, il y a quelques années, devant un auditoire rare et froid. Le grand artiste fut tellement dégoûté par cette réception glaciale et mesquine qu'il décommanda aussitôt ses autres récitals et partit pour ne pas revenir.

On dirait que personne ne dort dans ce pays où les nuits sont aussi animées, aussi bruyantes que les jours.

Le Casino tient en éveil tous les habitants de la capitale cubaine. Là, les malheureux qui réalisent quelque gain à la roulette ou au baccara et qui osent reprendre le chemin de la ville sont volés ou assassinés en cinq secs. Dernièrement, un jeune homme y fit

une fortune en un soir. Il disparut le lendemain et on ne retrouva de lui qu'une jambe. Une femme fut aussi relevée sans vie, non loin du Casino, la sacoche vide.

Les meurtriers sont au large, bien entendu. Quant aux courses, c'est une caricature, une fumisterie pour dépocher les nigauds. Les chevaux qui y prennent part sont drogués, couronnés et fourbus avant d'avoir accompli le deuxième tour de piste.

Et cela n'empêche pas les revues musicales, dramatiques et sportives, ainsi que les journaux, de vanter la vie aristocratique de la Havane et les amusements extraordinaires qui s'y trouvent, à la portée de tous.

C'est un mardi-gras, un carnaval burlesque et morbide qui n'a ni la spontanéité ni la gaieté de Nice, de Venise ou de la Martinique.

Le plaisir est la seule religion de ces gens-là qui n'adorent que Vénus et Bacchus, sans parler du Veau-d'or. Naturellement, l'état financier du pays n'a rien de réjouissant. Le gouvernement emprunte de tous les côtés, sous prétexte de famine, et il n'est pas rare qu'il organise des fêtes de cent à deux cent mille piastres.

Le jeune cubain est un insolent prétentieux qui ne sait parler que de courses, de mixtures alcooliques savantes, de femmes et de roulette. Il est ignorant comme Gribouille et plein de sa personne.

La population s'occupe de deux choses: politique et sport, synonyme de jeux de hasard. Sa politique sert de véhicule à tous ceux qui veulent acquérir aisément de l'argent, sans grands risques.

Les écoles sont pauvres et insuffisantes; les églises sont vides et la majorité des gens sont athées.

Les trains marchent à la vitesse d'un glacier, sur un petit lac, et il est plus expéditif d'envoyer une lettre qu'un télégramme. Les navires ont des retards fantastiques. Ainsi un paquebot fut un jour retenu deux jours à Jucaro parce que le médecin du bord était en promenade à La Havane.

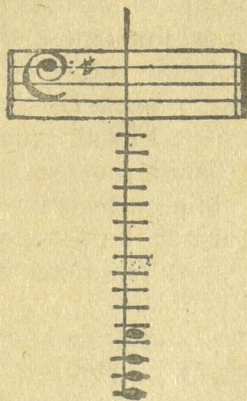
Et tout marche ainsi, au petit bonheur.

— o —

LA MUSIQUE DU NIAGARA

Les musiciens trouvent de l'harmonie partout. L'un d'eux prétend que le grondement des chutes du Niagara n'est pas un vulgaire bruit mais bien un accord musical de quatre notes.

Elle ressemble—en plus grave—à la musique des tuyaux d'orgue. Ce se-



rait, paraît-il, un accord qui serait plus bas de quatre octaves que les plus basses notes d'un orgue ordinaire. Notre gravure représente comment on doit les écrire.

Y a-t-il parmi les lecteurs de la "Revue Populaire", un chanteur capable de les reproduire avec sa voix?

LES GUERRES DE L'AVENIR

La Grande Guerre de 1914-1919 qui vient de se terminer par le triomphe des héros de la civilisation a été poursuivie dans le but de "tuer les guerres", de désarmer le militarisme. Il arriva que le militarisme prussien seul fut humilié. Toutes les nations victorieuses, l'Angleterre et les Etats-Unis notamment, (la France se maintenant sur un pied de guerre pour monter la garde à ses frontières et faire exécuter les clauses du traité de Versailles) continuent, comme avant, à construire des navires, des sous-marins et des avions et à perfectionner leurs moyens de destruction. Sans doute, les gouvernements trouvent encore pour rassurer la conscience des peuples de belles excuses. La menace allemande est détournée; mais il reste le péril jaune, le soulèvement des Indes, l'attitude agressive du Japon, la suprématie de l'Atlantique, la suprématie du Pacifique, autant de questions qui obligent les pays de premier ordre à s'armer, à s'équiper et à faire travailler leurs chimistes et leurs inventeurs!

La guerre des tranchées a passé; quelle sera la prochaine? Notre gravure donne une excellente idée de ce que seront les guerres de l'avenir. Personne, on s'entend, ne peut dire le jour où éclatera la suivante, mais sévissant en ce moment à plusieurs endroits, elle peut devenir épidémique à une date rapprochée.

Son théâtre sera la mer et les airs.

Imaginez un champ de bataille comme celui-ci: A gauche, s'étend la côte

du pays attaqué. La flotte qui attaque arrive de droite à pleine vitesse. Quelles machines opposera-t-on aux navires de guerre, blindés d'acier et munis de canons de marine, longs de gueule et d'un très fort calibre? Des sous-marins, des hydroplanes et des avions.

De la côte partent donc à l'encontre de la flotte des avions énormes de bombardement chargés de dynamite (T.N.), de bombes asphyxiantes, de poisons gazeux, de mines et d'obus.

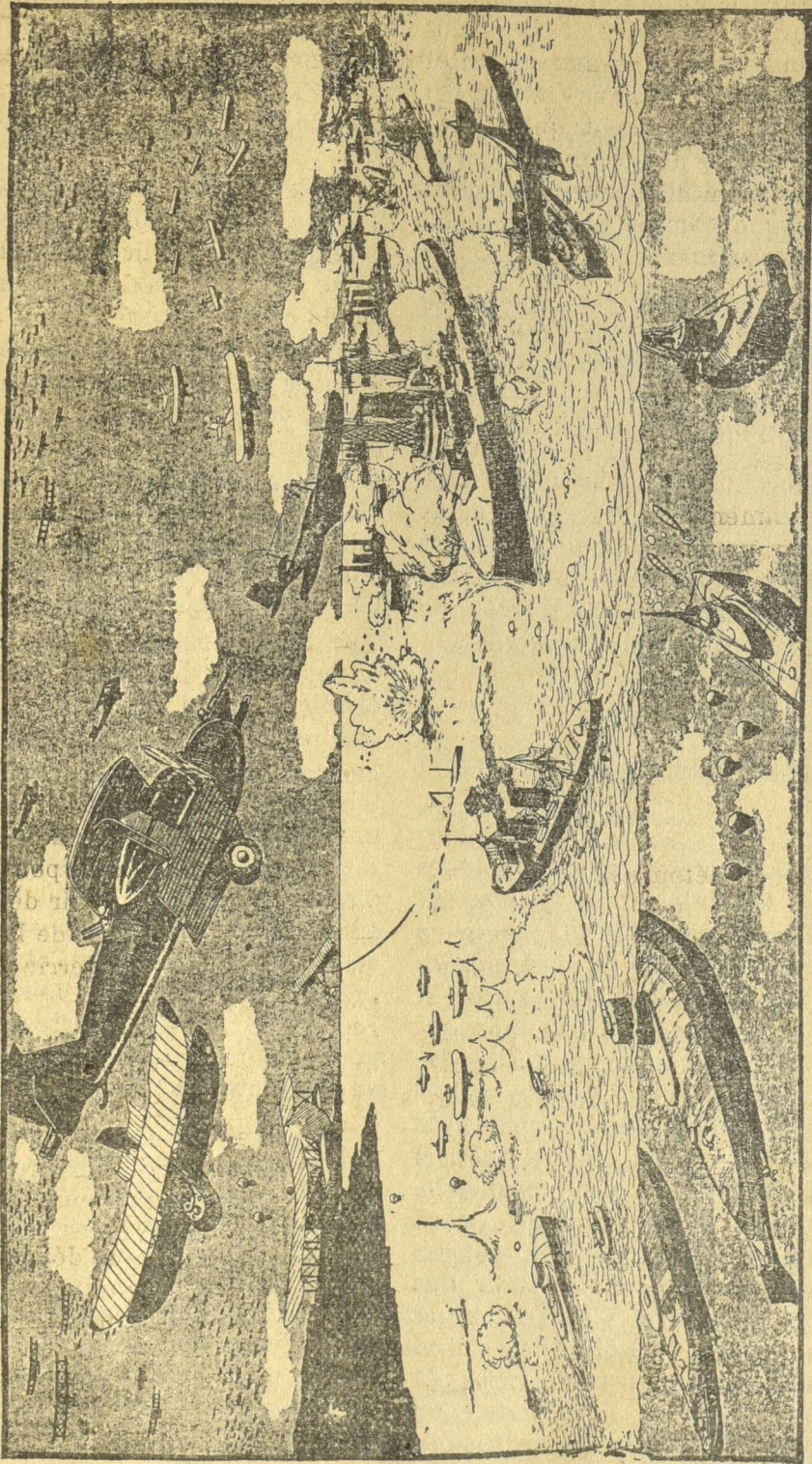
Sous les eaux manoeuvrent les sous-marins qui cherchent à torpiller les plus fortes unités de cette "redoutable Armada".

Echelonnés à un mille de la côte attaquée se tiennent des navires de fort tonnage, composés d'un pont en acier assez large pour contenir deux avions de front qui s'élancent de là dans les airs et y viennent atterrir au besoin pour renouveler leurs provisions ou éviter une chute certaine.

Les pilotes de ces avions projettent de la dynamite à gauche et à droite des navires pour les amener à entrer dans le chenal où sont disposées les mines, capables de faire voler en éclats le plus solide paquebot.

L'hydroplane qui se détache en noir au haut de la vignette comporte à l'extrémité de son fuselage un canon de 12 pouces, plus deux canons de tranchée, calibre 37, et trois mitrailleuses à l'avant.

La flotte des assiégeants est survolée en tous sens par des centaines d'escadrilles d'avions de bombarde-



ment et de chasse qui harcèlent les hydroplanes des assiégés et cherchent à faire couler les sous-marins sitôt qu'ils émergent. Chaque navire est recouvert d'un filet d'acier qui, à l'occasion, peut faire dévier une décharge de dynamite. Ce filet cependant n'est considéré que comme un moyen de protection secondaire.

Les aéroplanes des deux camps se bombardent de gaz asphyxiants et les paquebots avancent dans une atmosphère empoisonnée par les compositions scientifiques les plus délétères.

Et cette guerre-là, plus meurtrière encore, plus barbare que celle à laquelle nous venons à peine d'assister enflammera peut-être le monde avant que les esprits se soient habitués au bienheureux régime de la paix.

— o —

L'ALTERATION DE SA TAILLE

On parla beaucoup, il y a quelques années, à Montréal, d'un fameux escroc qui avait la faculté de changer sa taille à volonté et trompa ainsi tous les détectives lancés à sa poursuite. Il pouvait donner à sa hauteur une marge variante de quatre pouces. Sur les diverses photographies qu'on a prises de lui, il a quelquefois cinq pieds neuf pouces et ailleurs six pieds un pouce.

Il est prouvé que chaque muscle, chaque tissu, chaque cartilage et chaque organe de notre corps contient une force de pression et d'extension plus ou moins accentuée. Nous sommes élastiques et rigides à différentes phases. Ainsi le matin, après un repos reconfortant, un bain à l'eau tiède et un petit déjeuner frugal, nos cartilages,

muscles et squelette, l'épine dorsale notamment, sont tendus. Si, dans la journée, votre taille atteint cinq pieds six ou sept pouces, elle peut fort bien être de cinq pieds huit pouces au lever.

Plus le jour progresse, plus un homme perd de poids et hauteur. Nous expliquons sommairement ce phénomène aux lecteurs dans un autre article de cette "Revue".

Naturellement, cette dépression de la taille le jour dépend du genre de travail accompli, de la nourriture, des breuvages absorbés, de la durée du sommeil et plus particulièrement de l'âge et de l'hérédité.

L'une des méthodes conseillées pour se grandir est de se redresser l'épine dorsale délibérément. Il peut vous surprendre que la chaîne vertébrale d'os et de cartilages soit aussi élastique qu'un ver.

Si cette assertion vous laisse sceptique—tous les savants d'ailleurs doutent des choses qu'ils n'ont pas expérimentées eux-mêmes—tenez-vous un jour devant votre glace avec un ruban d'arpenteur. Regardez-vous bien et mesurez-vous dans votre position naturelle. Alors, lentement et attentivement, comme ferait un poisson ou un reptile, étirez-vous, redressez-vous en appuyant fermement les pieds à terre et en relevant la tête.

La première fois que vous tenterez cette petite opération, votre taille gagnera sûrement un pouce. Avec quelque pratique, vous en arriverez à vous grandir de trois et quatre pouces.

De même, si un homme ou une femme de haute taille veulent se raccourcir, ils n'ont qu'à contracter leur épine dorsale, à se ratatiner, se courber, arrondir leurs épaules.

AU PAYS DES PROHIBITIONS

Les habitants de la malheureuse cité de Zion, Etats-Unis, sont soumis au régime prohibitif le plus sévère.—Contents de leur sort, ils veulent l'imposer aux New-Yorkais

La province de Québec est, à n'en pas douter, le dernier refuge de la civilisation en Amérique. Grâce à l'esprit latin de ses habitants, elle est restée un coin de terre hospitalier, généreux et tolérant.

Aux Etats-Unis, par contre, c'est tout ou rien. On se contente d'un petit vin de gingembre, ou on se saoule comme trente-six millions de Polonais; les maisons ne peuvent garder, tout comme les individus, une moyenne raisonnable: elles ont 2 ou 50 étages. Nos voisins—autre exemple pour démontrer leur extrémisme—sont athées ou bêtement mystiques. La preuve: la vogue insensée des tables tournantes et des planchettes inspirées!

Nous mettons en pratique le mot d'Horace: "In medio stat virtus", la vertu est dans un juste milieu. Aux Etats-Unis, c'est "to drink or not to drink"!

Dans la ville de Zion, (une des collines de Jérusalem, symbole de l'Eglise), Illinois, le rigorisme puritain est poussé à son extrême limite. La municipalité tient sur pied une armée de prêcheurs et un choeur de 400 vieilles femmes en tuniques blanches qui vont de par l'Amérique exhortant les populations à ne plus boire que de l'eau sucrée et à regarder la cigarette

ou la pipe comme des images de Satan.

W. G. Voliva, maire et propriétaire de la ville de Zion, chef de son église, va bientôt mettre ses légions en branle pour les répandre dans New-York et l'île Manhattan et en chasser le péché.

Les joyeux citoyens de la Mecque américaine attendent avec le sourire l'arrivée triomphante de ces fougueux apôtres des "Blue laws".

Voici quelques-uns des règlements municipaux de cette ville-modèle.

Pas de cinémas.

Pas de théâtres.

Pas de pharmacies.

Pas de médecins.

Pas de tabac.

Pas d'huîtres.

Pas de porc.

Pas de jupes courtes.

Pas de bas de soie.

Pas de buvettes.

Pas de bière, $\frac{1}{2}$ pour cent ou autres.

Pas de sociétés secrètes.

Pas de vaccination.

Pas de cartes à jouer

Pas de danse.

Pas de poudres, fard, lotions, parfums.

Pas de musique profane.

Les automobiles de plaisance sont interdites, le dimanche, si ce n'est pour se rendre au temple. Tous les journaux sont à la merci du maire qui

en est le censeur. Les professeurs et instituteurs sont tenus d'apprendre aux enfants que la terre est plate et non elliptique ou ronde. Il n'y a pas de marchands indépendants et toutes les manufactures, usines et factoreries sont sous le contrôle de Voliva.

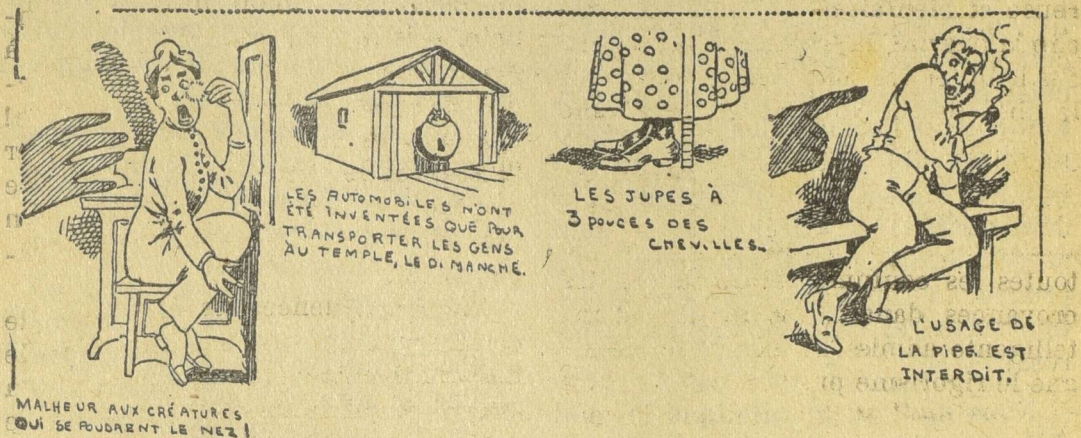
Les imprudents qui osent fumer ou... chiquer sont appréhendés comme, ici, les personnes distraites qui crachent sur les trottoirs, et condamnés à l'amende ou à la prison.

Les femmes qui n'ont pas des collets montés jusqu'aux oreilles et des jupes assez longues pour balayer la poussière ou ramasser la boue des chemins sont reconduites incontinent à domicile.

Sa discipline de fer a dû fléchir ou s'adoucir en deux ou trois cas, entre autres, lors de l'établissement forcé dans la ville de deux ou trois sectes, dont celle des Méthodistes.

Quand Voliva se charge de l'enseignement, il a le dernier mot sur les plus grands savants et littérateurs. Il est d'ailleurs au-dessus de toutes les lois humaines. Il énonce ainsi sa théorie d'une terre plate:

"Si la terre était ronde, l'eau n'y resterait pas et les Australiens seraient forcés de se river des crampons aux pieds pour tenir sur elle. Comment le Seigneur peut-il monter et descendre des cieux, si la terre est un



Des escouades de policières font la patrouille dans les rues et passent toutes les toilettes à la censure.

Le maire, de temps à autre, se permet de gifler ou de réprimander publiquement la malheureuse créature qui contrevient aux ordres qu'il a donnés.

Il dirige la politique en autocrate, administre les écoles, commande à la police et à tous les corps gouvernementaux. C'est un dictateur absolu qui légifère et exécute les "lois bleues".

globe roulant à une vitesse de dix-huit milles à la minute!"

Cette bouffonnerie suffit à dépeindre le bonhomme.

Quant aux liqueurs fortes, à la bière la plus bénigne, la bière de tempérance ou d'épinette, le maire Voliva n'en supporte même pas l'odeur. Quelques marchands ayant voulu traverser Zion, à destination de Chicago, avec une cargaison de 17,000 gallons de bière, tout fut saisi par les agents et jeté dans les égouts.

Tous les citoyens sont assujettis à la dîme et Voliva lance de fulminants anathèmes contre ceux qui refusent de la payer.

Le fondateur de la cité de Zion, John Alexander Dowie, tenta en 1903 d'épurer New-York, mais sans succès. Les puritains, délégués par Voliva, seront-ils, cette fois, mieux reçus dans la moderne Babylone?

La civilisation d'un pays ou d'un peuple ne se manifeste pas seulement par l'épanouissement des sciences, des arts et des lettres, la vulgarisation des connaissances agréables et utiles, le développement des richesses par les progrès mécaniques; elle est heureuse et bienfaisante quand elle prêche la charité, la fraternité, la largeur des idées et des sentiments, en un mot le libéralisme. Non pas le libéralisme politique, qui n'a rien à faire en cet article, mais ce libéralisme humanitaire, commun à tous les peuples avancés, qui commande le respect de toutes les coutumes et de toutes les croyances, dans une généreuse et intelligente admission, et auquel répugne le rigorisme puritain des "diabes faits moines" et des laiderons forcément vertueux.

— 0 —

LA PAUVRETE DES ETUDIANTS ALLEMANDS

Berlin n'est pas plus regardé par la plupart des gens comme une ville universitaire que Montréal qui compte cependant deux grandes institutions d'enseignement professionnel et New-York où se trouve l'Université Columbia, l'une des plus brillantes d'Amérique.

Et cependant la capitale allemande est l'Athènes de l'empire et le foyer de la culture et de l'intellectualisme nationaux.

Mais si l'université berlinoise est docte et sapiente, les milliers d'étudiants qui la fréquentent sont tous plus pauvres que le père Job, par suite des désastres de la guerre, de la dépréciation du mark et de la cherté exorbitante des vivres et de l'habillement.

Les faits sont là, près de 50 pour cent des étudiants allemands touchent à peine un petit revenu mensuel de 300 marks pour défrayer toutes leurs dépenses. Au taux actuel, cette somme équivaut à \$6.00 de notre monnaie, soit le prix d'un bon repas à deux dans un hôtel de troisième ordre. Avec ces 300 marks, une misère! ces pauvres escholiers doivent payer "l'auge et le perchoir", c'est-à-dire se loger, se nourrir, s'habiller selon leur état et acheter les livres indispensables.

En conséquence, les étudiants de cette orgueilleuse université dont le Kaiser lui-même était recteur avant la guerre et qui se targuait d'éclairer de ses lumières scientifiques le monde civilisé crèvent de faim ou à peu près.

Quoi faire en effet d'un ridicule revenu de 300 marks dans une ville où les chaussures les plus grossières coûtent 500 marks et le moindre complet 3,000, plus d'une année universitaire?

Ils doivent donc tenir liés les cordons de leur bourse et vivre à la façon des bohèmes du Quartier latin de Paris, mangeant peu, dormant à la cloche et s'habillant de frusques d'occasion.

Où sont les luxueux appartements des étudiants américains, fils à papa insoucieux et fainéants?

Le dernier des étudiants de Yale ou Harvard vit comme un jeune prince aux yeux de ses malheureux confrères allemands.

A Montréal, nos carabins (quelques infortunés exceptés, qui travaillent la nuit aux Postes ou dans certaines compagnies d'utilité publique) ont la vie aisée, grâce à la fortune de leurs pères ou protecteurs.

L'Université de Berlin, comme toute institution secondaire allemande, est un foyer de militarisme et une pépinière d'officiers.

Rien de plus naturel, quand des étudiants faméliques, ventre creux et bourse plate, voient les ouvriers gagner plus en une journée de travail de six heures que leur revenu mensuel.

Ils se rendent compte aussi que leur avenir ne repose que sur un changement de régime.

Médecins, avocats, ministres du culte, professeurs, journalistes, ont des honoraires ou traitements ridicules pendant que les travailleurs manuels se roulent des boules pour les vieux jours.

Pour permettre à la majorité des étudiants berlinois de parfaire leurs études, la Société des Amis (Quakers anglais) leur sert pour un mark (2 sous ½) un repas plutôt frugal.

Mais s'ils sont pauvres, ils ne perdent pas pour cela leur enthousiasme. En effet, le corps universitaire de Berlin prit une part active aux affaires politiques de la nation et parada plusieurs fois dans des manifestations hostiles aux radicaux socialistes.

Ce sont ces mêmes étudiants qui protestèrent si fortement contre la mise en accusation des criminels de guerre.

LE PRESTIGE DES DECORATIONS

Les actions d'éclat, les actes de bravoure, les services rendus à la patrie, tant au titre militaire que civil, sont récompensés depuis des siècles par des décorations. La vertu portant elle-même son prix et ne se payant pas plus que la sagesse avec de l'or, les gouvernements des âges les plus reculés marquèrent ainsi leur reconnaissance à ceux qui méritèrent de la Patrie.

Le prestige d'une médaille est grand. "Donnez-moi des bouts de ruban, disait Napoléon, ils me serviront à lier les plus indomptables!" Aussi institua-t-il la Légion d'Honneur que ses grenadiers se seraient fait hacher en morceaux pour gagner.

Ce sont les empereurs chinois qui décernèrent les premières décorations du monde.

Le premier ordre militaire fut celui de la Table Ronde des chevaliers sans peur et sans reproche.

L'Ordre de la Jarrettière, en Angleterre, est peut-être le plus vieux de l'Europe et l'un des trois qui furent légués aux temps modernes par le Moyen-Age. Les deux autres sont l'Annunziata d'Italie et la Toison d'Or d'Espagne et d'Autriche.

Les Etats-Unis, l'Angleterre et la France frappèrent de nouvelles médailles au cours de la dernière guerre où il en fut décerné un nombre considérable.

Les Français fondèrent la Croix de guerre et surtout eurent l'idée d'un insigne régimentaire, dit la fourragère, destiné à récompenser les meilleures troupes.

LA MAUVAISE FOI DE L'ALLEMAGNE

Contraints par le traité de Versailles de réduire à cent mille hommes leur effectif militaire, les Allemands entraînent au métier des armes des centaines de milliers de leurs meilleurs sujets travestis en agents de police

A voir avec quelle lenteur et quelle mauvaise foi, les Allemands, vaincus, exécutent les clauses du traité de paix, il nous vient tout de suite à l'idée de se demander quelle conduite ces mêmes Allemands, vainqueurs, auraient suivie. Premièrement, le traité aurait été rédigé en une semaine et dans d'autres termes que ceux qui ont été soumis aux Boches; puis, les clauses en auraient été remplies par les différents pays vaincus à très brève échéance. Pas de pourparlers inutiles. Il eut fallu payer et vite, sans tergiverser.

Qu'est-ce qui arrive? La bisbille sévit dans le camp des Alliés qui font la risée des Allemands. Ils ne rendent pratiquement rien de ce qu'ils ont volé et, en dépit d'une défense souventes fois réitérée, continuent de fabriquer des munitions en cachette et à organiser leur armée. C'est sur ce point que nous voulons surtout appuyer en cet article.

On sait que les Alliés, dans le but de désarmer cette farouche et envieuse nation et de l'empêcher de redevenir une menace permanente pour le monde civilisé, lui permit de garder seulement 100,000 hommes sous les armes. Les Boches acceptèrent cette condition, ne pouvant faire autrement, mais se promirent bien, dès les pre-

miers jours qui suivirent l'armistice, de ne pas dégarnir ainsi leurs frontières. Ils pensèrent d'abord, pour pouvoir ainsi entraîner toute la jeunesse au métier des armes, de limiter à six mois le service militaire de façon à dresser ainsi 200,000 hommes par année. D'après ce système, au bout de quelques années, tous les hommes en état de servir auraient fait leur service. La France éventa ce beau secret de ses voisins et leur ordonnèrent de garder les mêmes cent mille hommes pendant trois années consécutives. Que faire? Les Allemands sont nés malins. Ils confièrent à de petits blancs becs le soin de la police dans le pays et recrutèrent tous les meilleurs hommes de la nation, à un très grand nombre, pour les enrôler dans une "force constabulaire" spéciale, soumise aux lois et règlements militaires. De sorte qu'il en résulte que la police est faite par des bleus revêtus de l'uniforme de soldat et que les véritables agents de police en boutons d'or sont dans les casernes à s'entraîner pour la revanche!

Ces agents de police, ou pour mieux dire, faux agents de police, sont prêts à voler à la frontière en quelques heures.

Puisque nous en sommes à parler de la Teutonie, étudions ses condi-

tions économiques actuelles; voyons un peu comme elle vit et travaille et de quelle manière elle assure son relèvement. Il faut bien penser en effet que l'Allemagne ne se considère aucunement vaincue, désarmée tout au plus. Elle a conscience de sa force in-

L'Allemagne est retournée au travail, comme si rien ne s'était passé. Le flâneur, le sans-travail ne se rencontrent pas, comme dans les grands centres, les grandes cités des Etats-Unis et du Canada, chaque homme a l'air de se rendre à sa besogne, de s'occu-



trinsèque et compte sur les dissensions qui semblent s'élever chaque jour nouvelles parmi les Alliés pour reprendre son influence d'avant-guerre, inonder les marchés et faire rentrer l'or dans ses voûtes.

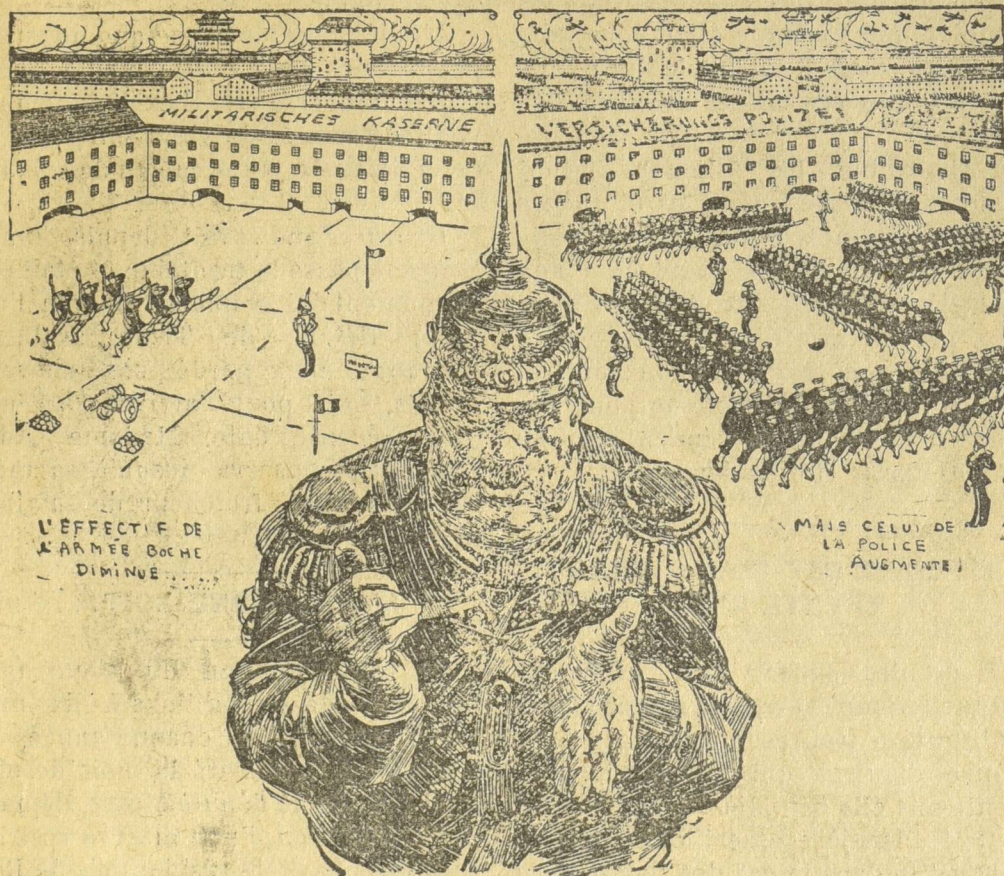
per à quelque chose. Tous sont convaincus que plus ils travailleront, plus vite les lourdes indemnités réclamées par les Alliés seront payées. Ils sont dans le même état d'esprit que les Français, après 1870, qui se remirent

avec tant d'ardeur à leur besogne interrompue par une guerre désastreuse d'un an, que cinq ans après la paix onéreuse que l'Allemagne leur fit signer, ils avaient payé les cinq milliards d'indemnités et obligé les troupes d'occupation à se retirer.

"Mais où mettez-vous donc vos chevaux?", sommes-nous portés à de-

mes très bien ainsi, disent-ils. Il y a du travail pour tout le monde. Le militarisme a vécu et nous en sommes heureux. Le Kaiser est mieux là où il est et nous là où nous sommes."

Les universitaires, les professeurs, les anciens officiers et les nobles ne chantent pas pourtant sur ce ton et se



mander aux Berlinoïses. Ils sourient et répondent: "Mais ne savez-vous pas? Ils sont tous sur les fermes à travailler au paiement de la dette de guerre."

La plupart se trouvent très bien du régime actuel. Ils ne regrettent pas le changement de gouvernement et surtout l'absence de celui qui fut l'idole de son peuple, le Kaiser. "Nous som-

plaignent amèrement de ce que le peuple jouisse de si grandes libertés.

Le coût de la vie? mais c'est une bagatelle pour l'étranger qui veut aujourd'hui se rendre à Berlin. Pour l'Allemand, elle est très élevée et il manque de toutes sortes de nécessités premières et il est soumis aux restrictions les plus ennuyeuses.

Le dollar qui, avant la guerre, ne valait que quatre marks, en représente aujourd'hui soixante-sept, de sorte que si un étranger peut disposer de 10,000 marks (environ \$150) il passe facilement toute une année en Allemagne vivant très bien.

Naturellement, quelque soit le prix modique payé pour un vêtement, il vaut mieux ne pas l'acheter là, les complets par exemple étant tous faits en papier, mais il est facile de se munir de toutes ces choses avant le départ.

Aujourd'hui, les Allemands font beaucoup d'argent avec les étrangers dans le commerce des chiens policiers. On sait que le grand chic aux Etats-Unis surtout est d'être l'heureux propriétaire d'un de ces chiens merveilleux à la gueule de loup et qu'il n'y a que l'Allemagne pour les fournir. Ces bêtes se vendent de 500 à 1000 marks et bien davantage.

— o —

LA FEMME EST-ELLE VIEILLE A TRENTE ANS ?

Il est des experts qui affirment qu'une femme est dans la plénitude de sa beauté à trente-cinq ans ; on en trouve d'autres qui affirment qu'à trente ans elle est déjà vieille.

Cette dernière assertion se trouve contredite dans le cas des femmes les plus admirées de l'histoire car beaucoup d'entre elles étonnèrent encore le monde par les passions qu'elles firent naître longtemps après qu'elles eurent passé l'échéance fatale.

Ninon de Lenclos, la merveilleuse Reine des Coeurs, fut adorée à soixante ans et elle avait quatre-vingt-dix ans qu'elle recevait encore de ferventes déclarations d'amour.

Cléopâtre, qui usait comme d'un jouet de la flamme des monarques, avait trente-huit ans quand elle s'empoisonna et jamais on n'a ouï dire qu'alors ses charmes déclinaient.

L'Impératrice Joséphine, qui sut captiver Napoléon, était à ce point plus vieille que son adorateur quand ils se marièrent qu'elle dissimula son âge véritable.

L'indéfinissable chose que nous appelons le charme, n'est pas une question d'anniversaires. Il existe quelques vieilles femmes de vingt-cinq ans et de délicieuses grand-mères de soixante.

George Sand avait depuis longtemps dépassé la trentaine et était extrêmement laide quand Chopin l'aima ; Hélène de Troie avait, à quarante ans, gardé ses cheveux blonds, et pour arriver à une plus récente date, Madame Adeline Patti conserva jusqu'à sa mort l'éblouissante fraîcheur de sa jeunesse.

— o —

L'ALLEMAGNE BOIT...

La consommation du champagne augmente de six millions à dix millions de bouteilles, chaque année, en Allemagne, a déclaré le mois dernier au Reichstag le député Moses, demandant l'adoption d'une mesure restrictive. Les quartiers résidentiels de Berlin et d'autres grandes cités entretiennent un nombre de cabarets et de restaurants beaucoup plus grand qu'avant la guerre. Les allemands dépensent 200,000,000 de marks en eaux-de-vie importés et les économistes craignent pour cela que l'importation des vins et liqueurs, par l'entremise de la commission du Rhin, ne retarde le relèvement financier du pays.

LES MÉFAITS D'UNE POIGNÉE DE MAIN

Les maladies contagieuses ou affections cutanées que propage la simple poignée que se donnent innocemment tous les hommes des pays civilisés sont innombrables.—Le baiser et la poignée de main sont encore, au dire des savants, deux coutumes à abolir

La tournée du petit Prince de Galles dans tout l'Empire britannique, a soulevé la colère des littérateurs et économistes pour ce qu'elle eut d'insipide et de ridicule et celle des savants qui réclamèrent à la suite l'abolition de la poignée de main. On se souvient à ce sujet qu'à Montréal, le petit prince avait la main droite en écharpe ou à quelque chose près et ne pouvait offrir que sa gauche. Il en a été du président Harding qui pressa 1,500 mains dans une seule après-midi, lors de la réception à la Maison Blanche des membres de l'American Institute of Homeopaths. Pour lui enlever dans l'avenir pareille corvée, un comité de médecins soumit une résolution au Congrès à l'effet de rédiger et promulguer une loi qui interdirait la poignée de main en bloc à ce pauvre président.

Ces médecins ne veulent plus entendre parler de "cette coutume absurde et dangereuse qui devrait sortir de nos mœurs." Ils vont tout de même un peu fort.

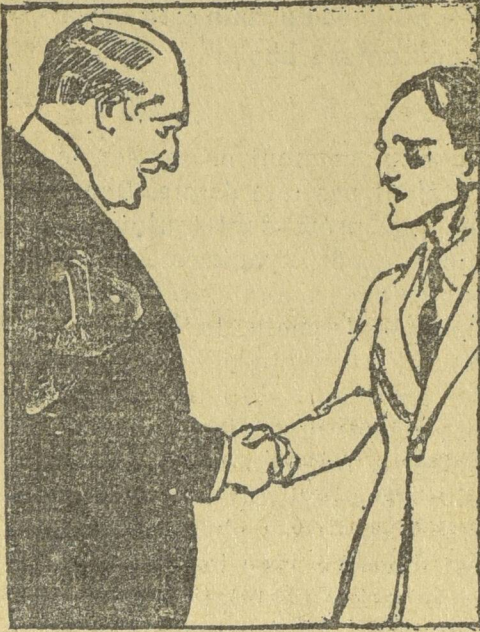
Cette habitude nous vient, dit-on, des Romains qui se serraient les mains mutuellement pour éviter une mort subite. C'était un bon présage. Aussi, quand le Romain étendait la main droite pour qu'elle fût pressée par la main droite de son ami, il le

faisait pour montrer que ses doigts ne tenaient pas une dague. Depuis cette époque, prétendent toujours les fameux experts yankees qui poussent toutes choses aux extrêmes limites, la poignée de main, le simple "shake hands" a tué plus d'hommes que toutes les dagues de l'antiquité! Ce sont ces mêmes médecins qui disent que le baiser a fait plus de ravages que les plus grands fléaux—ravages moraux, très bien—mais physiques, non. Elle est devenue avec le temps la forme commune de salutation dans les pays civilisés. Et pourtant cette coutume propage trente maladies, dont quelques-unes mortelles comme la tuberculose.

De toutes les maladies communiquées par la poignée de main, la plus fréquente et la plus ennuyeuse est la gale dont le siège ordinaire sont les doigts. Nous pouvons suivre même la marche des suites d'un individu à l'autre et la façon dont elles communiquent les maladies. La gale, sans doute, n'a rien de dangereux mais les irritations intolérables qu'elle entraîne amènent l'individu à se gratter ce qui peut infecter les pores avec d'autres germes que ceux-là entraînent de graves maladies de peau ou de sang.

D'autres vermines sont convoyées par le "shake hands". Plusieurs parasites végétaux attaquent les mains et peuvent être transportés d'une personne à une autre.

Le plus ordinaire des parasites de cette espèce est le trichophyton, une



excroissance ou champignon qui cause plusieurs genres de vers répandus sur tout le corps. Si une personne en a sur la tête, quiconque lui serre la main risque d'en attraper. Ces vers se localisent en écailles ou plaques qui contiennent chacune du mal. Si ces écailles atteignent un coin du corps favorable à ces excroissances, elles s'implantent là, courent sous l'épiderme et produisent la maladie appropriée. De cette façon, celui qui a de telles plaques sur ses doigts et qui se frotte le menton, se donne le "mal de barbe".

Il y a aussi une excroissance appelée "desquarnation furfuracée" qui sont de petites écailles sur la peau ressemblant à du son.

La maladie n'affecte pas les mains, si l'excroissance évite la lumière et l'air, mais les écailles peuvent tomber sur les mains de quelque partie du corps pour être transportées par la poignée de main sur un autre.

Un autre champignon du genre a nom *aspergillus*. Celui-ci peut voyager de la main à l'oreille ou, porté à l'oeil, peut entraîner une dangereuse inflammation de la cornée. Le mal d'oreilles est l'otomycosis; celui des yeux, le keratomycosis.

Certaines maladies propres aux animaux peuvent même être ainsi transmises à l'homme.

L'arthrax, ulcère malin, qui est fatal aux chevaux, moutons et vaches et se rencontre surtout en Europe et en Asie, est souvent contracté par les laitiers, les vachers, les bergers, les



fermiers, les bouchers et toutes autres personnes qui manipulent les cuirs, les cheveux et la laine de ces animaux.

Il faut aussi compter quelques maladies cutanées ou de peau qui sont

contagieuses, par exemple celles acquises par un contact immédiat.

L'impetigo, maladie contagieuse fréquente chez les jeunes personnes, est dû à un germe connu. Si ce germe s'introduit dans la peau, il cause l'impetigo qui se transmet aisément par la poignée de main. Il en est de même de l'eczéma.

En un jour, toute personne se fait aux mains de fines égratignures, d'im-perceptibles écorchures qui deviennent autant de portes d'entrée aux germes néfastes qui, en voyageant des mains à la bouche, pénètrent dans les aliments.

Le tétanos, la lèpre, la dysenterie, la peste bubonique, les verrues, la petite vérole, la petite vérole volante, la fièvre scarlatine, la rougeole, le typhus sont encore autant de maladies et affections qui se communiquent facilement entre deux personnes par le baiser ou la poignée de main.

—o—

LA COLORATION DES CHEVEUX

La plus étrange découverte jamais faite par les experts de la beauté est bien celle qui nous apprend que la nourriture peut déterminer la couleur des cheveux.

Nous savions déjà et nous en avons parlé à nos lecteurs dans un numéro précédent que les aliments pouvaient avoir une influence quelconque sur le teint. Sur les cheveux, c'est pour le moins surprenant ! Il appert que ce qui s'appelle communément la couronne glorieuse des femmes est susceptible de changer de reflets, suivant que celle qui la porte mange des fruits ou de la viande.

L'orange donnerait à la chevelure un éclat riche et doré. C'est-à-dire

qu'une blonde peut le devenir davantage avec l'usage de ce fruit.

La pêche rend les cheveux châtons.

Dans ce cas, les pivoines les feraient rougir; les carottes les gratifieraient de la couleur dite "poil de carotte"; les mûres les noirciraient et certaines pommes les feraient grisonner.

A dire le vrai, nous accordons peu de créance à ce système de coloration. Que la jolie personne désireuse de blondir use plutôt de peroxyde!

—o—

LES INVENTIONS DES INSECTES

La lecture des œuvres de Fabre, l'entomologiste qui connut le mieux la vie des insectes, révèle le fait que les insectes inventeurs ont toujours précédé de loin les inventeurs humains.

L'abeille et la guêpe employaient des aiguilles hypodermiques bien longtemps avant que les hommes en conçussent l'idée et l'abeille fait usage d'acide formique comme d'un antiseptique pour la préservation de son miel contre la fermentation.

L'araignée construit le premier pont suspendu conforme à toutes les règles de l'art; quelques-unes fabriquent d'excellents aéroplanes et l'on en vit une qui confectionnait une cloche à-plonger de structure irréprochable.

A ces insectes, il convient d'ajouter la fourmi qui creuse des tunnels et des galeries souterraines; l'abeille-maçon qui trouva les éléments d'un ciment indestructible et la taupe qui communique avec ses soeurs à l'aide d'une télégraphie sans fil par elle inventée avant que les hommes osassent penser à ce genre de transmission.

NOUVELLE HISTOIRE DE CENDRILLON

Il était environ trois heures de l'après-midi, Mlle Mary Milson se tenait dans le salon d'un des plus grands magasins de la ville. Elle était vêtue de la façon la plus chic, rien n'était plus neuf ni plus riche, souliers, bas de dentelles, sous-vêtements de soie, robe, chapeau.

Des toilettes étourdissantes s'entassaient tout autour d'elle, qui semblaient aussi bien lui appartenir que celle qu'elle portait. Cette jeune fille avait rencontré un Prince Charmant qui lui avait promis le mariage et avait réalisé ainsi le rêve que fait toute femme.

Quel rêve?

Celui de pouvoir entrer dans un magasin qui offre tout ce que peut désirer une créature jolie et coquette et d'y acheter sans contrainte. La vieille pendule dorée qui ornait la cheminée sonna quatre heures et elle était encore assise à la même place. Les heures se succédèrent et sa joie commença à pâlir. Une angoisse la saisit à la gorge.

Puis, à sept heures, elle subit la plus cruelle humiliation qui peut être réservée à une fiancée. Renversé son château de rêves, comme si la cave merveilleuse d'Ali Baba s'était refermée sous ses yeux. Une de ces situations anormales qu'un conteur comme Maupassant peut seul décrire.

Mais racontons l'histoire par le commencement pour l'intelligence du lecteur. Mary Milson est attachée à titre d'infirmière à un hôpital. Elle a rencontré un jour dans une salle d'o-

pération un homme de belle allure et d'excellentes manières qui s'est nommé: Docteur Alexander. Naturellement le fait que l'une était infirmière et l'autre médecin les rapprocha rapidement. Celui-ci fit à la jeune fille une cour serrée. Elle consentit à devenir sa femme. L'amour à première vue.

Un jour qu'ils étaient à dîner dans un hôtel à la mode, il lui fit sa proposition.

— "J'ai toujours rêvé d'épouser un homme qui sut bien quelle femme devait lui convenir. Et vous êtes l'homme idéal".

— "Marions-nous tout de suite, dit-il alors, ne perdons pas de temps".

— "Mais, c'est impossible. Je n'ai pas de toilettes."

— "S'il n'y a que cela qui vous ennuie, nous allons y voir dès aujourd'hui".

Et dans le coupé que conduisait le docteur, ils se rendirent chez un officier du gouvernement réclamer un permis de mariage et de là, chez le bijoutier pour acheter l'alliance.

Cela fait, le couple heureux, au son des cloches invisibles qui sonnaient gaiement les noces, prit la direction du plus beau des magasins.

Ce fut un enchantement pour elle. Son fiancé insistait pour qu'elle prit ce qui s'y trouvait de plus beau comme toilettes et accessoires. Hésitante d'abord, elle ne voulut acheter que des choses indispensables, mais se reprenant bientôt, aiguillonnée par les paroles du docteur qui voulait la voir

parée comme une reine, elle se meubla une garde-robe de princesse.

Tous les commis du magasin et le propriétaire lui-même s'étaient groupés autour de ces deux personnages,

velles?"—ce qui veut dire: "à combien se chiffre la note?"

Le total en était imposant. Mais le docteur n'y jeta qu'un regard dédai-



et personne n'était de trop pour les servir.

Quand la bienheureuse fiancée eut complété ses achats, le docteur, d'un ton dégagé, dit au propriétaire: "Maintenant, quelles sont les mauvaises nou-

gneux et ne daigna même pas reviser les articles.

—"Très bien, fit-il, le plus naturellement du monde. C'est un plaisir d'acheter chez vous. Prêtez-moi votre plume-réservoir."

Il détacha alors un chèque de son carnet à souche, le remplit, payable à une banque de millionnaires et signa "Docteur Alexander". Le propriétaire hésita. Il pensa vite et bien. Ne voulant pas douter ouvertement de la bonne foi d'un client aussi magnifique et, d'un autre côté, ne voulant pas encaisser un chèque aussi fort sans savoir s'il avait des fonds correspondants, il s'excusa auprès du médecin et se rendit dans son cabinet de travail téléphoner à la banque.

Désespéré, le docteur qui s'attendait à ce que son chèque fut acceptée sans difficultés, et connaissait la réponse qu'allait faire la banque, s'excusa à son tour auprès de sa fiancée et partit. Quelques minutes plus tard, son automobile l'emportait à toute vitesse loin de la ville.

Le banquier ne connaissait pas le docteur Alexander. On attendit vainement son retour au magasin. A sept heures, ne le voyant plus revenir, le propriétaire, furieux, fit dévêtir la pauvre fille qui reprit sa vieille robe et s'en retourna chez elle, la mort dans l'âme. Elle avait été affreusement mystifiée. Le plus beau rêve de sa vie venait de se dissiper.

— o —

LES AVANTAGES DE L'ALUMINIUM

L'aluminium promet de remplacer bientôt tous les autres métaux employés comme matériel des ustensiles de cuisine. Son usage à cette fin a déjà été approuvé par la science qui trouve que non seulement les casseroles, les lèchefrites, les poêlons, les bouilloires en aluminium sont extrêmement économiques mais encore hautement hygiéniques puisqu'en ces réceptifs peuvent être cuits tous les

aliments, sans aucun danger pour la santé.

Les seules substances qui affectent l'aluminium sont les oranges, les citrons, les choux de Bruxelles et les tomates. Mais même dans ce cas, la quantité d'aluminium dissoute est si faible qu'elle peut difficilement affecter la salubrité ou la saveur de la nourriture.

L'aluminium reste insensible à l'air à quelque température que ce soit et ne se noircit pas au contact des gaz émanés par l'ignition du charbon ou du gaz, comme l'argent. Un autre de ses avantages est de se nettoyer aisément.

En plus, l'aluminium est un métal si léger qu'il chauffe excessivement vite. Quand on emploie l'électricité ou le gaz, c'est une belle économie que de faire rapidement sa popote!

— o —

L'ARBRE QUI SIFFLE

C'est le Tsofar dont on tire une gomme connue sous le nom de "Gadaref ou gomme Sennaar" et qui, outre son produit, a d'autres propriétés assez intéressantes.

Le vent qui souffle à travers ses branches, produit un son analogue à celui de la flûte. Ces propriétés musicales surprenantes de la part d'un arbre sont dues à ce fait que la base des épines dont ses branches sont hérissées est perforée par un insecte qui, pour sucer la gomme, transforme toutes les épines en petites flûtes. C'est dans le sud de la Nubie que l'on rencontre cet arbre musical qu'incontestablement le dieu Pan a dû connaître, à moins que depuis l'écroulement du paganisme, il n'ait jeté un sort sur ces arbres en y faisant élection de domicile.

LES DIVORCÉS SONT DES INDÉSIRABLES

Ainsi les considère un juge des Etats-Unis qui refusa la naturalisation à un célèbre compositeur tchéco-slovaque, trois fois marié, deux fois divorcé.—Cette décision d'un haut tribunal donnera à réfléchir à ceux qui veulent trop facilement délaisser leurs épouses.

Un juge de la Cour Suprême des Etats-Unis vient de porter au divorce un coup inattendu qui a diversement été interprété dans les milieux judiciaires de la république voisine. Nous nous efforçons, dans différents articles de la "Revue", de montrer à nos lecteurs l'absurdité et l'immoralité de cette coutume qui contamine la nation américaine et met son avenir en danger. C'est avec plaisir que nous voyons une autorité fustiger ceux qui n'attachent pas plus d'importance au mariage qu'à une liaison de passage.

Ce magistrat vient de créer un précédent en considérant comme "personne de mauvaise conduite" quiconque a obtenu un divorce dans une des cours de justice américaine, spécialement celles contre qui le divorce a été prononcé.

Ainsi, les demandes de naturalisation formulées par ces personnes doivent être rejetées. Et c'est ce qui est arrivé dans le cas du fameux compositeur tchéco-slovaque Friml qui s'est vu refuser ses papiers de naturalisation parce qu'il était deux fois divorcé. Naturellement, cette sentence fit du bruit et défraie encore autant de conversations que l'affaire Stillman.

Or donc, un homme d'une mise aristocratique, ayant ce je ne sais quoi,

ce cachet délicat qui dénote un artiste, s'avança à son tour au pied du tribunal que présidait le juge Finch. C'était le compositeur Rodolphe Friml, musicien dont la réputation est aussi bien établie que celle de Kubelick, dont il est d'ailleurs le compatriote.

Depuis dix-sept ans, il faisait le rêve de devenir américain, voulant jouir de tous les privilèges que confère cette nationalité. Mais quelle ne fut pas sa désillusion quand il entendit le juge lui dire d'une voix grave: "Je regrette infiniment, monsieur, de ne pouvoir vous accorder votre naturalisation."

—Et pourquoi, je vous prie, demanda le compositeur, vivement surpris et tout décontenancé.

—Parce que, répondit le magistrat, je vois là, dans vos papiers, que votre seconde femme obtint le divorce, il y a trois ans, à votre désavantage. Il est vrai que deux de vos connaissances n'ont attesté, sous serment, votre bonne conduite, mais ce dossier est contre vous, plaide en votre défaveur. La personne contre laquelle un divorce est prononcé dans l'Etat de New-York ne doit pas avoir la mentalité voulue, le "caractère" voulu pour devenir citoyen américain.

C'est la première fois que pareille chose arrive. Cette décision soulève de nombreux points de droit et entre autres celui-ci: Si la conduite maritale justifiant le divorce est une preuve de la mauvaise conduite d'un individu et le rend indigne du titre de citoyen américain, comment restent dignes de ce même titre ceux qui, naturalisés, ou nés américains, divorcent trois ou quatre fois?

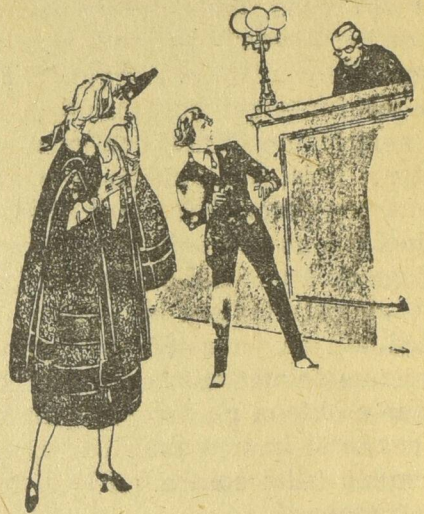
En d'autres termes, si l'infidélité met un étranger sur le même pied que le criminel et le prive de ses droits de citoyenneté, pourquoi le citoyen qui a été séparé de sa femme pour la même raison peut-il conserver ces droits?

M. Friml ne comprend aucunement la raison qui lui a été donnée et ne peut pas se résoudre à admettre qu'il soit indigne de la naturalisation sollicitée. C'est surtout le second divorce de ce musicien qui lui attira les courroux du tribunal. Marié en 1909 avec Mathilde Barusche, il fut très heureux avec elle jusqu'au jour où il fit la cour à une jeune chanteuse qui tenait un rôle dans un de ses opéras. En 1916, la première Mme Friml demanda le divorce et l'obtint, son mari étant trouvé coupable d'inconduite.

En 1917, il convola avec une actrice qui subit le sort de la première. Enfin, Friml vient d'épouser en justes noces une chanteuse de renom qui appartient à l'une des meilleures familles américaines qui donna à son pays plusieurs présidents et maintes célébrités, Elsie Lawson, qui aurait bien voulu, elle aussi, grâce à la naturalisation de son mari, garder son titre d'américaine.

Voilà l'entrevue que le compositeur déconfit donna aux journaux après son échec: "Je suis furieux. Je me

suis attaché à l'Amérique que j'habite depuis le jour où j'y suis débarqué pour la première fois avec Kubelik, il y a dix-sept ans. Dans le but d'être naturalisé, je réclamai mes premières pièces avant la guerre. Mais là, je me mis à voyager en tous sens sur le territoire, allant de New-York à San Francisco, de Chicago à Boston et de là à Philadelphie, de sorte que je ne réussis pas à établir quelque part un domicile légal. La guerre survint pendant laquelle aucune naturalisation ne fut accordée. Je réclamai une troisième fois mon dossier de naturalisation et l'obtins. Après avoir comparu devant le juge pour entendre les



paroles qu'on sait, je me précipitai chez mes avocats qui furent consternés et avouèrent n'y rien comprendre. Je pourrais facilement m'adresser à un autre tribunal qui m'accorderait ce que je demande. Mais c'est fini. Puisque l'on ne veut pas de moi comme citoyen américain, je resterai ce que je suis, ou j'irai réclamer ce privilège de l'Angleterre.

Ma femme voudrait bien, cependant, pour rester américaine, que je

demande le retrait de cette décision. Dans deux ans, peut-être le ferai-je pour lui plaire simplement.

Mes avocats m'avouèrent aussi que cette décision était insensée, injuste et hypocrite et constituait une honte pour la bonne renommée américaine. Ils ajoutèrent que si tous les hommes qui ont divorcé ou qui ont mérité d'obtenir contre eux un divorce étaient privés de leurs droits de citoyenneté, 99 pour cent de la population mâle n'aurait plus le droit de vote."

Or ce compositeur, trois fois marié, deux fois divorcé, s'étonne de ce qu'un juge intègre doute de sa bonne conduite, alors qu'il rend malheureuses toutes les créatures qu'il unit à sa vie et n'a aucun respect pour l'institution la plus vieille et la plus sacrée du monde, le mariage!

— 0 —

TESTAMENTS SINGULIERS

J'imagine que le roi d'Espagne dut grandement s'amuser en apprenant que M. Sapène lui faisait don de ses biens. Le geste inattendu de cet original s'ajoute à la série déjà longue des testaments fantaisistes qui, s'ils divertissent le bon public et égaient les gens de robe, font faire grise mine aux héritiers légaux.

L'abbé de la Rivière, entre autres, laissa un testament des plus curieux dont voici deux dispositions:

Art. 14.—Je ne lègue rien à mon maître d'hôtel, parce qu'il y a dix-huit ans qu'il est à mon service.

Art. 15.—Je lègue cent écus à qui fera la meilleure épitaphe sur moi.

Vous pensez que le nombre d'épitaphes fut copieux, car les poètes de ce temps n'étaient pas plus riches que ceux d'aujourd'hui. C'est à Maynard

que furent accordés les cent écus, pour ce sixain:

Ci-gît un très grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,

Qui ne trompa jamais, qui fut toujours très sage...
Je n'en dirai pas davantage;
C'est trop mentir pour cent écus

L'épithaphe se terminait en épigramme.

Par testament encore, Vaugelas vendit son cadavre, dans le but de payer ses dettes!

Et que dire de ce peintre hollandais qui avait fondé une dot à donner chaque année à une fille du village, sous la condition que, le jour des noces, le marié et la mariée viendraient danser sur la fosse? Pensait-il troubler leur bonheur par cette obligation macabre?

Naturellement, les pince-sans-rire se mettent de la partie et les mystifications posthumes ne manquent pas. Il y a quelques années, à Lyon, un médecin fut avisé que, de par testament de l'une de ses patientes, un petit meublé vétuste, un "bonheur-du-jour", avec ce qu'il renfermait, lui était dûment légué. On ouvrit: il ne s'y trouvait que les potions et les pilules prescrites depuis je ne sais combien d'années par l'homme de l'art. On devine la grimace du légataire devant cette manifestation un peu gênante pour son amour-propre professionnel.

Mais la palme de l'humour revient à cet avocat de Colmar qui légua à un hôpital de fous une somme fort rondelette, accompagnée de cette mention:

"J'ai gagné cet argent avec ceux qui passent leur vie à plaider: ce n'est donc qu'une restitution."

UNE MORT MYSTERIEUSE

Le chef d'une des familles nobles les plus respectées d'Angleterre se noie nuitamment dans la Tamise.—Crime ou suicide, nul ne le sait ?—Les mariages entre nobles anglais et millionnaires américaines.

La disparition du comte de Craven, noyé probablement, est peut-être l'événement le plus mystérieux, survenu depuis des années dans le cercle de la haute société anglaise. Marié avec la fille d'un millionnaire américain qui hérita toute la fortune de son père, il était regardé comme l'un des époux le plus justement heureux du Royaume. Comment le comte fut-il précipité de son yacht dans la mer reste un point indéchiffrable. Son cadavre ne fut repêché que le lendemain.

Le comte de Craven, ce qui embrouille encore l'écheveau de ce drame, était excellent nageur et habile d'ailleurs dans tous les sports. Un matelot de l'équipage devait, d'après la consigne observée strictement à bord du yacht-palais du comte, faire son quart sur le pont à l'heure où le malheureux se noya. Comment put-il ne rien voir, ne rien entendre ?

L'hypothèse du suicide se pose quelques minutes, mais ne tient pas. Pourquoi cet homme qui cumulait tous les bonheurs de l'existence—une femme charmante, une fortune colossale, un rang élevé, des domaines considérables—aurait-il attenté à ses jours ? Et cependant, les circonstances qui entourent sa disparition semblent bien le laisser croire.

Or donc, pour relater en quelques mots ce fait, un samedi soir, Lord

Craven, projetant une croisière avec sa femme et quelques amis, se rendit en canot à son yacht compléter les derniers préparatifs. Il semblait être dans un parfait état de santé. Arrivé à bord, il donna ordre au capitaine et à son valet de chambre de se retirer pour la nuit, voulant dire par là que le yacht devait rester ancré à cet endroit et qu'il n'avait besoin d'aucun rafraîchissement. Une sentinelle seule fut postée sur le pont pour exercer la surveillance ordinaire, c'est-à-dire prévenir les accidents, les vols ou les intrusions de quelque sorte.

A huit heures du matin, le valet du comte frappa à la cabine de son maître pour préparer son bain et lui servir le petit déjeuner. L'homme frappa à plusieurs reprises mais personne ne répondit à l'intérieur. Inquiet, il ouvrit la porte. La chambre était vide. Le lit n'avait pas été défait et la casquette seule du comte reposait sur les draps.

Le valet en informa le capitaine qui fit aussitôt une enquête. Le comte n'avait pu s'échapper nuitamment, toutes les embarcations se trouvant là. Les douze hommes à bord n'avaient pas entendu le moindre bruit et rien d'anormal n'avait été signalé depuis son coucher ou son supposé coucher.



Ayant épuisé toutes les conjectures, il ne fut plus possible au capitaine que de supposer un crime ou un suicide.

L'alarme fut donnée à la police et à toutes les villes de la côte. Personne n'avait vu le Lord.

Dans l'après-midi du lendemain, un corps flottant fut aperçu de la rive, à deux milles environ du yacht. Aucun doute sur son identité. Car sur la poi-

trine du noyé apparaissait, tatoué dans les chairs, l'écusson des Cravens, un blason supporté par deux griffons avec, en exergue, ces mots: Virtus in actione consistit. C'est une coutume chez les Cravens, depuis trois siècles, de graver ainsi leurs armes sur leur poitrine, d'une façon indélébile.

L'enquête du coroner ne révéla rien de nouveau. Aucune preuve.

Un ami de Lord Craven fut chargé d'aller apprendre la terrible nouvelle à la noble veuve.

Cette grande famille a subi ainsi plusieurs épreuves depuis quelque cinquante ans et particulièrement depuis la guerre.

Ainsi, le fils unique des époux Craven, en qui ils mirent toute leur affection et toutes leurs espérances. Cet enfant avait de belles qualités mais manquait absolument de jugement. Il réservait à ses parents de grandes déceptions. A l'âge de dix-huit ans alors qu'il s'entraînait au métier des armes, quelques mois avant de monter au front, il s'éprit de la fille d'un maire de petit village qu'il épousa sans en souffler mot à sa famille.

Cette jeune fille était charmante et belle mais sortait d'une famille plus que modeste. On sait que dans l'aristocratie anglaise, il est encore assez mal vu d'épouser une femme de basse extraction. Les nobles décavés seuls sont excusables de rechercher l'alliance des jeunes millionnaires américaines pour rétablir le mauvais état de leurs affaires.

Lord et Lady Craven reçurent cependant d'assez bonne grâce la jeune femme que leur fils faisait entrer dans leur famille. Quant à lui, dont le nom est vicomte Uffington, il partit pour le front où il se conduisit vaillamment et fut deux fois grièvement blessé.

Les domaines ancestraux de la famille Craven comprennent 40,000 acres de terrain en Angleterre. Leur château, situé dans le Warwickshire, est une des plus historiques et des plus belles demeures seigneuriales du Royaume. Il fut enlevé aux moines par le roi Henri VIII.

Bien que très influente aujourd'hui à la cour, la famille Craven eut, elle

aussi, de modestes origines. Il y a environ trois cents ans, William Craven vint du Yorkshire à Londres où il ouvrit un établissement de commerce considérable. Il fut trois fois élu Lord Maire de la ville de Londres et fut créé chevalier.

Son fils, le premier noble de cette famille, vendit le fonds de commerce de son père pour acheter le château que les Cravens se sont passé de père en fils jusqu'à nos jours.

Le mariage de feu Lord Craven et de Mlle Cornélia Martin fut un des plus chics événements mondains de New-York, dans le temps. On s'empressa naturellement de dire méchamment que la fortune de la belle avait surtout été le motif de ce mariage, mais la suite prouva que l'amour y était pour quelque chose, puisque ce couple s'entendit toujours parfaitement et fut un modèle de fidélité conjugale.

— o —

PAUVRE IRLANDE

L'Irlande catholique, écrasée, c'était déjà un thème britannique au temps de la Saint-Barthélemy.

Randolf, homme de grand esprit, dont les lettres sont déposées au "British Museum", présente ainsi le triste ambassadeur que l'Irlande de 1572 envoyait au duc d'Argyll:

"Il fit le voyage à pied, le pauvre, couvert d'un manteau couleur safran, sans chemise et sans bas.

"On le reçut, mais il ne voulut ni se raser, ni mettre une chemise, ni coucher ailleurs que dans la cheminée, parmi les cendres."

Voilà qui donne une idée des relations déjà établies entre les deux îles soeurs, il y a trois siècles et demi.

Sainte Catherine, notre patronne à tous

Voilà qui va embêter beaucoup de vieux garçons qui profitent de la Sainte-Catherine pour ennuyer les filles à marier et se moquer de leur délaissement. Sainte-Catherine, patronne des jeunes et des vieilles filles, de ces dernières surtout, est aussi la patronne des étudiants et des philosophes. C'est



là un patronage très vaste qui embrasse plusieurs catégories de personnes et dans lesquelles tous veulent se reconnaître. Etudiants et philosophes auraient donc le droit également de "coiffer Sainte-Catherine". Donc, pour les étudiants en particulier, deux

coiffures: le béret et le bonnet. Mais, disons que par une tradition vénérable, cette sainte est avant tout la patronne des jouvencelles.

Dans certaines glises, au XVe siècle, les demoiselles de vingt-cinq à trente-cinq ans, avaient mission de renouveler la coiffure de la Sainte, le jour de sa fête. De là, cette locution, à laquelle d'ailleurs les jeunes filles ont donné un pittoresque pendant. Des hommes qui ne se mariaient pas, elles disaient pour se venger: "Ils portent la crosse de saint Nicolas".

Dans le calendrier, il y a beaucoup de saintes Catherine. Laquelle, par exemple, est la patronne des ouvrières canadiennes et parisiennes?

Est-ce Sainte-Catherine d'Alexandrie, laquelle mourut au commencement du IVe siècle? Convertie par un ermite, elle vit l'Enfant Jésus lui apparaître dans les bras de la Vierge et lui tendre un anneau qu'elle trouva à l'annulaire de sa main droite en se réveillant. Nourrie aux sciences sacrées et profanes, à dix-huit ans, elle tint tête à Maximin qui gouvernait l'Egypte. Maximin dépêcha contre elle une troupe de cinquante philosophes. Elle les convertit jusqu'au dernier. Il la fit attacher à une roue garnie de pointes de fer. La roue se brisa. Il la fit battre de verges et jeter dans un caveau, sans nourriture. Les anges lui apportèrent un baume et du pain. Ayant appris ces merveilles, l'impératrice Faustine se fit descendre dans le caveau de Catherine, l'écouta et lui dit: "Je suis chrétienne".

L'empereur, indigné, mit à mort Faustine et Catherine. Quand la tête de la sainte tomba, de ses veines jaillit du lait au lieu de sang.

C'est la fête de cette sainte qu'on célèbre le 25 novembre.

Mais, dans le calendrier, il y a aussi sainte Catherine de Suède, sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Bologne et sainte Catherine de Gênes.

On pourrait ainsi célébrer la sainte Catherine une fois en automne et trois fois au printemps.

A Montréal, les jeunes filles ne font pas à cette occasion de manifestations publiques. Celles qui n'ont pas passé l'âge de 25 ans n'en ont cure et celles-là qui ont déjà tourné ce cap dangereux continuent malgré tout d'attendre leur heure, l'heure où le Prince Charmant viendra les réveiller de leur long sommeil d'attente. Ainsi, la fête n'émeut pratiquement personne. Si ça n'était chez nous de cette merveilleuse coutume de la "tire", personne ne s'apercevrait de cette fête ouvertement célébrée en Europe.

Dans les magasins de Paris, par exemple, on a observé chaque année le joyeux usage de coiffer d'un petit bonnet celles qui ont atteint vingt-cinq ans; dans les ateliers de couture surtout, la coutume est respectée. Et toutes ces "vieilles filles" vont se promener en bandes turbulentes sur les boulevards, en faisant la nique aux vieux messieurs et aux célibataires chauves.

Cette coutume que nous avons de manger des toques de tire, à la Sainte-Catherine, est ancienne et remonte aux premiers jours de la colonie.

LES GEISHA VONT-ELLES DISPARAITRE

Une certaine société de femmes, au Japon, a commencé une campagne pour la disparition des petites geishas.

Les jolies petites geishas sont absolument incomprises par tous les peuples en dehors du Japon. Que n'a-t-on pas écrit contre les geishas.

La geisha fait partie d'une classe à part au Japon, elle appartient à une profession reconnue d'utilité. Une jeune japonaise ne déchoit pas plus en devenant geisha qu'une jeune fille canadienne devenant actrice de théâtre ou de cinéma.

Le rôle de la geisha est de se rendre aimable, de plaire et d'amuser. Son emploi véritable est celui d'amusé de la vie japonaise. Elle peut prétendre aux plus hauts emplois. Toute comme sa soeur de nos pays, l'actrice, la jolie geisha peut aspirer à un brillant mariage.

La geisha danse, chante, joue du luth, enfin elle a tous les talents. Elle est souvent très jeune, et très prévenue. Il n'y a pas un grand dîner qui puisse se donner à la cour ou dans les plus hautes familles sans la présence presque indispensable d'une ou de plusieurs geishas.

Les geishas sont généralement très instruites et des quantités fréquentent les collèges et les lycées pour apprendre les langues européennes.

Les allures libres des petites geishas leur ont donné une réputation peu enviable à l'étranger; mais la faute n'est imputable qu'à ceux qui ne les ont pas comprises, et non à ces jolies petites poupées japonaises.



Le vieux Fort Chambly.—Notes historiques sur ce témoin séculaire des luttes épiques de nos aïeux, sur lequel on songea un moment à porter une main sacrilège

Il y a à peine quelques années, on nous apprenait que le gouvernement fédéral avait l'intention de démolir le vieux fort Chambly, sous le fallacieux prétexte d'économiser la dépense de son entretien, à peine quelques centaines de dollars par année.

De tous les milieux patriotiques s'éleva un concert de protestations. "Comment, s'écriait-on avec indignation, le gouvernement qui gaspille des millions et des millions inutilement, voudrait pratiquer une mesquine économie au détriment de l'un de nos derniers vestiges de nos temps héroïques, c'est une honte." Et, comme on ne tarda pas à voir là une attaque directe aux sentiments patriotiques des Canadiens-Français, la protestation devint si unanime que le gouvernement se tint coi, craignant sans doute de faire un pas qui eut pu lui coûter cher. Puisque dans tous les autres pays civilisés, on a le respect des ruines du passé, il importe que dans la province de Québec, on ne laisse pas faucher un à un tous nos monuments historiques.

Mais, combien parmi nous, connaissons exactement l'histoire du vieux fort Chambly, vieux de plus de deux

siècles et témoin des luttes homériques de nos pères? Il importait donc à Monsieur L. J. N. Blanchet, le dévoué conservateur de ce fort, de faire l'éducation des nôtres sur ce point d'histoire.

C'est pourquoi, ayant invité les représentants de l'Action Française, il pria M. Benamin Sulte, l'homme le plus documenté du Canada, sur nos origines, de nous retracer l'historique de la glorieuse ruine qu'un moment on aura songé à détruire.

Et, M. Sulte, avec une verve surprenante pour un âge si avancé, fit alors l'intéressant récit qui suit:

"La nécessité de se défendre contre les Iroquois qui venaient de leur pays, dans le nord de l'Etat actuel de New-York, par la rivière Richelieu et assassinaient les gens de la campagne depuis Saint-François du Lac jusqu'à Québec, inspira l'idée de construire des forts au rapide Chambly, en 1665, et à l'endroit où est Sorel. Il n'y avait pas de colons sur la rivière Richelieu. La meilleure politique aurait consisté à envoyer des troupes pour détruire les villages des Iroquois et forcer ceux-ci à se tenir tranquilles ou à s'en aller vivre plus loin. Les forts sem-

blaient dire: "Venez, vous serez chaudement reçus", mais les Iroquois s'en moquaient, ils ne passaient pas sous leurs canons et continuaient leurs ravages.

"Vers 1670, voyant que les troupes ne retournaient point en France, ces Sauvages comprirent que tout cela finirait par la dévastation de leurs bourgades et ils promirent la paix qui dura jusqu'à 1684. Alors, la guerre et les massacres recommencèrent par la faute des coureurs de bois. La région de Chambly s'était peuplée quelque peu depuis 1675 et, naturellement, les Iroquois avaient beau jeu pour y faire des coups, assommer les personnes dans les champs, mettre le feu aux maisons et capturer des habitants qu'ils brûlaient et torturaient d'une manière abominable. Cette situation durait encore lorsque, en 1689, la France et l'Angleterre en vinrent aux hostilités. De suite, les Iroquois se joignirent aux Anglais et la terreur se répandit tout le long du Richelieu et du Saint-Laurent jusqu'à la sortie du lac St-Pierre. Ce fut une période lamentable de notre histoire qui dura jusque vers 1700; après trois années de paix la guerre recommença."

"Il fut décidé à Versailles, en 1710, de remplacer le fort de bois construit en 1665 par le capitaine Jacques de Chambly, par une forteresse de premier ordre et nous en avons les murs sous les yeux en ce moment. Donc, le fort de 1665 avait duré quarante-cinq ans. Lors de sa construction il n'y avait aucun blanc établi sur la rivière qui portait le nom de Richelieu, non plus qu'à l'endroit appelé Sorel plus tard. Une palissade de hauts pieux formant une sorte de carré, c'était tout. En dedans de cette muraille, un hangar ou magasin, dépôt de bagage et

autres munitions; puis des baraques, des maisons pour les soldats et les bureaux des officiers. Après 1670 on fit de cette place un endroit de traite. Vers 1685 le tout reprit un aspect militaire à cause des courses des Iroquois qui recommençaient.

"La forteresse de pierre de 1711 a dû recevoir une assez forte garnison en 1744, année où la guerre entre les colonies anglaises et le Canada rendit cette précaution nécessaire. La crise dura jusqu'à l'automne de 1760, lorsque Montréal capitula. De ce moment à 1775, Chambly eut une garnison anglaise. Attaqué par les Américains en 1775, le fort se défendit mal et son commandant l'abandonna à l'ennemi qui, l'année suivante, se retirant, battu, de la province, y mit le feu. On le répara plus tard et un régiment anglais y stationnait toute l'année.

"La guerre de 1812 rendit du mouvement à la contrée de Chambly, si près de la frontière. Le peu de troupes régulières que nous avions et des corps volontaires y furent logés à tour de rôle. En 1814, il y eut une grande concentration de soldats en ce lieu pour préparer une attaque contre Plattsburg. La paix était survenue, Chambly fut un lieu de repos pour les régiments du duc de Wellington. Salaberry y demeurait alors. On s'y amusait grandement. Ce furent des années de plaisir, car il y avait beaucoup de soldats mais peu ou point de travail. Les troupes régulières diminuèrent, puis on délaissa Chambly. La vieille forteresse tomba dans l'abandon. En 1870, elle s'en allait en ruines. Vers 1882, le marquis de Lorne s'occupa de la restaurer en partie pour conserver ce qui restait encore solide et il fut secondé courageusement dans cette oeuvre par M. J. O. Dion, qui a,

on peut bien dire, voué sa vie à la préservation de cette relique imposante de notre histoire ancienne”.

“En 1901 fut sculptée par Philippe Hébert, avec l'aide du comité présidé par J. O. Dion, la statue de Salaberry qui se voit de nos jours non loin du fort, au Bassin.

“De toutes les constructions militaires françaisés du Canada, il ne reste rien d'aussi considérable ni de si imposant que le vieux fort de Chambly. Rien ne subsiste à Québec ni à Montréal qui mérite un peu d'attention sous ce rapport. Le bijou unique et superbe, construit en 1711 par Gédéon Catalogne, est à conserver si nous ne voulons pas voir disparaître la dernière marque qui se rattache au souvenir déjà lointain de nos origines et de l'état de guerre dans lequel vivaient nos aïeux. En tout temps on se montre très orgueilleux de pareils monuments et les autorités veillent à leur conservation. En vérité, il n'est plus temps de préserver les palissades de Jacques de Chambly mais nous avons des murs de pierres solides qui datent de deux cent neuf ans et qui peuvent se tenir debout durant des siècles moyennant un peu de soin. Il faut inspirer à la génération actuelle le respect de cette masse historique, afin qu'on le transmette d'âge en âge et que jamais on ne songe à niveler ce glorieux terrain”.

— o —

FERTILITE DU SOL AU CANADA

La fertilité du sol et l'assolement pour les sections arides sont les sujets de la conférence de Winnipeg, 14-16 juillet

“Nos cultivateurs ne sont pas tous conservationnistes... Le problème de

la fertilité du sol, dans les provinces des Prairies, diffère quelque peu de celui des anciennes provinces. Nous avons un sol abondamment fertile, mais un savant a calculé récemment qu'en expédiant chaque année de la Saskatchewan, seulement 100 millions de boisseaux de blé, nous enlevons au sol des éléments de fertilité— azote, phosphore et potasse— d'une valeur commerciale de \$32,560,000, non compris les frais de transport. Nous ne cherchons pas à “ramener la fertilité”, mais nous tenons à la “conservation de la fertilité.”

Paroles prononcées par le Dr W. J. Rutherford, de l'université de la Saskatchewan, à la huitième assemblée de la Commission de la Conservation.

La réduction sensible du rendement du blé de printemps dans les provinces des Prairies, comme le montre le tableau ci-après, donne lieu de se demander s'il n'est pas possible de stabiliser la production, soit par l'inauguration de méthodes de culture plus effectives, soit par un assolement plus approprié des récoltes dans les sections arides, soit par d'autres moyens.

La Commission de la Conservation a préparé un programme, dont le contenu sera d'un intérêt tout particulier pour ceux qui s'occupent activement de l'amélioration de l'agriculture et pour ceux qui sont actuellement engagés dans l'industrie agricole. Le programme comprend les sujets suivants:

(1) Taux et état de l'épuisement de la fertilité du sol, sur les fermes de l'Ouest;

(2) Conservation de l'humidité du sol et ses rapports avec les conditions physiques du sol et avec la production;

(3) Maintien des matières organiques ou fibres dans le sol, avec discussion sur leur importance;

(4) Assolement approprié aux sections arides des provinces des Prairies;

(5) Administration du sol et des récoltes;

(6) Autres phases des problèmes agricoles de l'Ouest; moyens préventifs contre le soufflage du sol par le vent, suppression des mauvaises herbes et usages des herbes et des légumineuses pour fournir du fourrage aux animaux et de l'humus au sol.

Tout ce qui a rapport à la conservation de la fertilité du sol et aux moyens de prévenir le soufflage du sol est de première importance.

—o—

CONSEILS RELATIFS A L'ELEVAGE DES RATS MUSQUES

Les prix croissants de la fourrure de rats musqués ont poussé des gens à se demander s'il est possible d'élever ces animaux en captivité. Ces prix ont peut-être atteint le maximum; néanmoins, c'est fort probable qu'ils se maintiendront à ce niveau pendant plusieurs années. L'élevage promet donc d'être une entreprise rémunératrice.

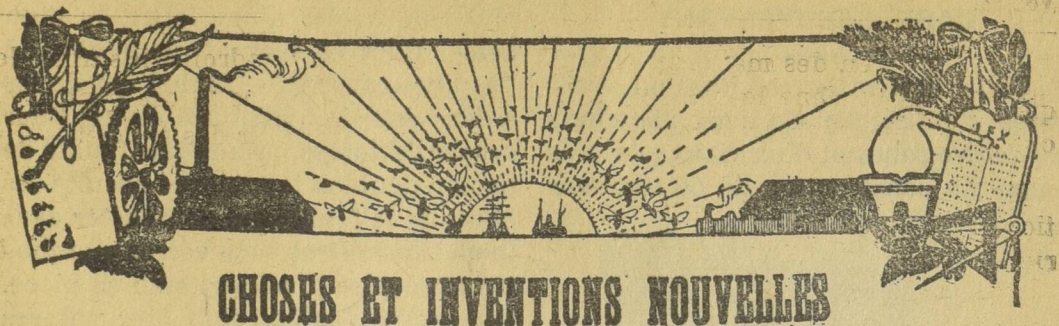
Les expériences qui ont été tentées prouvent que ces animaux ne sont pas difficiles à élever. Il faut pour cela posséder ou affermer une pièce d'eau appropriée, soit sous forme de marais, étang, ou eau dormante, clôturée si nécessaire. Si ces animaux fréquen-

tent déjà de tels endroits, il suffira de les y protéger; dans le cas contraire, il faudra en acheter des trappeurs. Ils se multiplient rapidement. Au dire des observateurs, la femelle a trois portées par saison, et met bas de six à neuf petits chaque fois.

Une eau claire est préférable et assez profonde pour ne pas se congeler jusqu'au fond. La nourriture consiste surtout en tiges de plantes aquatiques, telles que riz sauvage, lis d'eau, roseaux et quenouilles. Ils se nourrissent aussi parfois de moules, de poissons et d'insectes. Si l'alimentation avec des plantes aquatiques ne suffit pas, on peut leur donner des légumes de jardin.

Le rat musqué tient un peu de la nature du chat: il est porté à s'attacher à son habitat; aussi longtemps qu'il y trouve une quantité de nourriture suffisante, il ne cherche pas à le quitter. Ses ennemis naturels sont la chouette, l'épervier et la loutre.

Au Maryland, grand centre d'élevage des rats musqués, les marais rapportent autant de profit par acre aux propriétaires que les meilleures terres agricoles avoisinantes. On dit qu'un éleveur prend chaque année 2,500 de ces animaux dans un marais de 50 acres et en laisse assez pour le repeupler. Même en 1909, lorsque les peaux se vendaient à très bas prix, l'affermage des lacs était une entreprise avantageuse. Un expert américain estimait à \$50 la valeur d'un acre de marais à rats musqués. Comme le prix de cette fourrure a quintuplé, on peut conclure qu'une acre de ces marais vaut aujourd'hui \$200.

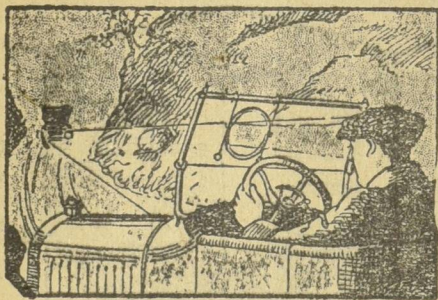


CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

BONNE MESURE DE PRUDENCE

L'automobiliste foncièrement prudent ne laisse jamais ses fanaux jeter une lumière aveuglante dans des encadrures dangereuses. Mais alors ce phénomène est rare. C'est donc au chauffeur lui-même à protéger sa pro-

nal. Des bandes de panne bleu gris sur lesquelles retombent une rangée d'énormes pompons de soie rouge, alternant avec des bandes de point de Hongrie. Ces bandes sont exécutées sur du canevas treillis avec de la soie d'Alger, et les rayures dont les teintes

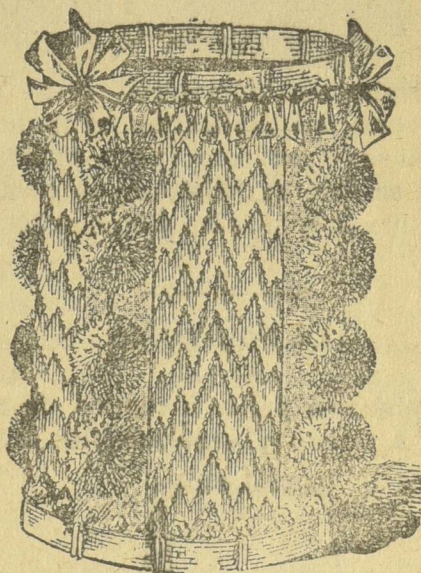


pre vue. Notre vignette représente un appareil qui placé au-dessus du brise-vent partage la lumière projetée par l'automobile qui approche et empêche l'automobiliste d'être gêné dans sa manoeuvre.

— 0 —

CORBEILLE A PAPIER

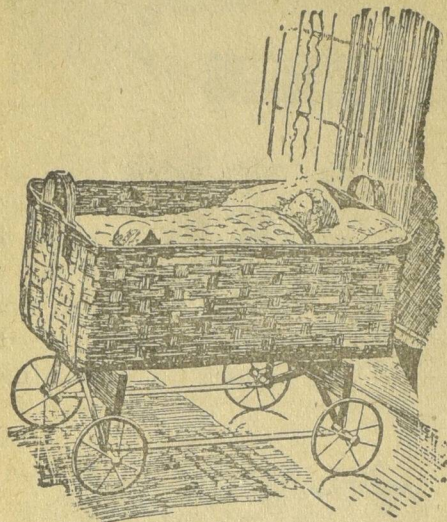
Cette corbeille à papier peut également servir pour mettre des parapluies dans une antichambre. Elle est montée sur une vannerie d'osier japonais passée au vernis rouge, ce qui lui donne un air exotique très origi-



vont en se dégradant, sont toutes séparées par un rang de soie loure. Ces raies sont faites en soie bleu nuancée depuis le bleu de Prusse jusqu'au bleu le plus pâle. Des boucles et des choux de ruban bleu cachent la monture. L'intérieur est doublé de jaune vif.

CARROSSE D'ENFANT

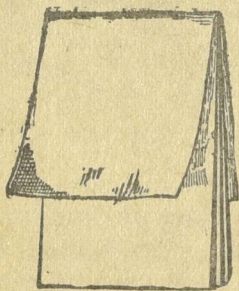
Cette illustration montre un carrosse d'enfant fait de deux planches, de quatre roues et d'un vieux panier à linge. La construction de ce carrosse



est clairement démontrée et ne requiert aucune explication additionnelle. On se rendra compte que ce panier peut assurer au bébé tout le confort possible et à la mère pleine satisfaction.

LA POLYCOPIE

Voilà une petite invention de nature à rendre d'inappréciables servi-

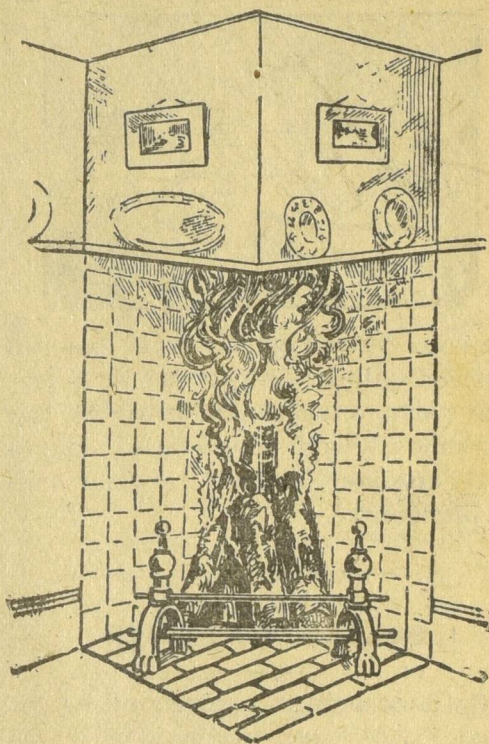


ces aux sténographes et à tous les employés de bureaux. Il arrive tous les jours que ces personnes aient à faire

plusieurs copies d'une lettre ou d'un acte. Elles se servent pour cela de "papiers carbone". L'ennui est de les enfiler dans la machine à écrire. Pour sauver du temps, prenez une feuille de papier doublez la; relevez ensuite les bouts de la feuille qui doit entrer dans le clavigraph et vous verrez que toutes les copies tiendront bien en place. Quand vos feuilles sont bien passées sur le rouleau, enlevez celle que vous vez doublée.

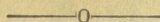
QUI N'A PAS SA CHEMINEE ?

Inutile de décrire les charmes poétiques d'une cheminée. Qui n'a pas fait ses plus beaux rêves devant un



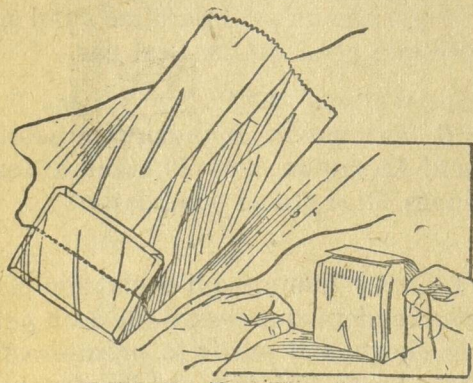
feu ardent de cheminée, les pieds sur les chenets, contemplant d'un regard déjà affaibli par le sommeil, les couleurs vives que projette en crépitant

la bûche qui se consume ? Bien des gens veulent une cheminée dans leur maison, mais ne savent où la placer. Ils en souffrent. C'est très simple et étudiez attentivement notre vignette pour vous donner l'idée d'une cheminée de construction facile. Utilisez le coin ou l'angle d'une pièce. Le manteau de la cheminée est fait de bois ou de tout autre matériel.

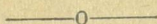


SAC ET FICELLE

Un sac de papier muni à sa base d'une ficelle assez grande pour l'envelopper quand il est rempli est de toute récente invention. C'est une nouveauté qui a beaucoup de succès dans



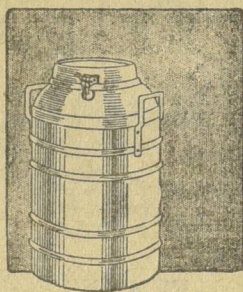
les magasins où l'on fait l'emballage ou l'emballage en quantité. Cette ficelle ou cette corde sont simplement collées en-dessous du sac. Le paquet, petit ou gros, se fait dans le mode ordinaire en ramenant la ficelle sur les côtés et sur le dessus, pour nouer.



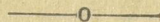
BIDON-GLACIERE POUR LE LAIT

Une nouvelle méthode d'expédier le lait et la crème à de longues dis-

tances, durant la saison chaude et même à cette époque, est fournie par l'invention de cette norvégienne-glacière qui consiste en deux canettes au lieu d'une, l'une dans l'autre, l'espace entre les deux étant rempli avec du



liège. Le lait transporté dans ces bidons indique une élévation de température de 180 en 24 heures, s'il est exposé à une température extérieure de 920. Le couvercle est fixé au bidon de façon à fermer hermétiquement.

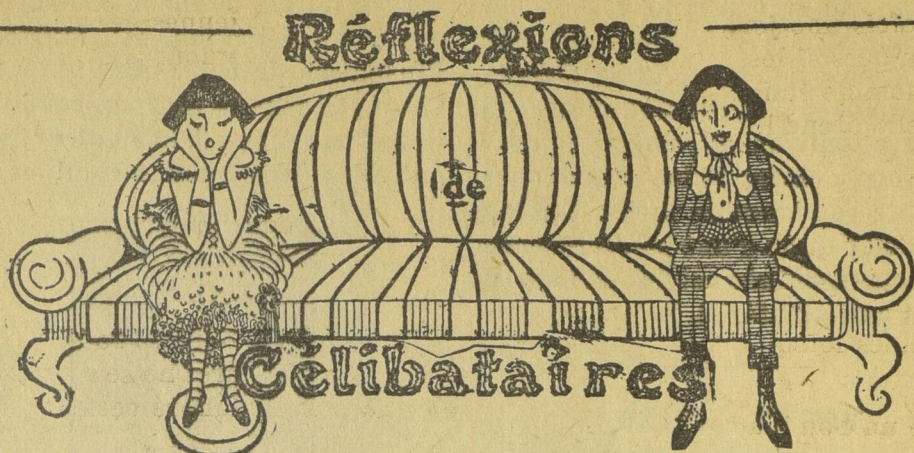


POUR MIRER LES OEUFS

Avec une simple feuille de papier ou de carton roulée, assez ferme pour être trouée avec petits clous, peut être fabriqué un instrument pour mirer les oeufs. A l'extrémité la plus évasée du



tube est placé l'oeuf à éprouver et l'individu qui l'examine se place l'oeil à l'autre bout. Ainsi, voit-il aisément à travers l'oeuf. Un journal ou tout imprimé circulaire peut être expédié par la poste dans ce tube qui a de la sorte plusieurs emplois.



FEMMES

Il y a des femmes qui, en amour, sont philanthropes, elles aiment à partager leur bonheur; d'autres sont avares et gardent tout.

* * *

La femme a l'âge qu'elle paraît avoir avant le déjeuner; l'homme a l'âge qu'il paraît avoir après le dîner.

* * *

Les femmes ne savent bien que ce qu'elles n'ont pas appris.

* * *

Il y a toujours une jolie fille dans chaque tramway.

* * *

On dit que l'amour est aveugle, mais c'est étonnant comme il trouve facilement la poche dans laquelle se trouve le porte-monnaie.

* * *

Autrefois les jeunes filles comptaient leurs propositions comme les indiens leurs chevelures, sur leurs doigts. De nos jours, elles ne se servent que de leurs pouces, heureuses lorsqu'elles ont besoin de leurs deux pouces.

HOMMES

C'est toujours l'homme qui paie... s'il est marié.

* * *

Personne ne peut paraître aussi sincère que celui qui ne l'est pas.

* * *

Il faut savoir manoeuvrer habilement lorsqu'on fait l'amour à deux jeunes filles qui se connaissent.

* * *

Le jeune homme qui prend son premier rendez-vous ressemble à un petit garçon qui fait partir sa première fusée. Ils savent que ça les amusera énormément, mais ils ont un peu peur tout de même.

* * *

Avant le mariage, c'est l'homme qui parle de ses conquêtes, après le mariage, c'est la femme.

* * *

Lorsqu'un jeune sentimental embrasse une jeune fille, il souhaite ardemment être le premier, et cependant, il y a beaucoup plus de satisfaction à ne l'être pas.

FEMMES

Autrefois une jeune fille se demandait toujours si les compliments d'un jeune homme étaient sincères; de nos jours, elle prend les compliments sans faire d'enquête.

* * *

Quelques femmes ne prennent pas plus de soin de leur mari que les enfants de leur ballon; aussi, les deux sont peinéés lorsque le jouet est brisé.

* * *

Faire un bon mari d'un célibataire est une chose contre nature; quelque chose comme de faire une chenille avec un papillon.

* * *

✓ Quelques femmes ressemblent à des vieux canons; elles emploient beaucoup de poudre mais ne partent jamais.

* * *

Il est très difficile d'être une jolie fille, car ses amies la louent et ses ennemies la blâment. Il lui faut choisir un juste milieu.

* * *

Pour les vampires l'amour ressemble à une automobile; il a souvent besoin de réparation et demande à être changé tous les deux ans.

HOMMES

Il existe des jeunes gens qui s'imaginent être en amour à chaque journée de soleil.

* * *

Si un homme réussit à se sauver des femmes jusqu'à l'âge de trente ans, il peut être tranquille jusqu'à l'âge de soixante ans.

* * *

Les hommes doivent se marier jeunes; les célibataires ne se sont pas mariés pour avoir ignoré cette vérité.

* * *

Autrefois nous avions la rose sur laquelle elle avait posé ses lèvres roses; aujourd'hui nous adorons la cigarette que ses lèvres ont touchée.

* * *

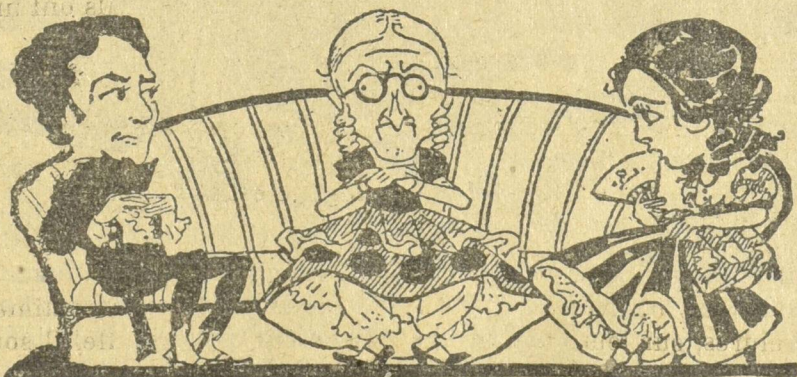
Ce qui rend les jeunes veuves si dangereuses c'est qu'elles savent si bien mettre un jeune homme à son aise.

* * *

Tous les hommes mariés admirent la robe courte chez les femmes sauf chez la leur.

* * *

Les baisers représentent les noix dans le gâteau de l'amour, et... les hommes aiment tant les noix.



L'ART D'ETRE BON VOYAGEUR



Il eut autrefois, un Sage
 Qui se disait seul à savoir
 Comment, au cours d'un long voyage
 Porter ses colis en sautoir.

Sir Solomon était son nom.
 Il mélangeait depuis vingt ans
 Essences, poudres et lotions
 Pour fabriquer son talisman.

Enfin, une poudre magique
Renfermant toutes les vertus,
S'échappa d'un produit chimique
Qu'il tenait dans ses doigts crochus.

A la gare où il se rendit,
Il vit la reine de Lahon,
Triste d'avoir tant de colis
A transporter dans le wagon.

"Belle princesse, lui dit-il,
Séchez vos pleurs de crocodil,
J'ai une poudre qui réduit
A la groseur d'un fin étui

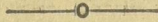
Les sacoches, valises et malles
Que l'on confie aux chefs de gare
Qui, peu scrupuleux, les déballe
De peur, ma foi, qu'elles ne s'égarent.

Vous porterez à votre cou,
Tel un magnifique collier,
Tous vos chapeaux en marabout,
Toutes vos boîtes en osier."

Dans son escarcelle dorée,
Il puisa son produit secret
Et en jeta une pincée
Sur les valises et paquets.

Aussitôt, tout rapetissa
A la taille de pierreries
Que la princesse de Laha
Glissa dans sa bourse fleurie.

(Traduit du chinois par Jo. San-sha-grin, fils.)



LES ALLEMANDS SONT DESES- PÉRÉS

On signale à Berlin une épidémie de suicide, à la suite de la défaite et surtout de la baisse du mark et de la hausse du coût de la vie. Il y a une moyenne de deux suicides par jour dans la capitale allemande.

La belle saison de l'été, au lieu de donner aux malheureux quelque espoir, a eu sur eux un effet contraire. En effet, les suicides ont été de huit par jour en juin, juillet et août.

Les instruments employés sont le revolver, le gaz et le poison. L'âge de ces suicidés varie de seize à soixante ans. La plus jeune victime de cette vague de désespérance à la Goethe fut une petite servante d'hôtel et la plus vieille une septuagénaire incapable de lutter plus longtemps contre la misère.

CONSENTEMENT FORCÉ

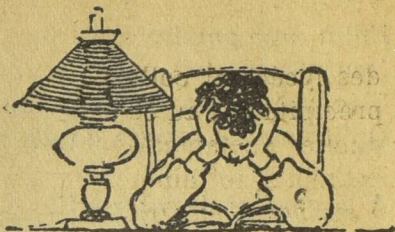
Une délicieuse artiste anglaise visitait récemment un aérodrome proche de Londres. Un lieutenant lui proposa un petit voyage en avion. Elle accepta.

Comme ils passaient au-dessus de la capitale, l'aviateur arrêta net son moteur et demanda catégoriquement à la jeune femme de l'épouser. La réponse fut négative. Alors, sans ajouter un mot, il remit en marche et se livra à toute une série de cabrioles, loopings, retournements sur l'aile et descentes en feuille morte.

Quand ce petit manège eut assez duré, nouvel arrêt, nouvelle question. Mais cette fois la réponse fut affirmative... et à l'heure actuelle, le mariage doit être célébré.

Tout de même, singulier moyen de convaincre une femme!

Forts en thème et Cancres devenus célèbres



C'était naguère la marotte des chroniqueurs de railler les "forts en thème" et de soutenir ce paradoxe que les lauréats de tous les concours ne sont que des cuistres, et qu'il est presque indispensable d'avoir été un cancre au collège pour devenir un aigle dans la vie.

J'ai eu la curiosité de compulser une collection de vieux palmarès des lycées de France et d'y relever, à travers d'interminables listes, les noms des anciens élèves de nos principaux établissements scolaires qui, à quelque titre que ce soit, sont parvenus depuis à la célébrité. Or, cette statistique dément péremptoirement l'assertion des ironistes. Il va sans dire qu'un tel tableau d'honneur ne saurait trouver place en son entier dans le cadre exigu d'un article de journal. Mais, par de simples extraits, par un choix d'exemples typiques empruntés aux dossiers universitaires de plus d'un siècle, il sera facile d'établir, — comme le proclame d'ailleurs le bon sens — que les prix, les couronnes et les "peaux d'âne", pour ne pas être d'infailibles "Sésame" sur le chemin de la fortune ou de la gloire, n'ont jamais empêché non plus ceux qui en ont été gratifiés de faire assez bonne figure dans le monde.

Voici donc, un bouquet de noms marquants cueillis un peu pêle-mêle, dans les palmarès d'autrefois: Michelet, Littré, Nisard, Ravaisson, Sainte-Beuve, le duc d'Aumale, Emile Augier,

Octave Feuillet, le marquis de Ségur, Charles Baudelaire, Léo Delibes, Sarcy, Adolphe Carnot, Fustel de Coulanges, Henry Fouquier, Ludovic Halévy, Bartholdi, Paul Dubois, P. Leroy-Beaulieu, Camille Pelletan, J. Casimir-Périer, Paul Verlaine, Alfred et Maurice Croiset, Eugène Cavaignac, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, Emile Faguet, Léon Bourgeois, Denys Cochin, Mgr d'Hulst, Frédéric Masson, comte d'Haussonville, Jules et Paul Cambon, Albert Besnard, Maurice Bouchor, Jean Richepin, Jules Lemaitre, Lippmann, général Maunoury, général Balfourier, Pierre Decourcelle, Edmond Haraucourt, Georges et Henri Cain, Mgr Baudrillart, Jean Jaurès, Abel Hermant, Victor Margueritte, Paul Painlevé, Maurice Donnay, Stephen Pichon, Raymond Poincaré, Léon Daudet, Henri de Rothschild, G. A. de Caillavet, Maurice Berteaux, Gustave Hervé, Gustave Téry, Henri de Régnier, Edouard Herriot, Marcel Sembat, Jean Coquelin, Jacques Fenoux, Fernand Gregh, Maurice Leblanc, etc...

Le Concours général, supprimé en 1903 et qu'il est question de rétablir, avait jadis pour mission de passer à son crible la fine fleur du froment universitaire. C'était pour les "bêtes à concours" une manière de Grand-Prix dans la course aux diplômes. Il opérait la sélection des pur-sang de "l'Alma parens". C'était l'examen des examens. Avec quelle ardeur les "as"

des lycées et collèges de France se précipitaient au combat! Au milieu de quelles acclamations, le gagnant des gagnants, le vainqueur des vainqueurs était porté en triomphe!... Citons quelques-uns de ces prix d'honneur: Victor Cousin, de Jussieu, Cuvillier-Fleury, Drouyn de Lhuys, Arvers, Caro, Berthelot, About, Taine, Prévost-Paradol, Edouard Hervé, J. J. Weiss, duc de Broglie, Augustin Filon, Auguste Burdeau, H. Poincaré, Raphaël-Georges Lévy, Paul Bourget, Emile Boutroux, René Doumic, Henri Bergson, Ernest Lavisse, Alexandre Ribot, Edmond Perrier, Paul Acker, André Tardieu, etc...

Il faut reconnaître que, si l'on peut dresser ainsi une liste assez imposante de forts en thème devenus notoires, on en pourrait aussi dresser une—infinitement plus longue—d'anciens lauréats restés totalement ignorés du public. Il faut avouer également qu'un certain nombre "d'espoirs" universitaires n'ont guère donné que des déceptions. François Coppée—qui n'avait fait lui-même que de très médiocres humanités et qui se targuait volontiers, vers la fin de sa vie, d'être un ignorant arrivé — prit un malin plaisir à raconter, dans une chronique de journal, qu'il avait retrouvé, un jour, "faisant la queue à la porte d'une caserne, un ancien condisciple, jadis criblé de boules blanches à ces deux cachots et qui, vêtu comme un épouvantail dans un cerisier, tenait à la main une vieille boîte à lait pour y recevoir le soupe de l'aumône." Ludovic Halévy, devant qui l'on défendait la cause d'un mauvais écrivain qui avait été lauréat du grand concours, lança ce coup de patte:

—Lauréat?... Oui, "lauréat médiocritas!" Alphonse Karr et Jules

Vallès décrivirent complaisamment les infortunes de "bêtes à concours", de forts en thèmes et de bacheliers devenus des échoués de la vie. Mais tout cela n'était que de la littérature.

Il faut bien admettre, cependant, que quelques-unes de nos illustrations nationales n'ont pas particulièrement brillé, en leur jeunesse, dans les joutes scolaires. Si Voltaire fut un élève prodige, Balzac fut un cancre obstiné. Le grand physiologiste Claude Bernard échoua au concours de l'agrégation. Pasteur obtint la note "médocre" pour la chimie, à son bachot ès-sciences, qu'il passa avec plus de difficulté encore que son bachot ès-lettres. Au concours de l'Ecole normale, il fut classé quinzième sur vingt-deux candidats. Henri Poincaré faillit être refusé, au baccalauréat ès-sciences, pour sa composition de mathématiques. Emile Zola fut blackboulé à tous ses examens (il ne put jamais être bachelier) et, presque toujours, pour la composition française. Clémenceau confessa sans honte sa "qualité constatée de mauvais élève", qui, aux jours de distributions de prix, ne lui permit pas "l'espoir des satisfactions personnelles."

Ces exceptions ne font que confirmer la règle. Au surplus, elles n'apportent aucun témoignage décisif en faveur du "cancrelat" qui, lui, n'a jamais osé publier la liste de ses champions. Faut-il en conclure que le "fruit sec" qui dame le pion au porteur de lauriers sur l'échiquier de la vie n'est encore qu'un mythe littéraire? Il serait puéril de généraliser. En tout cas, comme l'a observé Emile Faguet, c'est une manie assez répandue chez les gens de lettres de prétendre qu'ils n'ont jamais eu de succès dans leurs classes et d'exalter la gloire des

“sans couronnes”. Anatole France n’a pas dissimulé sa sympathie pour certains cancren, mais il s’empressait d’ajouter: “Entendons-nous, je ne les aime pas médiocres, mais détestables; je les aime ingénieux, subtils, énergiques, laborieux, féconds en artifices, concevant mille engins divers, faisant tout pour ne rien faire et accomplissant dans la perfection, leur métier de mauvais élèves.” Si ces cancren-là ne décrochent pas de timbales, c’est uniquement de leur faute. Le véritable mérite, après tout, vient de l’effort, non du résultat. L’ironique auteur de “Sylvestre Bonnard” l’a proclamé lui-même: “C’est quelque chose qu’un prix d’honneur. Ce n’est pas tout. Et, parce que ce n’est pas tout, on a dit que ce n’était rien. Un romancier nous a montré un ancien lauréat du grand concours vendant, pour avoir du pain, son prix d’honneur à un bouquiniste. Qu’est-ce que cela prouve, sinon qu’un prix d’honneur n’est pas une rente viagère et que l’effort fait pour le gagner ne dispense pas ensuite de travailler pour vivre?... Les lauriers de la Sorbonne ne couronnent que l’espérance. C’est pourquoi ils ont tant de douceur. Le prix d’honneur est un honneur d’un jour qui ne dure que si celui qui l’a reçu l’honore à son tour par le mérite de sa vie.”

Henri NICOLLE.

LES CENDRES DE SAINT VINCENT DE PAUL

Les cendres de saint Vincent de Paul, à la suite de longues négociations, furent remises, sous le règne de Charles X, aux lazaristes. Elles furent transportées processionnellement dans

la chapelle de ces religieux, rue de Sèvres.

Elles y sont encore, dans une châsse d’argent offerte par la ville de Paris.

Cette châsse est placée au-dessus du maître-autel de la chapelle des lazaristes; on en ouvre les portes chaque année et à travers le vitrail, on aperçoit une tête de cire, représentant saint Vincent de Paul, appliquée sur le crâne authentique. Le reste des ossements est habillé en surplis et en soutane.

Dans une des salles du couvent, on peut visiter quelques vitrines contenant des objets qui lui ont appartenu: des souliers, une soutane et un parapluie.

LE GAZ MEURTRIER

Les chimistes militaires américains viennent de prédire qu’un gaz sans odeur et sans goût serait prochainement découvert. La fatale activité de ce gaz, selon les exigences militaires, durerait un quart d’heure et pourrait durer plus de huit jours. Il traverserait les étoffes les plus épaisses et rendrait inutilisables les armes. Avec l’aide de l’aviation, il détruirait les récoltes, “aveuglerait” les pays ennemis.

Mais l’effet démoralisateur de ce gaz aurait une action aussi terrible que sa force destructive.

“Le pays qui obtiendra le gaz le plus meurtrier et pourra garder secrète sa composition est le futur maître du monde”. Ainsi s’exprimait les chimistes militaires américains, qui auraient pu ajouter que les guerriers de l’avenir ne manqueraient pas de se moquer du “gaz moutarde”, gaz anodin dont fit si grand cas le poilu de 1918...

LE TIR AU REVOLVER

L'un des sports les plus récréatifs et les plus reposants qui soient—Le courage, le sang-froid, la confiance qu'il donne à ceux qui le cultivent

On a tort de ne considérer le revolver que comme une arme offensive, propre aux malandrins, aux détrousseurs et à tous les tristes individus sans domicile qui font l'infection de la ville. Le revolver et le pistolet sont tout aussi bien des moyens de défense extrêmement commodes. La vague du radicalisme, la cherté de la vie, le chômage, la baisse du sens moral chez les gens poussent multitude de sans aveu au crime ou au brigandage. Quantité de paisibles maisons bourgeoises sont tous les jours assiégées par des voleurs en quête de butin. Une serrure solide et un browning constituent les deux meilleurs moyens de défense des tranquilles citoyens. Le tir est aussi un sport très répandu en Europe et aux Etats-Unis, s'il n'a pas de vogue au Canada.

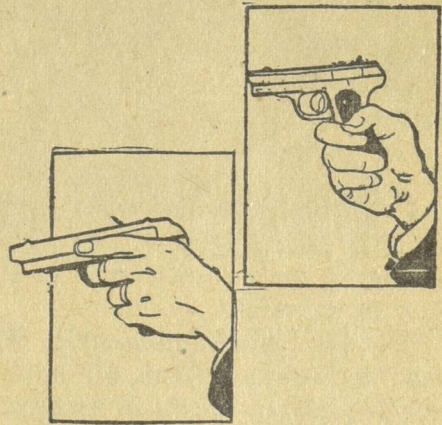
Alfred P. Lane, le champion mondial du tir au revolver, a rédigé d'excellents conseils sur la manière de manier cette arme, conseils que les lecteurs de la "Revue" trouveront sans doute d'un grand profit, à l'occasion.

Il en est du revolver comme du fusil ou de la grenade, n'importe qui peut s'en servir d'une façon quelconque. Toucher une cible à dix pieds est une bagatelle. Il faut aspirer à plus pour devenir un tireur adroit.

Et pour cela, nul n'est besoin de subir un entraînement spécial. Le sport du revolver ne requiert pas comme

celui de la course, de la boxe, de la lutte, de la natation des années de restrictions, d'exercices de toutes sortes.

On peut effectuer un excellent tir en tout état, à condition seulement que l'esprit soit au repos. Le tireur peut fumer à sa guise, boire quand le goût lui en prend, etc., il ne sera pas pour cela en mauvaise forme le jour d'un concours. Le succès au tir ne demande pas une habileté phénoménale. On ne nait pas tireur, on le devient. Il faut pour cela s'appliquer et pratiquer.



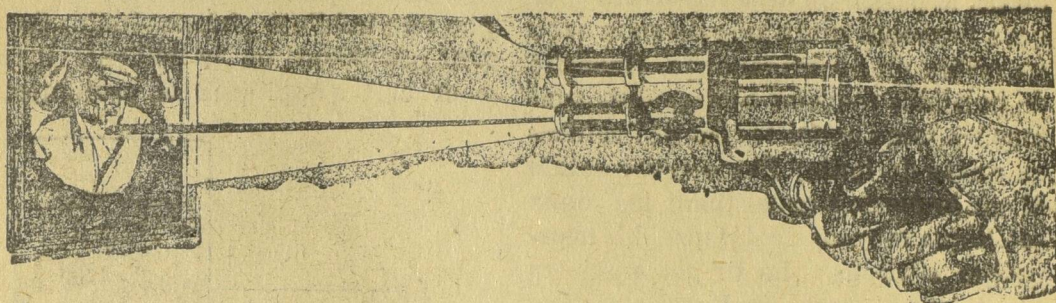
Un maître tireur ne s'énervé pas ni ne serre fiévreusement son arme entre ses doigts. Il l'appuie simplement sur son pouce, l'élève à la hauteur de la cible, le bras tendu, et lâche la détente du revolver quand celui-ci pointe le cercle qui entoure le point noir. Qu'on n'espère pas faire un bon tir en braquant son arme sur le point de mire,

brusquement, et en faisant feu. Le revolver, si léger soit-il, dévie toujours et c'est pourquoi il ne faut lâcher le coup que lorsque la hausse couvre la cible.

Le débutant a tout avantage à employer un revolver d'un calibre 22. Après quelque temps, il peut augmenter son volume. La raison en est bien simple; c'est que pour tirer correctement, l'effort du doigt sur la détente doit être ferme et lent, de façon à faire tomber la batterie du revolver au moment précis où il pointe la cible. Si le tireur hésite, s'émeut ou bronche, il est porté à brusquer la détente et par le fait à écarter le revolver de l'axe de tir ou de la ligne de mire.

ne peut bouger d'un millième de pouce, chaque coup portera et chaque balle ira passer par le même trou. Vous vous trompez. On tente cette petite opération pour éprouver une arme nouvellement fabriquée, mais ce qui compte chez les bons tireurs, les tireurs sportifs, ce sont les groupements. Un groupement est le rassemblement des cartouches sur une cible autour d'un point central. Avec un pistolet de marque, toutes les balles iront se grouper dans un très petit cercle. Si l'arme est défectueuse, elles se disperseront de tous les côtés.

Aucun doute qu'il est plus facile de viser, de pointer sa cible, avec les deux



La meilleure manière de tirer est de tenir la crosse avec une pression suffisante mais facile, sans la serrer trop fermement.

Je connais un jeune homme, dit encore le champion Lane, qui se mit en tête de pratiquer le tir au revolver jusqu'à ce qu'il fut capable de faire entrer deux et plusieurs balles consécutives dans le même trou. S'il a commencé cet entraînement, il doit le poursuivre encore sans succès. Pourquoi? parce que ce n'est ni l'entraînement, ni l'adresse qui peuvent accomplir ces prouesses, mais la chance.

Vous vous imaginez qu'avec un revolver bloqué, fixé de telle sorte qu'il

yeux qu'avec un seul. Un grand nombre de tireurs n'en gardent qu'un ouvert. Le procédé est bon pour les débutants. De toutes façons, il vaut cent fois mieux viser de ses deux yeux.

Beaucoup de gens, tous les cow-boys entre autres, s'imaginent que cet art est instinctif et qu'il est aussi facile de viser un point avec une arme que de pointer son doigt. Cela est vrai pour les mires de faible distance, mais plus le but s'éloigne, plus il devient difficile de prendre une bonne visée. De près, quiconque peut tirer; de loin, les experts seulement.

Pointer un homme en le chassant par la simple "visée du doigt" est une

méthode des plus mauvaises. L'agent de police qui poursuit un cambrioleur, au lieu de lui tirer dessus au hasard de sa course, n'a qu'à s'arrêter, à bien viser et à lâcher froidement son coup. Faire feu en courant est bien plus dangereux pour les passants que pour le voleur lui-même.

Le revolver n'est pas une arme capricieuse, comme veulent le croire ceux qui en ignorent le maniement. On dit qu'il repousse et dévie et que le bon tireur est par conséquent celui qui devine la graduation de l'écart et vise un peu plus bas que l'objectif. Un revolver bouge, c'est vrai, mais le tireur adroit ne songe même pas à ce détail en faisant feu; il sait que son coup portera.

Le tir au revolver est un passe-temps agréable, propre à charmer les loisirs de tous les travailleurs. C'est un sport récréatif et d'aucune fatigue. Il développe et raffermi le courage et les nerfs de quiconque s'y adonne, son sang-froid et sa confiance en ses propres forces. L'habile tireur apprend, en pointant un objectif avec précision, à regarder un homme dans le blanc des yeux.

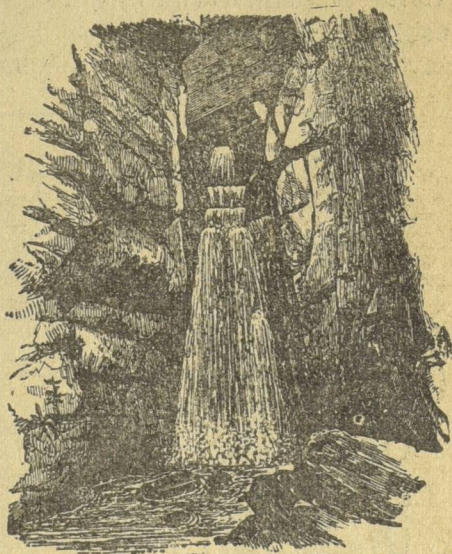
— 0 —

LE TRAVAIL SOUTERRAIN DES EAUX

La plupart des substances tirées du sol sont utiles à la vie des plantes et des animaux. La chaux, le sel, le fer, par exemple, s'y trouvent en suspension et sont tous de grande valeur. La chaux fournit des matériaux pour le squelette des animaux, et le fer donne la matière colorante de leur sang. Nous obtenons de notre nourriture so-

lide, il est vrai, la plus grande partie de ces matériaux qui nous sont nécessaires, mais il n'en est pas moins vrai que l'eau de source, pour autant qu'elle les contienne, est plus salubre pour nos boissons et notre cuisine que ne le serait l'eau de pluie.

Chaque source du globe étant ainsi occupée à remonter à la surface des matières de quelque espèce, il est évident que la quantité de roche dissoute et enlevée doit finir par être considérable.



On peut maintenant comprendre comment il y a des canaux et des tunnels pour l'eau souterraine, puisque celle-ci ronge sans cesse un peu de la surface sur laquelle elle coule, élargissant ainsi les fissures et les crevasse et les transformant peu à peu en passages plus larges. De grandes cavernes très élevées et de plusieurs milles de longueur, ont été ainsi creusées sous la surface dans différentes parties du monde.

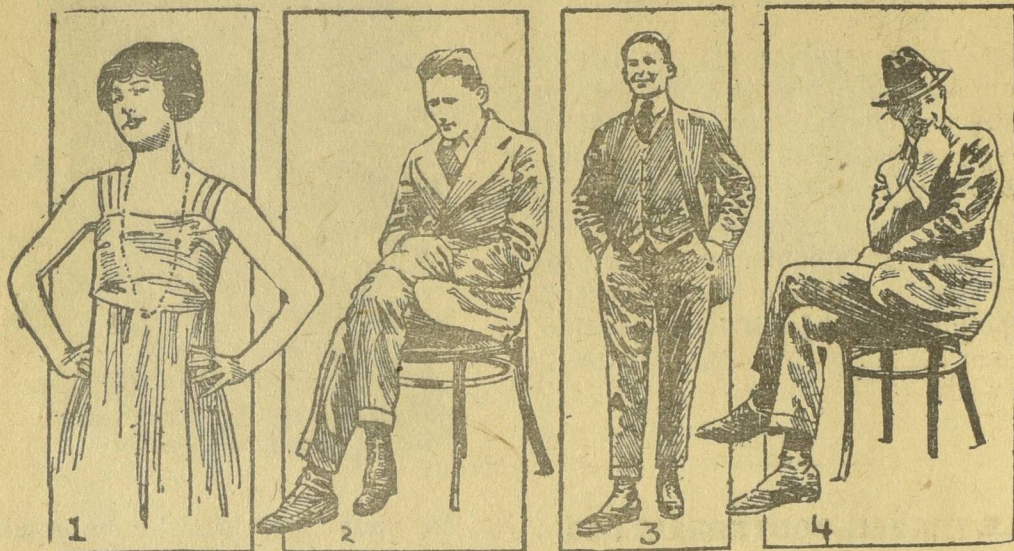
JUGEZ LES GENS A LA MINE

On peut facilement juger tous les gens à leur mine si on les observe bien, quoiqu'en dise le proverbe. Les quelques vignettes de cet article représentent un type de neuf catégories de personnes qui se distinguent par une pose favorite et qui trahissent ainsi leur caractère.

Cette jeune fille (vig. 1) qui se tient ainsi les mains sur les hanches, la tête relevée, les yeux gamins ou méchants

histoire, à parler de lui, convaincu qu'il peut intéresser tous ceux qui l'écoutent. Il se tient dans l'attitude correspondante à celle de la jeune fille de la première vignette.

Le personnage n° 4 a le tempérament d'un flâneur et d'un propre à rien. Toujours assis nonchalamment, les jambes croisées ou étendues, il a la manie de toujours se porter la main à la bouche et surtout de détailler les



porte tous les indices de la fatuité, de la vanité et de l'étourderie. Elle a une haute opinion de sa petite personne. Notez surtout les coudes saillants.

La vignette 2 représente un individu dont le corps est en lutte avec l'esprit, qui combat ses instincts pour prendre le contrôle de sa personne.

Voilà ce jeune beau (vig. 3), les mains dans les poches de son pantalon, la poitrine bombée, le veston ouvert, qui ne pense qu'à raconter son

femmes d'une façon grossière et outrageante.

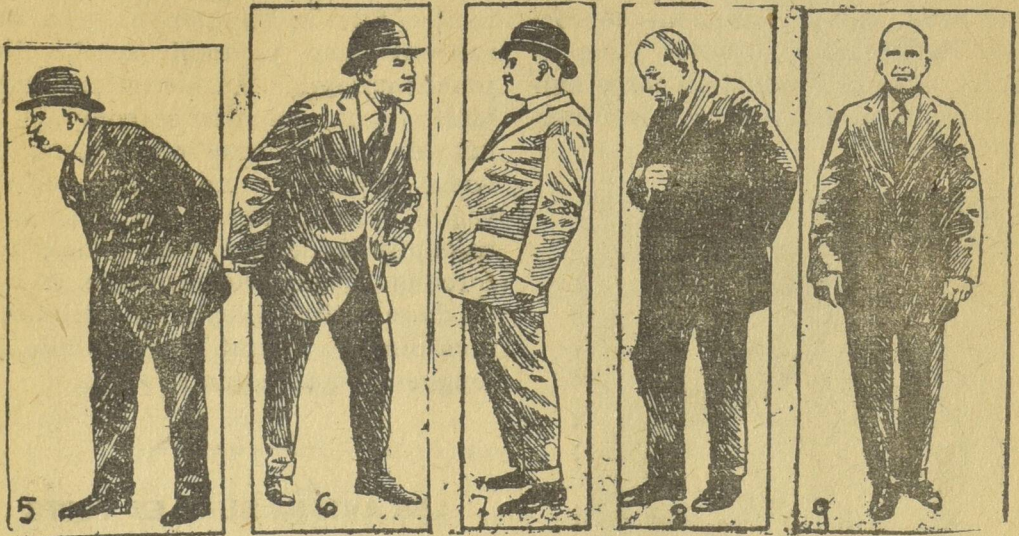
Le marcheur du n° 5 est un homme curieux et inquisiteur que conduit le nez. Il voit tout, entend tout, renifle tout. Il a de la trempe et du caractère.

Celui qui s'avance ainsi, (vig. 6) le menton et la mâchoire en avant est le querelleur, le batailleur. Il ne laisse pas échapper une occasion de provo-

quer des chicanes et d'affirmer sa force bestiale.

L'homme gras et bien portant (vig. 7) qui marche le ventre en saillie, les lèvres souriantes, le chapeau sur le côté, est bonasse et doux. Vous

Pour plaire à celui-ci, (vig. 8) le penseur, l'intellectuel qui s'avance le front baissé, la main repliée sur la poitrine, nous vous conseillons de citer des dates, de donner des chiffres, de préciser des faits. Il aime l'exactitude et la vérité.



pouvez tout obtenir de cet homme-là si vous savez l'amuser et le faire rire. Parlez-lui aussi d'un plantureux repas à prendre dans un chic restaurant et il se fendra en quatre pour vous servir.

La dernière pose (vig. 9) est celle qu'ont naturellement les hommes ordinaires, sans gros défauts ni grandes qualités. Le ventre est rentré, le torse droit, les bras sont bien tendus et tout le poids du corps repose sur un pied.

— 0 —

UN SERPENT A DEUX TÊTES

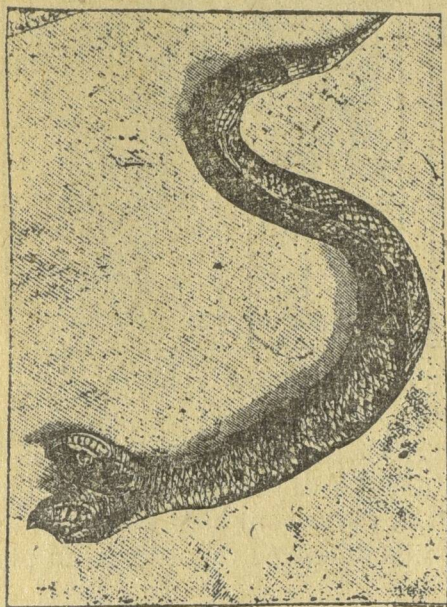
Les veaux à cinq pattes, les moutons ou lapins à deux têtes ont, pendant de nombreuses années joui auprès des foules d'un très grand succès de curiosité; ils ont toujours eu le don d'émerveiller les badauds. Que diraient ces bonnes gens s'il leur était donné de voir, à l'heure actuelle, une hydre vivante, un serpent qui, tout comme les monstres qu'on exhibe dans les foires, possède deux têtes ?

Malgré l'horreur instinctive que produit à tous la vue d'un reptile, quelques amateurs d'excentricités naturelles tomberaient en admiration devant un pareil phénomène bien certainement unique au monde.

Au dire du "Scientific American", cet être bizarre existe; son propriétaire, M. E. C. Fischer, qui habite New-York, l'a rapporté d'un de ses voyages dans l'Amérique Centrale.

L'ophidien en question, représenté par l'illustration accompagnant cette notice et reproduction d'une photographie, appartient à l'espèce connue scientifiquement sous le nom d'*Heterodom Simus*.

Chacune des têtes de ce jeune monstre, dont l'âge ne dépasse pas sept mois, est parfaitement conformationnée. Entièrement séparées l'une de l'autre, elles se soudent au corps unique au niveau des vertèbres inférieures du cou.



Chaque tête semble agir isolément et posséder une volonté bien distincte. La robe de ce reptile bicéphale a une coloration générale brun-verdâtre, changeante par instants suivant l'état de son humeur. Les yeux ont un éclat tout particulier; la bizarre et extraordinaire créature a tout l'air d'avoir une intelligence développée. En effet, lorsque M. Fischer s'approche de la boîte en verre dans laquelle il conserve son prisonnier, ce dernier déroule rapidement ses anneaux et rampe en toute hâte du côté de son maître. Il

lève en même temps ses deux têtes vers lui et darde dans sa direction ses langues fourchues en signe de joie et de satisfaction.

On ne doit pas manquer de donner simultanément à manger aux deux têtes; chose singulière, elles paraissent, en effet, très jalouses l'une de l'autre. Elles se disputent et se battent souvent; par moment aussi, elles jouent ensemble. La nourriture habituelle de cet ophidien se compose de lait, de viande crue et de sang de boeuf. Il possède une très grande vivacité, surtout pour un serpent vivant en captivité; de plus, il est doué d'une force musculaire remarquable, en dépit de sa petite taille. Lorsque l'*Heterodom Simus* a atteint l'âge d'adulte, sa longueur dépasse quatre pieds.

— o —

LES AVIONS SUR LES TOITS

A Chicago, comme à Paris, comme dans toutes les grandes villes, il ne peut y avoir de terrain d'atterrissage au coeur de la cité. Force est donc de terminer tout voyage aérien à quelques kilomètres en banlieue.

C'est du temps perdu, ont pensé les édiles de Chicago et ils se sont souvenus de l'audacieux exploit de Védérines atterrissant sur le toit d'un grand magasin parisien.

De l'idée à la réalisation, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi.

Et l'on termine, actuellement, l'aménagement de l'immense toit plat de l'Hôtel des Postes de Chicago, qui est assez vaste pour permettre à toutes les sortes d'avions commerciaux de se poser ou de s'envoler.

LE DENONCIATEUR DU MENSONGE

Une merveilleuse invention qui servira aux criminalistes, avocats et agents policiers.—Une machine capable d'amener les plus fins criminels à dire la vérité

Voici une invention qui n'est certainement pas l'oeuvre d'une femme: la machine à dire la vérité ou mieux "le dénonciateur du mensonge."

L'appareil au complet est une combinaison de trois machines distinctes, appelées respectivement le chronoscope, le kimégraphe et le sphymomanomètre. Cette machine révélatrice a trois fonctions aussi:

1 — Elle renseigne l'examineur sur la véracité ou la fausseté des déclarations de la personne examinée ou interrogée.

2—Elle soulève de nouveaux points ou de nouvelles indications dont peuvent se servir les autorités pour faire leurs recherches.

3—Elle amène souvent le prévenu à confesser volontairement son crime, en s'apercevant qu'il est inutile de dissimuler plus longtemps.

Le chronoscope, comme son nom l'indique, mesure le temps. Le kimégraphe enregistre la respiration du suspect et le sphymomanomètre indique la pression artérielle.

Le tout est mû par l'électricité.

L'examineur et le sujet sont assis l'un en face de l'autre. A un pouce de la figure de ces deux personnages est fixée une embouchure reliée au chronoscope par des fils électriques. Quand l'examineur parle dans cette embouchure, la machine commence à

tourner et quand répond le prévenu, elle arrête.

L'intervalle, c'est-à-dire le temps que prend chaque syllabe à passer dans ce chronoscope, est mesuré au douze-centièmes de seconde.

L'examineur transmet au prévenu une liste de mots dressée d'avance et ce dernier doit répondre immédiatement par le premier mot qui lui vient à l'esprit. Au début, ces mots sont anodins et sans importance. L'examineur peut dire "maison", par exemple, et l'autre répliquer "toit" ou "porte".

Après une suite d'essais de ce genre, l'examineur conclut que la réaction normale du sujet est d'un certain nombre de douze-centièmes de seconde.

Supposons le cas d'un prévenu soupçonné de meurtre. L'examineur lui dit brusquement "corps". S'il est coupable, il ne peut s'empêcher de se remémorer une minute son crime. Sa première pensée sera de répondre "sang" ou "lutte" ou "couteau" ou quelques mots ayant trait à un assassinat.

Il se rend compte cependant qu'il est supposé ne rien connaître du crime qu'on lui impute et après une pose dira peut-être "âme". Mais il a eu le temps de se trahir.

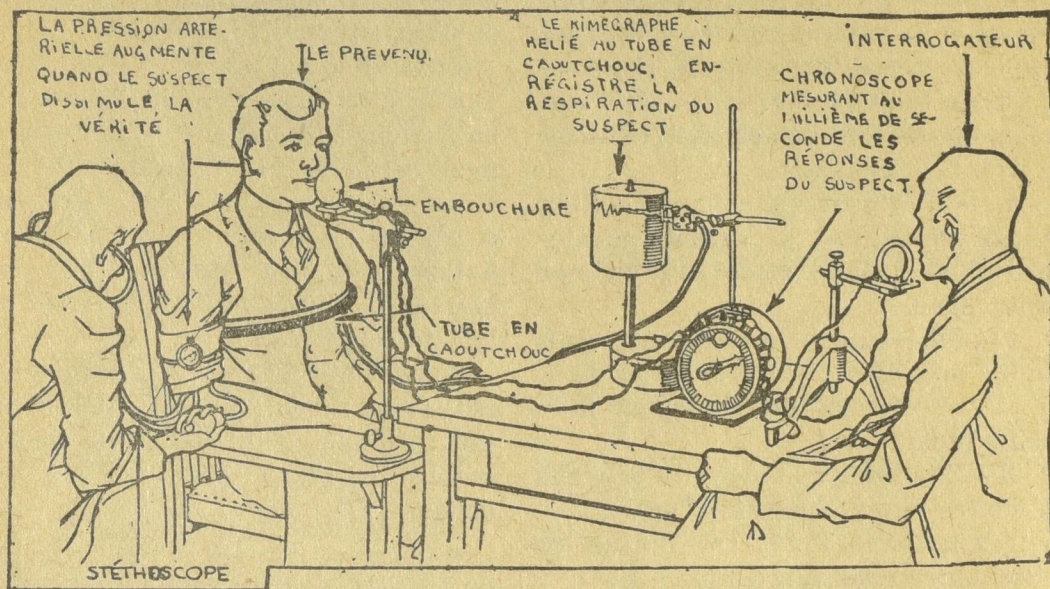
L'expérience continue. Mêlés aux cinquante mots insignifiants se trouvent des mots significatifs qui doivent porter. Le suspect hésite légèrement avant de prononcer ceux-là et la machine note la différence de temps, bien que cette hésitation ait été imperceptible à l'oreille. Un contre-interrogatoire met fin à cet examen.

L'examineur revise sa liste et juge si le prévenu peut être impliqué oui ou non dans le crime. Le chronoscope seul serait concluant mais la preuve est plus forte quand elle est

Troisièmement, le dernier appareil montre que la pression artérielle du témoin s'est accélérée rapidement pendant le contre-interrogatoire. Plus il ment, plus la pression augmente.

Le prévenu est coupable ou connaît le coupable. Le criminaliste psychologue est certain de cela. Il y a un million de chances contre une qu'une personne innocente réponde d'une façon désavantageuse dans ces trois expériences.

Déjà, dans certains pays, des individus suspects, imperturbables devant



appuyée encore sur la pression artérielle et l'auscultation ou le calcul de la respiration.

Autour de la poitrine du suspect est appliqué un tube en caoutchouc relié au kimégraphe qui prend note de chaque souffle. L'examineur découvre ainsi qu'à chaque mot marqué par le chronoscope comme suspect, la respiration du prévenu a été altérée. Car, disent les psychologues, un homme respire différemment quand il ment.

les juges ou les avocats les plus avisés se sont trahis devant cet appareil et ont reconnu leur crime.

Naturellement, la médecine soulèvera des objections, dira que l'expérience n'est ni sûre ni infaillible parce que ceux qui la tentent ne font pas la part du tempérament. Un nerveux, quoique innocent, est prédisposé à rendre un témoignage compromettant tandis qu'un lymphatique, grâce à son sang-froid, peut dissimuler la vérité

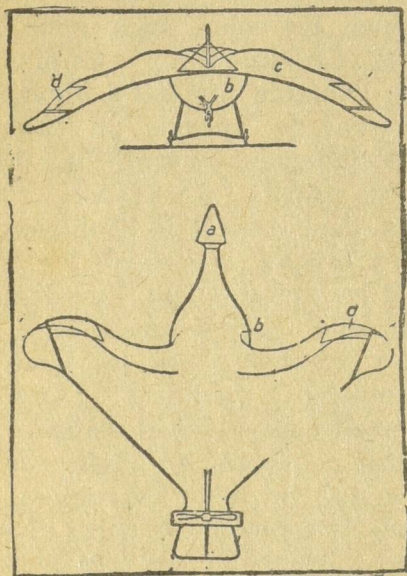
et, bien que coupable, tricher ses interrogateurs. Il en serait de cette machine comme de la chaise d'électrocution qui tue plus ou moins vite ses victimes.

Cependant, les résultats que ce "révélateur du mensonge" ont donnés sont si concluants qu'il se peut fort bien qu'il soit prochainement adopté par la Sûreté de Montréal.

—o—

L'AVION SANS MOTEUR

Un ingénieur français, Cousin, vient d'imaginer un modèle nouveau d'avion construit exactement comme un oiseau. D'ailleurs, nombre d'inven-



Dessin de l'avion du docteur Cousin:
(a) cône de pénétration; (b) corps;
(c) ailes; (d) ailerons

teurs ont cherché l'avion sans moteur —le vol plané de certains oiseaux sans l'agitation des ailes.—L'objet de ces savants n'est pas de construire une

machine qui remplacerait avantageusement l'appareil usité présentement mais de découvrir la forme, le modèle qui tiendrait dans les airs avec la moindre résistance et sans l'aide d'un moteur. Ce problème résolu, il sera possible ensuite de fabriquer des aéroplanes qui atteindrait une vitesse excessive en ne se servant que de très petits moteurs. De cette façon, l'aviation peut devenir aussi facile et aussi populaire que l'automobilisme.

Le docteur et ingénieur Cousin entreprit les travaux qu'il vient de terminer heureusement, avant la guerre. Il considère erroné d'enlever le corps qui est un pur squelette aussi léger que possible. Le rôle des ailes est de recevoir la force du vent ou de la créer, cette force, au besoin, puis de donner une motion au corps. Les ailes sont, d'après leur structure, des canaux qui dirigent la force à la partie d'arrière.

Un corps d'oiseau a deux parties: En avant, un cône pour la pénétration de l'air; en arrière, un cône pour recevoir la pression que donne l'air.

Ces modèles sont copiés sur la conformation des oiseaux. Le poids de son plus récent modèle, celui que nous reproduisons de notre vignette est de 2 645 livres. Il est muni d'un moteur de 20 chevaux.

—o—

Lorsqu'une jeune fille est seule dans un clair de lune et que le hasard lui envoie le jeune homme qu'elle ne tient pas à voir, le hasard ajoute simplement l'insulte à l'injure.

* * *

L'amour de la femme est un pardon sans fin.

LES ANTHROPOPHAGES

L'anthropophagie a été d'actualité en ces derniers temps. Le cas de Caron, l'assassin cannibale de Versailles a rappelé l'attention sur les redoutables monomanies qui doublent parfois les crimes. En outre, dans le plan strictement scientifique, un physiologiste éminent, à la suite d'études sérieuses, a constaté que les êtres vivants trouvent toujours dans la chair de leurs semblables le plus assimilable et le plus parfait des aliments ; conséquence directe : la meilleure nourriture pour l'homme, c'est la chair humaine.

Il semble bien du reste que l'anthropophagie fut un des instincts primitifs de l'homme. Les mythologies nous montrent partout le cannibalisme. Pour la race préhistorique il fut une constante coutume qui, en Europe, revient le long de l'histoire ancienne et même de l'histoire moderne, aux époques de calamité et de barbarie, ou bien encore qui marqua les cas de décadence extrême, de vices exaspérés, de cruautés inexplicables. Sous le règne de l'empereur Commode, selon Gallien, les Romains goûtèrent de la chair humaine ; Juvénal reproche aux Espagnols et aux Gascons leur anthropophagie. Enfin, ce qui indique les mœurs d'alors, la loi Salique et les Capitulaires de Charlemagne édictent des peines sévères contre les anthropophages.

Pendant les sièges prolongés, pendant les terribles famines du moyen âge, les exemples de cannibalisme sont nombreux et les vieilles chroni-

ques les relatent avec d'affreux détails. Lors des atroces disettes de 850, 855, 876 on fit du pain avec des ossements et les parents mangèrent leurs enfants. Mais l'anthropophagie ne fut jamais plus affreuse que durant la grande famine de 1028 à 1031. Alors, dit Raoul Glaber, après avoir mangé les bêtes immondes, les racines et les herbes : 'Il fallut manger les cadavres et l'usage de manger la chair humaine se consacra'. On attirait les enfants pour les égorger, on assaillait les hôtes de passage, les voyageurs isolés, non pour les voler, mais pour les manger et comme il n'y avait plus de gibier, l'homme chassait à l'homme. Au marché de Tournus un boucher mit publiquement en vente de la chair humaine cuite: il fut brûlé vif. Un bûcheron, dans la forêt de Chantenay où était sa cabane, assassinait les pèlerins et les passants qui lui demandaient asile et les dévorait. Dans son repaire furent trouvées les têtes de quarante-huit créatures humaines qu'il avait ainsi tuées et mangées. Il fut aussi condamné au bûcher; mais, dans la nuit qui suivit l'exécution, des affamés déterrèrent son corps et s'en repurent. Beaucoup plus près de nous, l'anthropophagie reparut aux jours de désastres excessifs. Pendant la guerre de Trente ans, en Lorraine, des faits atroces eurent lieu et les soldats de tous les partis montrèrent une égale férocité. Sur 1,200,000 habitants, il en survécut 50,000. La misère était tragique. Près de Schlestadt une femme fut surprise, salant pour les con-

server les membres de son enfant, et un chirurgien, ayant coupé le bras fracassé d'un blessé, le demanda pour tout salaire, le fit cuire et le mangea, car il mourait d'inanition.

Chez les sauvages du monde entier, l'anthropophagie, qui, maintenant, recule tous les jours devant les progrès de la civilisation européenne, fut répandue partout. Dans certains pays, elle faisait partie des châtiments judiciaires, comme à Sumatra ; dans l'Inde et l'Amérique du Sud elle constituait un mode de sépulture.

En Amérique, au temps de la découverte, le cannibalisme se pratiquait partout. Les anciens Brésiliens, comme le dit Jean de Léry, voyageur du *Vie* siècle, engraisaient les captifs comme pourceaux afin qu'ils soient meilleurs. Tous les Peaux-Rouges étaient anthropophages à l'exception des Acadiens ; les Caraïbes l'étaient avant tout par gourmandise, aimant mieux l'homme que toute autre nourriture, et les anciens Mexicains l'étaient par institution religieuse.

Il est curieux de lire les récits des festins anthropophages que nous ont laissés tous les grands voyageurs. Cook, Dumont d'Urville, Dillon, Jules Garnier ont assisté à des agapes de ce genre, et parfois ont eu beaucoup de mal à se défendre d'y prendre une part active. Ils ont vu des conserves de viande humaine fumée et salée. Les sauvages australiens mangeaient jusqu'à leurs propres enfants et, lorsqu'ils n'avaient rien autre, ils se saignaient, faisaient cuire leur sang et l'avalèrent. Les Fidjiens disaient à Montrevel que la viande du nègre seule était bonne, les blancs ayant un intolérable goût de sel. Les indigènes des Marquises torturaient leurs victi-

mes avant de s'en repaître, et les chefs se marquaient leur estime en s'envoyant des gigots d'homme. Mais c'est sur le cannibalisme dans l'Afrique centrale que les explorateurs nous ont fait les récits les plus extraordinaires, et Ward raconte que dans l'Oubanghi les captifs étaient promenés à travers la tribu comme du bétail afin que les acheteurs puissent faire leur choix et marquer sur le corps vivant, avec de la craie de couleur, les morceaux qu'ils retenaient. La viande humaine parfois était livrée crue, et parfois avant de la distribuer, on la mettait à bouillir dans d'immenses marmites avec des épices et du piment.

L'anthropophagie, je l'ai dit, décroît tous les jours sous l'influence civilisatrice des Européens et malgré la résistance acharnée de certaines peuplades formellement attachées à leurs festins humains. Pendant longtemps tous les efforts furent vains car les sauvages ne comprenaient en aucune façon le mal qu'il pouvait y avoir à manger les corps morts pourvu qu'il soient tendres et sains. Chose curieuse, dans certaines colonies, comme il n'y avait pas de loi pour punir l'anthropophagie pure et simple que l'assassinat n'avait pas précédé, les blancs durent chercher un texte leur permettant de punir les mangeurs d'hommes et savez-vous le motif qu'ils attribuèrent aux condamnations qu'ils leur infligèrent ? "A donné à un corps humain une sépulture non autorisée par l'Etat." Et cela, qui est parfaitement vrai, prouve que la fantaisie ne perd jamais ses droits.

—o—

Les gens qui dorment la bouche fermée vivent plus longtemps.

CAS DE CONSCIENCE

M. Albert Coates, qui fut, jusqu'à la veille de la révolution russe, le chef d'orchestre de l'Opéra de Pétrograd, vient de rentrer en Angleterre après un séjour plutôt mouvementé dans le Paradis du Bolchevisme.

Il a fait à nos confrères anglais le récit dramatique de nombreuses scènes de terrorisme et d'épouvante auxquelles il lui fut donné d'assister. Mais comme tout bon sujet britannique sait voir çà-et-là, même dans les circonstances les plus poignantes, une occasion d'exercer son humour, il a raconté l'amusante anecdote suivante qui illustre assez la conscience bolcheviste la plus pure.

M. Coates se trouvant souffrant se vit ordonner par son médecin un changement d'air et, moyennant un pot-de-vin substantiel, il obtint des autorités bolcheviques la permission d'aller faire une cure d'air en Finlande.

Il se préparait donc à boucler joyeusement ses malles, quand on frappa à sa porte, et trois gardes rouges se présentèrent, déclarant qu'ils allaient, par ordre, examiner ses effets personnels et constater qu'il n'emportait que le strict indispensable, car la propriété privée était désormais abolie dans la libre Russie "consciente", d'où l'odieuse capitalisme se trouvait banni.

M. Coates s'inclina de bonne grâce. Dans sa valise, il n'emportait qu'un veston et que quelques pantalons de rechange.

—Vous ne pourrez jamais emporter ces pantalons! lui dit-on.

—Mais pourquoi donc?... demanda-t-il avec ennui: ils me sont bien indispensables.

—C'est possible, et nous le regrettons firent les gardes rouges. Mais ils sont votre propriété personnelle, n'est-ce pas?... La propriété est supprimée, nous devons les saisir.

L'attitude des gardes, au surplus, n'était pas menaçante. Ils étaient courtois, bons garçons; ils semblaient agir avec regret, mais par esprit de devoir: la consigne est la consigne—ces pantalons vous appartiennent, bourgeois, rendez-les: la propriété privée est supprimée. Les emporter, c'est agir en vrai capitaliste, c'est voler...

M. Coates eut alors une idée lumineuse:

—Mais ces pantalons ne m'appartiennent nullement, déclara-t-il avec sang-froid: ils sont "la propriété de l'Etat!"

Les trois gardes rouges se regardèrent, visiblement démontés. Et puis, ils se grattèrent l'oreille... Diable! voilà qui changeait tout! Que faire?...

Enfin, l'un d'eux déclara, satisfait:

—Soit, vous avez raison: si ces pantalons sont à l'Etat, vous pouvez les conserver.

Et il ajouta, en matière de commentaire:

—Ce qui est à l'Etat est à tous.

Sa conscience était satisfaite. Ainsi, le problème était résolu suivant la plus pure doctrine. La formule courante "c'est l'Etat qui paye, l'Etat est "solide", ce qui est à l'Etat est à moi", avait lumineusement jailli à son esprit comme un compromis propre à satisfaire ses vues sociales.

Du moment que les pantalons n'appartenaient pas à M. Coates, "mais à l'Etat", M. Coates pouvait les emporter.

L'HONNETETE DES DEUX SEXES

Où il s'agit de savoir qui de l'homme ou de la femme est le plus honnête.—
Les réponses varient suivant le pays, au hasard des statistiques.— En
général, la femme a meilleure réputation

Nous avons, pour intéresser nos lecteurs, institué des enquêtes sur cent sujets différents. En voilà un nouveau qui ne manquera pas de les passionner: l'honnêteté chez l'homme et la femme. Qui de l'homme ou de la femme est le plus honnête, ne contre-vient le moins souvent aux lois de la société, n'encourt le moins de peines afflictives?

Tous les économistes, psychologues et philosophes ainsi que la plupart des écrivains qui traitent les grandes thèses sociales s'accordent à reconnaître plus de probité à la femme tout en avouant toutefois que son sens moral peut être plus facilement faussé que celui de l'homme, parce que plus impressionnable et moins énergique.

Si l'on appelle les sentences à la rescousse, on tombe sur le "Cherchez la femme!" qui veut dire que l'homme tue, vole et ment, au service d'une créature. Mais, il est aussi facile de répondre que le plus souvent, la femme est poussée au mal par la crainte ou l'amour qu'un homme adoré lui inspire.

Ce n'est pas là une question de casiers judiciaires ou d'archives policières ou de statistiques de maisons d'internement. Ces chiffres ont leur valeur mais en ce qui concerne seulement l'honnêteté entendue dans le sens légal. D'autres sortes d'honnê-

té—l'honnêteté de tous les jours, qui est celle des petits détails—doit être amenée en ligne de compte. L'honnêteté au foyer, au jeu, dans les affaires, en voyage et dans mille autres circonstances où une personne a l'occasion de démontrer que ses impulsions naturelles sont à base d'honnêteté.

Etudions par exemple l'honnêteté des deux sexes dans les chemins de fer ou autres modes de locomotion. Récemment, un des directeurs du Métropolitain de Londres s'est amusé, à la suite d'une enquête poursuivie par lui seul, à donner à la presse un communiqué portant que dans les voyages ou les simples courses les femmes étaient plus malhonnêtes que les hommes. Il y déclarait qu'un plus grand nombre de femmes essayait de tricher les contrôleurs dans le but de ne pas payer leur place.

Au cours d'un procès intenté par la compagnie à plusieurs personnes ainsi accusées de tricherie, l'avocat déclara péremptoirement que les "femmes ne comprennent pas ce que les hommes regardent comme l'honnêteté commerciale".

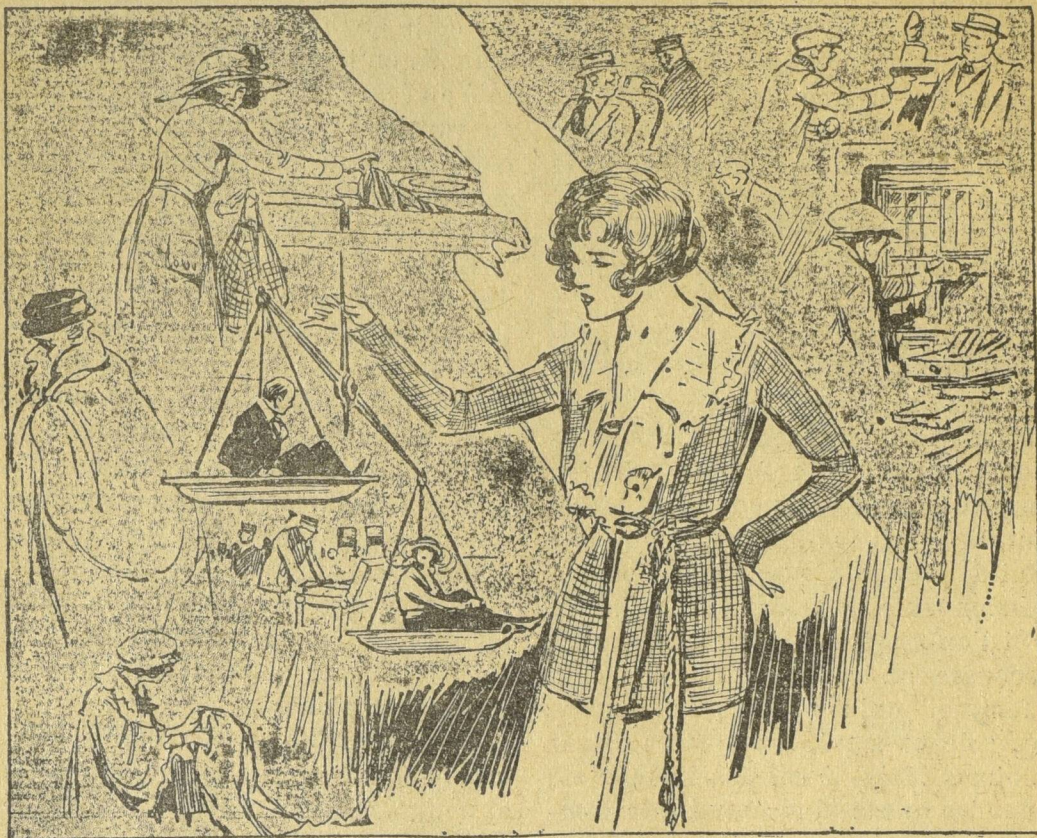
Naturellement, des admissions aussi générales ne pouvaient aller sans réfutations énergiques dans un pays où le mouvement féministe est aussi fort. Aussi, une avocate de Londres répondit aussi que "si les hommes

étaient plus habiles à frauder les contrôleurs du tramway, très peu seraient pincés et ainsi le blâme irait à la mauvaise adresse.

En admettant qu'elles essaient de tromper une compagnie de transport pour une somme ridicule, sont-elles plus coupables, par exemple, que les hommes qui se rendent communément coupables du crime de falsifi-

se; que si les salaires accordés aux femmes étaient aussi élevés que ceux des hommes, suivant l'importance de leur travail, elles ne se trouveraient pas réduites à user de ces petits moyens.

La même enquête, menée au Canada, a donné des résultats différents. Doit-on en conclure que la femme est plus ou moins honnête dans un pays



cation du lait, du beurre, du pain et d'autres denrées alimentaires de première nécessité? que les hommes qui, au risque d'augmenter la mortalité infantile, baptisent copieusement le lait réservé aux enfants?

Cette femme ajoute que si ces malheureuses compagnes essaient de tricher ainsi certaines grandes compagnies c'est que la nécessité les y pous-

que dans l'autre? Non, que tout simplement, les statistiques sont capricieuses.

Ici, la plupart des contrôleurs de tramway interrogés nous ont avoué qu'ils avaient bien plus de difficultés avec les hommes qu'avec les femmes.

A la douane, on nous a pareillement dit qu'au cinéma seulement les femmes étaient toujours les contre-

bandiers. Dans la vie réelle, la proportion est bien gardée: autant d'hommes que de femmes tentent de jouer les douaniers en reléguant dans quelque coin obscur de leurs colis des objets prohibés.

Dans la contrebande en gros, très peu de femmes opèrent. C'est le fait d'un homme de débarquer une cargaison de marchandises interdites.

Et que dire aussi du paiement des taxes, surtout de la taxe sur le revenu. En cela, les hommes dépassent les femmes de cent coudées. C'est eux qui ont la palme des rapports falsifiés.

Prenons maintenant les archives policières. Dans la dernière décade, sur 29,868 prévenus, nous ne comptons que 1,471 femmes. L'an dernier, 105 femmes seulement furent condamnées. Naturellement, les tenancières et filles traduites devant la cour du recorder n'entrent pas dans cette énumération. Sur ces 105, 69 furent condamnées pour larcin ou vol simple; 7 pour faux; 7 pour assaut; 5 pour recel de marchandises volées; 5 pour bigamie et les autres pour vols comme serviteurs, etc.

Les criminalistes confessent finalement que les femmes sont rarement poussées au crime par la cupidité. Le mobile ordinaire est la jalousie ou la vengeance. Le meurtrier à froid est l'homme.

Concluons, non pas seulement par courtoisie, mais en toute franchise, que la femme nous dame encore le pion en matière d'honnêteté.

— o —

LE TABAC DATE DE 2000 ANS

L'éloquent Cicéron posait-il entre chacune de ses périodes ronflantes pour prendre une prise? Pompée, par-

tant pour l'Egypte, à la rencontre de la belle Cléopâtre, la plus vampire des femmes d'alors, faisait-il ses provisions de tabac? Brutus et Cassius fumèrent-ils le calumet de la paix quand ils réglèrent leur différend avant la bataille célèbre où tous deux se couvrèrent de gloire?

Autant de questions que professeurs, historiens et chercheurs trouveraient stupides, absurdes et indignes d'une réponse! C'est un axiome historique qui veut que les Européens n'aient pas fumé avant que Nicot et les Portugais ne rapportassent le tabac d'Amérique.

Forts de ce fait, tous les historiens ont ridiculisé tous ceux qui prétendirent que les anciens peuples de l'Europe, de l'Asie Mineure et de l'Afrique Septentrionale connaissaient l'existence du tabac et en faisaient usage. Chaque fois que furent découverts dans des châteaux romains des indices attestant que le soldat romain fumait, les maîtres répondirent que ces reliques dataient d'une époque bien postérieure. Cependant, des instruments et des manuscrits retirés de fouilles récentes prouvent indubitablement que les romains usèrent des feuilles de certaines plantes pour fumer, si ce ne fut pas la feuille de Nicot, celle-là même que nous employons.

Il y a environ trente ans, des fourneaux de pipe gros comme le pouce d'un homme ont été trouvés au cours d'une excavation dans une forteresse romaine, dans le voisinage de Hanau. Ils étaient faits d'argile grise brunie ou estompée par la chaleur. Des pipes de terre glaise furent subséquemment extraites de couches romaines, en Suisse, surtout dans le château romain situé près de Haltern.

Différents tessons soigneusement examinés semblent être des fragments de pipes d'argile ressemblant aux fameuses pipes de terre des pêcheurs hollandais, la seule différence que le tuyau des pipes romaines était très petit, une paille servant probablement d'embouchure.

Certains de ces fourneaux ainsi découverts ont des charnières, ce qui indiquerait que tout comme aujourd'hui les Romains fixaient à leurs "brûle-gueules" des couvercles métalliques.

D'après certains auteurs anciens, les Celtes et les Germains "buvaient la fumée". Les Grecs et les Romains aspiraient la fumée de certaines plantes asséchées pour se remettre en santé. La pipe à fumeur (ustensile désigné sous le nom de infundibulum) et le pot à fumer font l'objet de plusieurs mentions dans la littérature romaine.

Et voilà que s'élève la question terrible à résoudre! Les Romains fumaient-ils? Il est probable que l'inhalation de certaines plantes ou herbes était aussi commune dans l'Empire Romain que l'usage moderne de certaines médecines brevetées et que petit à petit le peuple prit l'habitude de fumer des narcotiques parfumés, comme par exemple la lavande.

Le fait que des pipes ont été rencontrées sur les territoires primitivement occupés par les Romains, en Suisse et en Allemagne, démontre que les mercenaires barbares des légions romaines adoptèrent cette coutume de leurs maîtres.

Au cours de la migration des peuples qui "connaissaient le tabac" (sic) cette coutume se perdit en Europe pour revivre mille ans plus tard quand les Espagnols et les Portugais, hardis

navigateurs, importèrent la feuille de tabac d'Amérique en Europe.

Les Romains seraient donc en tout nos maîtres dont nous ne serions que les pâles et maladroits imitateurs?

Il est quand même curieux de penser que ces peuples soi-disant barbares "avaient vu le loup" (Romulus et Rémus nourris par une louve) bien avant nous et bien avant nous aussi, "connaissaient le tabac"!

—o—

MILLE REGRETS!

Paderewski, le merveilleux pianiste polonais, narrait récemment, à quelques amis, qu'un ennui le saisissait à chaque fois où il venait de signer un engagement pour un concert: la crainte des trésors de diplomatie qu'il devrait déployer pour étudier les demandes de billets de faveur.

—A Londres, où je donnais une série de récital je fus importuné incroyablement par un "gentleman" qui se proclamait le plus fervent de mes admirateurs.

Je l'évitai plusieurs fois, mais, un jour, il réussit à m'aborder dans la rue.

—Ah! cher maître, me dit-il, que je suis heureux de vous rencontrer. Je souhaite ardemment aller vous entendre; vous disposez certainement encore d'un siège pour moi.

—Il n'en reste qu'un seul, lui répondis-je.

—Je le prends avec le plus vif plaisir.

—C'est entendu. Mais je dois vous prévenir qu'il s'agit de mon siège devant le piano.

Je ne l'ai plus revu!

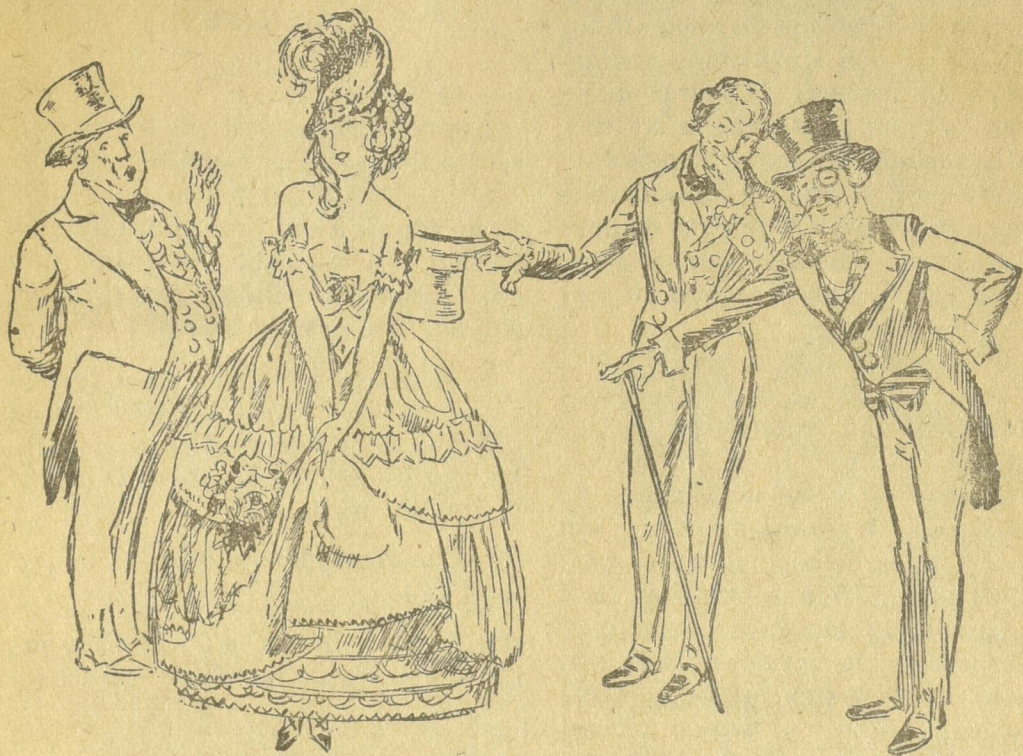
LES CAPRICES DE LA MODE

Les modes féminines ont de tout temps intéressé les hommes à un haut degré. Les seuls peut-être qui ne les regardent d'un mauvais oeil sont ceux — les maris entrent dans cette catégorie — qui paient les notes de la couturière.

Il suffit de passer en revue détaillée les modes de tous les siècles pour se

les hommes de se moquer tout autant. Puis vinrent les robes en forme de cloche, les bourrelets, les manches bouffantes, les manches étroites, les robes fourreau ou parapluie, les robes à traine et les robes courtes.

Toutes firent rire les indifférents et pleurer ceux qui les payaient. Les unes étaient jugées audacieuses, d'au-



rendre compte que chacune a été critiquée. Nos arrière-grands-pères firent toutes sortes de joyeuses plaisanteries sur les crinolines de leurs jours qui ne manquaient pourtant pas de décence. Un peu gênées là-dedans, les femmes adoptèrent le vertugadin et

tres malcommodes, d'autres anti-hygiéniques. Ainsi pour le corset que la moitié de l'humanité trouve tyrannique, vulgaire et l'autre indispensable.

C'est certainement par jalousie que l'homme critique les toilettes féminines. Il regrette instinctivement les

époques héroïques où ses semblables portaient de hautes perruques qu'ils bouclaient et parfumaient de chemises décolletées et enjolivées de passementerie, des culottes de soie et de hautes bottes lacées.

Nous avons certainement perdu notre prestige en perdant nos justaucorps de velours, nos habits chamarrés de brocarts d'or ou d'argent, nos rubans et nos dentelles.

Nous aimerions en faire tout autant aujourd'hui, nous embellir pour exciter à notre tour l'admiration des femmes. Comme la chose est impossible, nous nous contentons de nous affilier à une association quelconque distinguée par un costume d'apparat quelconque (et plus l'uniforme est voyant, plus la société est recommandable); de nous enrôler dans quelque bataillon de milice territoriale pour en porter l'uniforme dans les conventions, aux funérailles d'un parent ou au mariage d'un officier.

C'est avec une épée au côté, des médailles sur la poitrine, que les hommes en imposent aux femmes, pas autrement.

L'homme dit pour se venger de l'indifférence féminine vis-à-vis son élégance et sa beauté physique qu'il n'existe pas de femmes parfaites. Ceci met en mémoire une anecdote connue.

Un prédicateur avait intitulé son sermon "le Nazaréen". Il y disait que Jésus avait été le seul homme parfait qui eût passé sur la terre. "Qui de vous, demanda-t-il, a déjà vu ou oui parler d'un homme parfait? Répondez si vous le pouvez".

Naturellement, aucune voix ne s'éleva.

"Quand je dis "homme", continua-t-il, j'entends les hommes et les femmes. C'est pourquoi je vous répète :

Qui d'entre vous a vu ou entendu parler d'un homme ou d'une femme de conformation parfaite?

Une femme se leva alors de l'assemblée des fidèles.

"Je n'ai jamais vu de femmes parfaites, dit-elle, mais j'ai entendu parler d'une femme qui avait toutes les qualités morales et physiques."

"Quelle est cette femme?"

—"La première femme de mon mari!" fit-elle en s'asseyant.

— 0 — CIVILITE

Qui donc prétendait que le Français est le peuple le plus poli de la terre?

Si on entend par politesse le souci de ne causer à son prochain nulle impression désagréable, la palmé doit être incontestablement donnée aux habitants de Zanzibar.

Ne poussent-ils pas, en effet, le soin de ménager la sensibilité d'autrui au point de ne jamais révéler la moindre indisposition, en réponse à la traditionnelle question:

—Comment allez-vous?

La maladie serait-elle visible et serait-il impossible de la dissimuler, que l'indigène répondrait:

—Merci, je vais très bien, seulement... j'ai un léger malaise.

A une dame qui lui demandait des nouvelles de son père, un natif répondit avec la courtoisie la plus exquise et conformément aux règles de l'étiquette de Zanzibar:

—Merci, il est très bien, seulement... il est mort ce matin.

Histoire véridique d'un pianiste valaque

On n'a point oublié la boutade spirituelle faite il y a quelques années par Ernest Reyer contre le piano qu'il qualifiait d'instrument infernal. Cette aversion, Reyer l'avait conçue il y a longtemps déjà, dans la société de Théophile Gautier, son ami intime.

En ce temps-là, vers 1870, Gautier habitait une petite maison à un seul étage, adossée à un jardin pourvu d'une source d'une fraîcheur délicieuse et située près du bois de Boulogne, à l'extrémité de l'avenue de Neuilly. Il était facile de reconnaître cette maison à sa façade ornée d'un buste en bronze de Lucullus, et flanquée d'une petite tourelle. C'est là que Gautier avait placé son observatoire. Il possédait un télescope assez puissant avec lequel il observait les étoiles, car disons en passant que l'auteur d'Emaux et Camées, s'occupait d'astronomie. Il avait beaucoup médité sur les Leçons d'Astronomie de François Arago et sur la Mécanique céleste de Laplace.

Presque tout le rez-de-chaussée de la maison était occupé par une très grande salle entourée de banquettes surchargées de coussins. Dans le fond, un piano. C'est là que Gautier recevait ses amis. Il aimait, tout en fumant son cigare, s'étendre sur ces banquettes, s'abandonner à toute sa verve et, chemin faisant, se livrer à ces paradoxes charmants qui n'étaient souvent sur ses lèvres que des vérités exagérées. La compagnie de Reyer dont

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



LES PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

PENDANT PLUS DE 20 ANNEES



Des Agents et Négociants sur tous les marchés du monde ont obtenu des vastes profits en vendant nos portraits agrandis, cadres, moulures, verres plats ou convexes pour cadres, oléographies, images, miroirs, peintures sous verre convexe, plateaux artistiques, etc. Enverrons catalogues anglais et liste de prix à négo-

ciants et agents. Correspondance française ou anglaise.

CULVER PAN AMERICAN EXPORTERS

806S, Dix St., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

Une occasion

Tous les numéros de la *Revue Populaire* sont épuisés, aussi voici une très belle occasion pour une personne qui voudrait se procurer la série complète de la *Revue populaire* à bon marché. Cette série est complètement reliée et en vente chez monsieur

M. GEORGE L'HEUREUX

202 rue Joliette,

Montréal.

(Ecrire ou se présenter soi-même.)

l'oeil vif et la réplique alerte le mettaient en belle humeur lui était des plus agréables.

Or, un matin, Gautier disait:

—Si je n'avais pas des filles qui se disent musiciennes, il y a longtemps que j'aurais fait enlever le meuble que tu vois là.

—C'est inutile, reprenait Reyer, laisse-le et n'y touche pas.

Ils en étaient là de la conversation, lorsque le domestique de Gautier entra pour lui dire qu'une personne demandait à le voir.

—Quelle est cette personne?

—Monsieur, c'est un pianiste.

—Un pianiste! dit Reyer. Miséricorde! Nous l'avons échappé belle.

Le domestique étant sorti, rentra aussitôt et remit à Gautier une carte sur laquelle étaient écrits ces mots:

Z. ZISKI,

pianiste ordinaire du prince régnant de Valachie.

Puis, au-dessous la mention suivante :

"Mon cher Théo,

"Je prends la liberté de vous adresser M. Ziski, un artiste distingué, et de le recommander à votre attention.

"Merci d'avance et tout à vous.

• "Victor Hugo."

En achevant la lecture de cette apostille, Gautier parut anéanti. Il la tendit à Reyer qui se contenta de répondre:

—Tu ne peux te dispenser de recevoir ce visiteur, car il est muni d'un passeport devant lequel doivent s'ouvrir toutes les portes, surtout celle d'un poète.

Aussitôt on fit entrer Ziski dans la grande salle. C'était un petit homme, très joli garçon, fait au tour et vêtu à la hongroise, portant des bottes molles allant jusqu'aux genoux, une culotte gris de lin collante et une tunique bariolée de galons d'or. Il salua Gautier avec infiniment de grâce et lui dit:

—Je sais, Monsieur, que vous êtes un maître et j'ai lu vos oeuvres. Je sais aussi que vous aimez peu la musique et que le piano est loin d'avoir vos grâces, mais je suis pauvre et c'est pour cela que M. Victor Hugo m'a donné cette précieuse recommandation:



"Si Gautier vous accorde vingt lignes dans son feuilleton, m'a dit M. Hugo, vous deviendrez tout de suite à la mode à Paris et vous vous tirerez sûrement d'affaire.

—Hugo s'exagère mon influence, reprit Gautier, mais je n'ai rien à lui refuser et vous pouvez compter que je parlerai de vous.

Ziski s'inclina et dit:

—Je n'ai pas l'intention, mon cher protecteur, de vous jouer un long morceau, mais je voudrais bien cependant vous faire comprendre en quoi ma façon de jouer diffère de celle des grands maîtres. Voici précisément un

LES
Fourrures
Desjardins

Pour 1921-22



Portent la marque d'un nouveau dessinateur qui est non seulement un ARTISTE mais un MAÎTRE en son art.

Nous le croyons même SUPÉRIEUR à tous les dessinateurs de fourrures du Canada.

Ceux qui, dans le passé, ont eu l'occasion d'admirer, chaque année, la magnificence de nos créations, croiront difficilement qu'il fût possible de faire mieux encore. Cependant, nous pouvons affirmer que, cette année, les visiteurs de notre exposition d'automne auront vraiment des SURPRISES et qu'ils seront sûrement ÉMERVEILLÉS par la richesse, l'élégance, le chic et l'INCOMPARABLE beauté de nos modèles.

Aussi, nous les invitons cordialement et instamment ainsi que nos nouveaux clients et amis à venir sans retard voir nos superbes étalages.

*Ils sont à NUL AUTRE
pareils*

Chas Desjardins & Cie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal

piano, prêtez-moi deux minutes d'attention, rien que deux minutes.

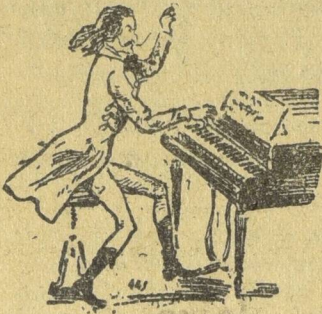
—Mais, dit Gautier, ce piano n'a pas été accordé depuis longtemps, il est faux.

—C'est pour le mieux, dit Ziski, je le préfère.

Ce mot fit rire Reyer qui déjà flairait un original, mais un original sympathique.

Ziski se mit au piano et s'adressant à ses trois auditeurs :

—Je vais, leur dit-il, choisir un morceau de Chopin, et vous le jouer selon la méthode de Talberg, de Rubinstein et de Liszt.



Aussitôt, imitant Talberg, il frappa sur le piano de façon à en casser toutes les cordes, puis arrivé à un certain endroit du morceau, il fit observer que c'était à cette mesure-là qu'au Conservatoire, les femmes dilettantes feignaient de se trouver mal.

Après le tour de Talberg, ce fut à celui de Rubinstein qu'il arriva. Il fit sortir de ses doigts des tempêtes de notes toutes plus nettes et plus pures les unes que les autres, puis enfin arriva à imiter Liszt.

Ici, il se recueillit, passa sa main dans ses cheveux, alla se regarder dans un miroir puis revint s'asseoir sur son tabouret.

Alors se démenant comme un diable dans un bénitier, on vit ses mains

fiévreusement crispées parcourir toutes les octaves à la fois, et exécuter de ces enjambées qui donnaient à penser que ses doigts avaient été remplacés par des griffes d'asperges. Sa taille serrée dans sa tunique se livrait de son côté à des ondulations. On eût dit qu'en cet instant, il se sentait pris de vertige.

Il s'arrêta, puis s'adressant à Gautier et à Reyer :

—J'ai, Messieurs, imité de mon mieux les trois grands maîtres dont je vous ai dit les noms, et je crois avoir à peu près vaincu les difficultés qu'ils ont surmontées, mais ce que, ni Talberg, ni Rubinstein, ni Liszt n'ont jamais pu faire, c'est ceci :

Alors, se renversant sur son tabouret, il fit, à l'envers, trois énormes sauts périlleux, et vint, après ce violent tour de force, exécuter devant Gautier, une révérence qu'on eût pu croire réglée par Vestris lui-même.

Gautier et Reyer, étonnés et ravis, se sentirent subjugués par tant de bonne humeur, et, la semaine suivante, ils consacraient au pianiste ordinaire du prince régnant de Valachie, des articles qui le mirent à la mode et le firent demander dans tous les concerts.

DES LOIS, TOUJOURS DES LOIS

Quand aux Etats-Unis on se mêle de décréter des permissions ou des interdictions, on exagère également.

Voilà que, dans l'état de Wisconsin on vient d'accorder aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, ce qui signifie, d'après les législateurs, qu'elles pourront s'habiller de vêtements masculins, fumer et chiquer même, si cela leur plaît.

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

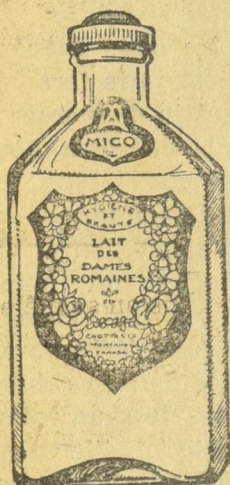
COOPER & CIE, ch. 112, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE



Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & CIE, ch. 112, 55-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL

LES VICTIMES VOLONTAIRES

La guerre a vulgarisé le courage, l'héroïsme même au point qu'aujourd'hui les plus beaux gestes nous semblent tout naturels. C'est un tort. Il y a des actions de courage civiles comme il y a les gestes d'éclat militaires. Ainsi, dans le domaine de la chirurgie, la personne qui donne son sang, le meilleur de son sang, pour sauver un être cher ou un semblable inconnu dont la vie est précieuse à l'humanité, est un héros. Les cas de ce genre sont nombreux et tous dignes de notre admiration, quels que soient les motifs qui les déterminent.

Nous extrayons d'un roman d'amour qui s'est vu dernièrement ce passage touchant une transfusion de sang. Toute cette histoire est absolument authentique.

"Lucile reposait inerte sur sa couche, incapable de parler et de faire le moindre mouvement. Le médecin me jeta un regard significatif et nous sortîmes tous les deux de la chambre. Dans le corridor, après avoir fait les cent pas quelques minutes, il se tint devant moi: "C'est effrayant, dit-il, il n'y a plus une minute à perdre. Elle va mourir, faute de sang. Le cœur ne peut fonctionner ainsi plus longtemps. Nous devons procéder immédiatement à une transfusion de sang. La victime doit être vous ou moi!

"Je suis plus jeune et plus fort, maître. C'est à moi à me sacrifier."

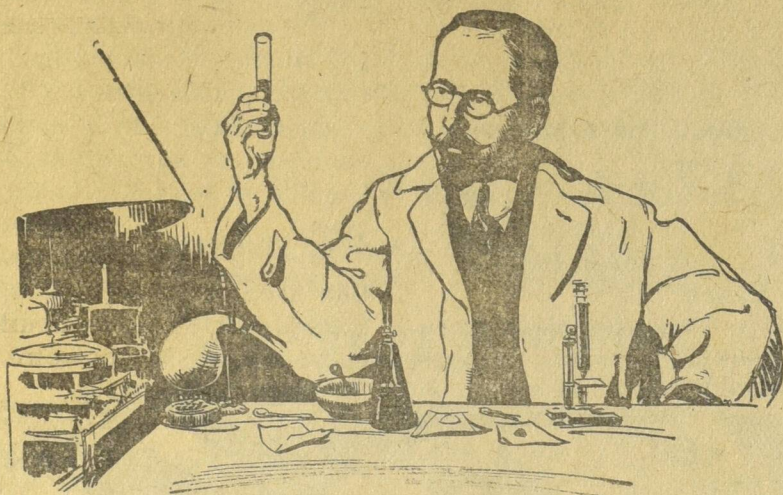
"Alors, tenez-vous prêt. J'emporte ma trousse et suis à vous dans un instant."

Je descendis donc avec lui. A ce moment, une main souleva le lourd marteau de la porte d'entrée. Avant que nous eûmes le temps de nous interroger, la bonne ouvrit et Arthur, le fiancé de Lucile, apparut. Il se précipita au-devant de moi et me dit: "Jacques, j'étais terriblement anxieux. J'ai su lire entre les lignes de votre lettre qui m'a mis à l'agonie."

Je lui présentai le docteur qui l'étudia attentivement et après avoir remarqué sa carrure de géant lui dit d'une voix blanche: "Monsieur, vous arrivez à temps, vous êtes l'amoureux de cette jeune personne qui est au plus bas. Allons, ne vous frappez pas ainsi." Car le jeune homme devint subitement très pâle et chancela. "Vous devez l'assister. Vous pouvez faire plus que quiconque pour la sauver de la mort."

"Que puis-je faire, mon Dieu! dit Arthur. Dites-moi et je le ferai. Ma vie lui appartient et je donnerais volontiers pour elle la dernière goutte de mon sang!"

"Je ne vous en demande pas autant, répondit le docteur. Venez! Vous êtes un homme et c'est un homme comme vous qu'il nous faut. Vous êtes plus fort que moi, plus fort que mon ami Jacques. Votre fiancée a besoin pour revenir à la vie de sang robuste et bien nourri. Sans quoi, elle va mourir d'une minute à l'autre. Mon ami, avant votre arrivée, avait déjà consenti à sacrifier le sien, étant plus jeune et plus fort que moi, mais maintenant que vous êtes là, vous, meilleur que



“Purifiez votre Sang”

CECI est un conseil que le docteur donne à la plupart des personnes dont il a examiné le sang cette saison.

Surchauffé par des nourritures artificielles, combiné avec peu d'exercice en dehors, cela laisse l'organisme chargé d'impuretés.

Le foie est inactif, les intestins constipés, et les reins par un travail excessif deviennent ineffectifs comme filtres du sang.

Le traitement le plus rationnel est celui des Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, à cause de leur action combinée pour exciter les organes

filtreux et excréteurs et leur donner une activité normale.

Mme Albert Brunet, R. R.,
No 1, Ottawa, Ont., écrit:

“J'ai employé pendant les deux mois passés les Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie, étant affligée de maladie de reins. Je me suis servi avant, de deux docteurs sans aucun résultat. Une amie me conseilla d'user les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins et à la seconde boîte je me suis sentie mieux. J'en ai pris six ou huit boîtes et je suis complètement guérie. Je ne puis faire autrement que de vanter les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins et de raconter à mes amis tout le bien que j'en ai retiré.”

Les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins, 25 cts la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.

nous deux, dont les nerfs sont plus calmes et le sang plus vermeil...

— Si vous saviez combien je suis heureux de mourir ou de m'exposer à mourir pour elle! se contenta-t-il de répondre.

— Brave garçon! dit le docteur, très ému. Venez et gardez le silence. Vous lui donnerez un baiser avant l'opération. N'ouvrez pas la bouche; le moindre choc; la plus petite surprise la tueraient. Venez!

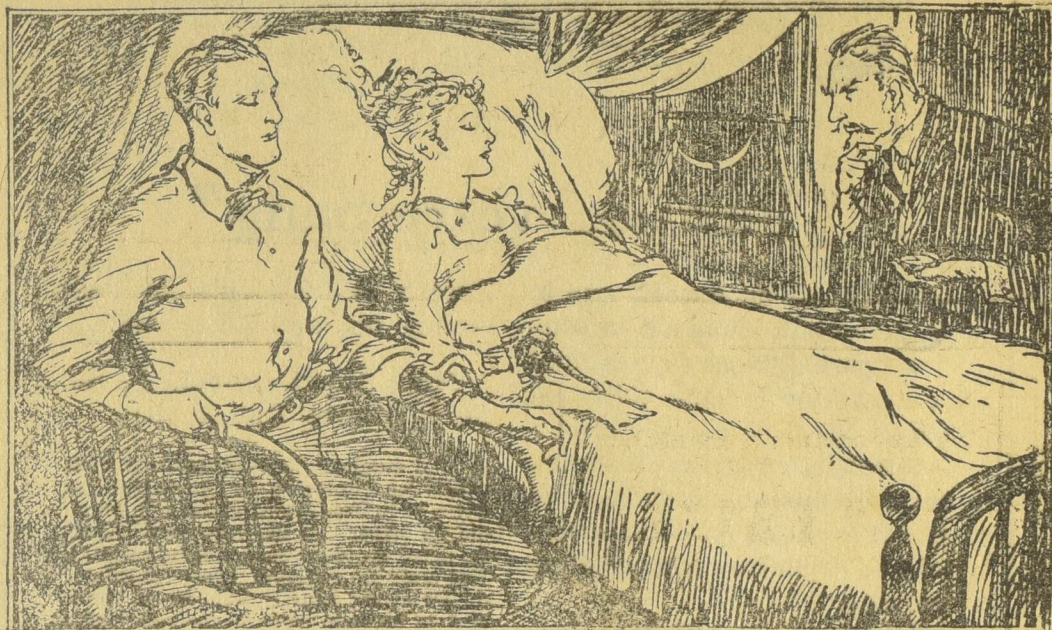
Nous prîmes tous les trois la direction de la chambre de Lucile qui tour-

avaler!" Elle obéit de son mieux et quelques minutes plus tard tomba dans le plus profond sommeil.

"Prenez votre baiser sur ses lèvres pendant qu'elle dort ainsi", reprit le docteur, s'adressant à Arthur.

Et pendant que le malheureux se penchait sur son adorée, il approcha la table et ses instruments avec Jacques.

Puis, le maître procéda à l'opération avec un soin infini. Comme la transfusion se poursuivait, quelque chose comme la vie semblait revenir



na légèrement la tête en nous entendant entrer mais ne dit rien. Elle n'était pas endormie mais se trouvait trop faible pour faire le moindre effort. Ses yeux semblèrent parler et ce fut tout. Le docteur sortit quelques instruments de sa sacoche qu'il déposa sur une petite table. Il prépara alors un narcotique et s'approchant de la malade lui tendit la médecine: "Buvez ceci, lui dit-il, comme une bonne enfant. Voyez, comme c'est facile à

sur les joues de Lucile et la figure d'Arthur blémissait affreusement.

A un moment donné, le docteur prit sa montre et fit cesser l'opération; c'était assez. Il eut soin de la fiancée; je devais veiller sur mon ami Arthur qui était maintenant dans un état de prostration effrayant.

Je pensai la plaie qu'il avait au bras, par où le sang s'était écoulé et l'emportai.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout Indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Le parfum recherché

“ FAITES-MOI REVER ”

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER.

Ecrivez immédiatement comme suit :

J. JUTRAS, parfumeur

1421, ave Papineau Montréal, Can.

Prix \$2.50 l'once

35c la bouteille d'essai

A force de repos, de sommeil, de nourritures frugales, le courageux fiancé reprit assez facilement sa vigueur première et épousa la belle jeune fille qu'il avait sauvée de la mort, au prix du meilleur de son sang."

Ce trait de dévouement, d'abnégation, de courage, tout ignoré qu'il est, ne mérite-t-il pas une mention?

— 0 —

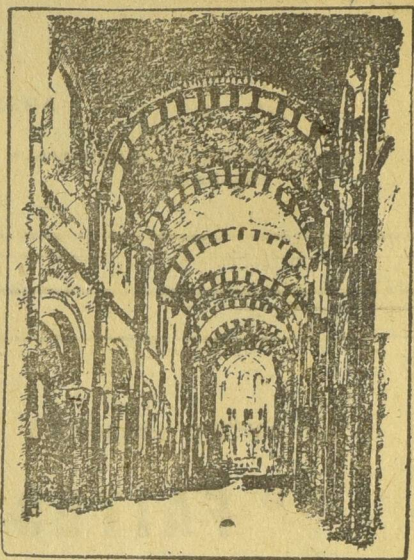
LES CATHEDRALES SONT L'ÂME DE L'HISTOIRE

"L'homme n'a jamais été aussi heureusement inspiré qu'aux siècles où il a édifié des cathédrales", dit Robert Louis Stevenson. L'architecture est la voix vivante du passé; c'est l'histoire du passé. Par l'architecture, nos ancêtres nous racontent leur progrès dans la connaissance des sciences humaines, leurs conditions économiques, leurs douleurs, leurs soucis, leurs joies et leurs aspirations. Ils ont écrit tout cela, ces hommes et ces femmes dont le sang est notre sang, sur les grandes pierres de leurs imposantes constructions. Par l'architecture, nous sommes liés à une grande solidarité avec tout ce qui a passé, avec les plus fières époques de l'histoire qui nous remuent d'émotion à leur lecture.

En 1914, les hommes laissèrent tomber ces liens qui les unissaient au passé et la cathédrale de Rheims a été le prix de cette trahison de l'histoire. Les Allemands oublièrent que Bamberg, ville de Bavière, a été instruite par Rheims dans l'art de bâtir les cathédrales; que l'Allemand Norbert, ré-

vére de Saint-Bernard, avait aidé la France dans les jours où l'art gothique était en formation, qu'il mourut évêque de Magdebourg qui a une cathédrale consacrée à l'architecture gothique, appelée alors "opus francigenum", l'oeuvre des Francs. Les palais d'art de Noyon, Arras, Saint-Quentin, Ypres auraient-ils été détruits si Francfort et Lubeck s'étaient souvenus.

Le premier temple érigé en France d'après le style gothique fut peut-être



celui de Saint-Denis-en-France; les autres cathédrales ogivales qui suivirent sont celles de Noyon, Senlis, Sens et Laon; puis Notre-Dame de Paris et autres villes de la capitale; cathédrales de Chartres, Rheims et Amiens. Il y eut alors certaines divergences dans le gothique, d'après les provinces. On compte le gothique Plantagenet, du Midi, de la Bourgogne et de la Normandie.

Les cathédrales sont l'apologétique du moyen-âge.



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres *Toric*, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : **16-est, rue Craig**

Montréal

➡ Demandez notre catalogue de primes ➡



LE RÉGIME VÉGÉTARIEN

C'est maintenant, aux approches de ce frileux mois de décembre, que les personnes qui se sont nourries de légumes, l'été dernier, et surtout celles qui les aimant, ont négligé de profiter de leur prix modique, regrettent leur quasi absence. Car, c'est une chose reconnue que quantité de personnes se plaignent l'hiver de ne pas avoir profité des avantages de l'été. Et pourtant, pour ce qui est des légumes, en dépit des mauvaises prévisions qui avaient été faites, ils ne manquèrent pas et furent meilleurs que jamais, s'étant vendus, par dessus le marché, à des prix très abordables.

Nous n'insisterons pas plus que de raison sur les bienfaits incalculables du régime végétarien que devraient suivre tous ceux qui sentent la santé les quitter. Ce n'est ici pour cela ni l'endroit ni le moment.

Il y a des gens, et c'est ceux-là surtout qui sont difficiles à convertir à des idées nouvelles sur les avantages des légumes, qui s'imaginent que c'est une impossibilité de composer un menu avec des légumes seulement, pen-

dant sept jours consécutifs. Cependant, la chose est très facile et a ce double avantage de maintenir un homme en santé et de diminuer grandement le budget d'un ménage.

Les légumes, pour être profitables, doivent avant tout être bien cuits. Tout est là. Tant qu'à leur choix, la lecture d'un ou deux livrets ou guides culinaires vous édifiera sur la surprenante variété de mets qu'on peut faire avec choux, carottes, navets, tomates, etc.

C'est un fait qu'au Canada, pays froid et d'une température capricieuse et changeante, nous mangeons trop de viande et pas assez de légumes. Les étrangers qui nous visitent ne comprennent pas que nous ne puissions nous passer d'une nourriture si chargée. En Europe, en France et en Italie particulièrement, les végétariens ou quasi végétariens abondent et se portent très bien. Pourquoi ne pas essayer de négliger un peu la viande pour manger au moins autant de légumes. Nous ne nous en trouverions que mieux.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.



Ne manquez pas le n° de décembre de

“LA REVUE POPULAIRE”

Il contient un roman complet qui vous charmera au plus haut degré. C'est une oeuvre pleine de sentiment, de drame et d'émotion qui a pour titre :

Le Crime d'une Midinette

C'est assurément l'un des meilleurs romans publiés dans “La Revue Populaire” depuis qu'elle existe et qui est appelé à un succès retentissant.

— o —

FAITES-EN PART A VOS AMIS ET RETENEZ VOTRE
NUMERO DES MAINTENANT.

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRE
AU CINEMA



LE FILM

Contient: Une grande quantité d'articles et de
renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de photos;
Des scénarios, interviews, des
pages spéciales, etc.



RETENEZ-LE DES MAINTENANT

POIRIER, BESSETTE & CIE., édit.-prop.

131, rue Cadieux,
Montréal.

Lait Condensé
marque "Eagle"
Lait Evaporé
"St-Charles"
Lait Malté
naquets carrés

Borden's

Café Condensé
"Red"
Cacao Condensé
"Red"
Lait Condensé
"Red"

Le lait Borden Eagle Brand tient les bébés en santé

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux nés à l'aide de **Bordens Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Demandez un exemplaire gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

MONTREAL *The Borden Co. Limited* VANCOUVER

Entered March 23rd 1908 of the Post Office of St. Albans, Vt., U. S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.